
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 00284396 9

PREMIER CAHIER DE LA QUATRIÈME SÉRIE

ANATOLE FRANCE

L'AFFAIRE
Crainquebille

ÉDITION COMPLÈTE

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Nous mettons ce cahier dans le commerce; nous le vendons un franc

Du même auteur, Calmann-Lévy éditeur, volumes à trois francs cinquante, en vente à la librairie des cahiers :

Balthasar.
Le Crime de Sylvestre Bonnard.
L'Étui de nacre.
Le Jardin d'Épicure.
Jocaste et le chat maigre.
Le Livre de mon ami.
Le Lys rouge.
Les Opinions de M. Jérôme Coignard.
Le Puits de Sainte Claire.
La Rôtisserie de la Reine Pédauque.
Thaïs.
La Vie littéraire, quatre volumes.

HISTOIRE CONTEMPORAINE

I. L'Orme du mail.
II. Le Mannequin d'osier.
III. L'Anneau d'Améthyste.
IV. M. Bergeret à Paris.

Alphonse Lemerre éditeur :

Pierre Nozière, *un volume à trois francs cinquante.*

Poésies. — Les Poèmes dorés. Les Noces Corinthiennes, *un volume à six francs, dans la collection des* auteurs contemporains.

Les cahiers ont publié du même auteur :

Dans le troisième cahier de la première série, daté du 5 février 1900, aujourd'hui épuisé, n'existe plus que dans les collections complètes, d'après les journaux du jeudi 23 novembre 1899, le discours prononcé par Anatole France à l'inauguration de l'Émancipation, *université populaire du quinzième arrondissement. Nous avons reproduit ce discours,* la liberté par l'étude, *dans le quinzième cahier de la troisième série,* Anatole France, Cahiers de la Quinzaine ;

Dans le même troisième cahier de la première série, d'après le Figaro *du mercredi 3 janvier 1900, de l'*Histoire contemporaine, *le conte intitulé* Clopinel ; *d'après* le Figaro *du mercredi 10 janvier, de la même* histoire, *l'article intitulé* Après Clopinel ; *et d'après* le Figaro *du mercredi 17 janvier, de la même* histoire, *la conclusion de l'article intitulé* Spectacle consolant ; *cette conclusion est des Universités Populaires. Ces différents articles, et celui que nous avons reproduit dans le quinzième cahier de la troisième série, portaient dans le troisième cahier de la première série ce titre général :* Pour et contre le Socialisme. *Nous ne les avons pas reproduits dans le quinzième cahier de la troisième série. Les deux premiers de ces articles ont passé dans* Monsieur Bergeret à Paris, *quatrième volume de l'*Histoire contemporaine, *un volume à trois francs cinquante ;*

Dans le septième cahier de la deuxième série, aujourd'hui épuisé, n'existe plus que dans les collections complètes, d'après la Petite République *datée du mardi 31 juillet 1900, le discours prononcé l'avant-veille à la salle Wagram par Anatole France pour la Célébration de Diderot.*

ANATOLE FRANCE

de l'Académie française

L'AFFAIRE CRAINQUEBILLE

ÉDITION ORIGINALE

63 compositions de **Steinlen**

Gravées par Deloche, Ernest et Frédéric Florian, les deux Froment, Guzman, Mathieu et Perrichon

In quarto et in octavo jésus, tirage en rouge et noir sur les presses à bras de Lahure, limité à 400 exemplaires numérotés.

IN QUARTO, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — numéro 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste, sur japon et sur chine ;

Un exemplaire — numéro 2 — sur whatman, avec un dessin original sur chacun des faux-titres, soit dix, plus une double suite d'épreuves d'artiste, sur japon et sur chine ;

25 exemplaires — numéros 3 à 27 — sur japon ancien ou sur grand vélin, contenant un dessin original de Steinlen, plus une collection d'épreuves d'artiste, sur chine, au prix *net* de 600 francs

IN OCTAVO JÉSUS

30 exemplaires — numéros 28 à 57 — sur chine, au prix *net* de 300 francs

343 exemplaires — numéros 58 à 400 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ, au prix de 80 francs

Il a été tiré en outre :

20 collections d'épreuves d'artiste de toutes les gravures sur chine, au prix *net* de 150 francs

5 collections d'épreuves d'artiste de toutes les gravures sur japon ancien, au prix *net* de 175 francs

Cette édition originale de l'affaire Crainquebille *est l'œuvre de M. Édouard Pelletan, éditions d'art, 125, boulevard Saint-Germain, Paris. Nous avons fini de lire pour la première fois* l'affaire Crainquebille *dans* le Figaro *en janvier 1901. L'édition que nous donnons aujourd'hui est la première édition complète en un volume ordinaire.*

Nous avons publié du même auteur :

Cahiers de la Quinzaine, quinzième cahier de la troisième série, un cahier de 72 pages, un franc :

La liberté par l'étude;

La loi est morte, mais le juge est vivant;
Vol domestique;
Les juges intègres ;
Pensées de Riquet;

Discours pour la liberté, *prononcé à l'assemblée générale extraordinaire, du 20 avril 1902, de la*

Ligue française pour la défense
des Droits de l'Homme et du Citoyen.

l'affaire Crainquebille

PREMIER CAHIER DE LA QUATRIÈME SÉRIE

ANATOLE FRANCE

L'AFFAIRE
Crainquebille

ÉDITION COMPLÈTE

ÉDITIONS DES CAHIERS
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Avant que l'on commence à relire l'histoire de Crainquebille, Anatole France me pardonnera d'y épingler une citation, parce que cette citation jette une lumière sur les débats engagés pour et contre la liberté de l'enseignement :

Le système scolaire serait calqué sur le système judiciaire : les magistrats de la raison diraient le *vrai*, dans les mêmes conditions et sous les mêmes garanties que les juges disent le *juste*.

(Gustave Téry, dans *la Petite République*
du mardi 23 septembre 1902)

Je m'en voudrais de commenter ce texte.

Charles Péguy

CHAPITRE PREMIER

La majesté de la justice réside tout entière dans chaque sentence rendue par le juge au nom du peuple souverain. Jérôme Crainquebille, marchand ambulant, connut combien la loi est auguste, quand il fut traduit en police correctionnelle pour outrage à un agent de la force publique. Ayant pris place, dans la salle magnifique et sombre, sur le banc des accusés, il vit les juges, les greffiers, les avocats en robe, l'huissier portant la chaîne, les gendarmes et, derrière une cloison, les têtes nues des spectateurs silencieux. Et il se vit lui-même assis sur un siège élevé, comme si de paraître devant des magistrats l'accusé lui-même en recevait un funeste honneur. Au fond de la salle, entre les deux assesseurs, M. le président Bourriche siégeait. Les palmes d'officier d'académie étaient attachées sur sa poitrine. Un buste de la République et un Christ en croix surmontaient le prétoire, en sorte que toutes les lois divines et humaines étaient suspendues sur la tête de Crain-

quebille. Il en conçut une juste terreur. N'ayant point l'esprit philosophique, il ne se demanda pas ce que voulaient dire ce buste et ce crucifix et il ne rechercha pas si Jésus et Marianne, au Palais, s'accordaient ensemble. C'était pourtant matière à réflexion, car enfin la doctrine pontificale et le droit canon sont opposés, sur bien des points, à la Constitution de la République et au Code civil. Les Décrétales n'ont point été abolies, qu'on sache. L'Église du Christ enseigne comme autrefois que seuls sont légitimes les pouvoirs auxquels elle a donné l'investiture. Or la République française prétend encore ne pas relever de la puissance pontificale. Crainquebille pouvait dire avec quelque raison :

— Messieurs les juges, le Président Loubet n'étant pas oint, ce Christ, pendu sur vos têtes, vous récuse par l'organe des Conciles et des Papes. Ou il est ici pour vous rappeler les droits de l'Église, qui infirment les vôtres, ou sa présence n'a aucune signification raisonnable.

A quoi le président Bourriche aurait peut-être répondu :

— Inculpé Crainquebille, les rois de France ont toujours été brouillés avec le Pape. Guillaume de Nogaret fut excommunié et ne se démit pas de ses charges pour si peu. Le Christ du prétoire n'est pas

le Christ de Grégoire VII et de Boniface VIII. C'est, si vous voulez, le Christ de l'Évangile, qui ne savait pas un mot de droit canon et n'avait jamais entendu parler des sacrées Décrétales.

Alors il était loisible à Crainquebille de répondre :

— Le Christ de l'Évangile était un bousingot. De plus, il subit une condamnation que, depuis dix-neuf cents ans, tous les peuples chrétiens considèrent comme une grave erreur judiciaire. Je vous défie bien, monsieur le président, de me condamner, en son nom, seulement à quarante-huit heures de prison.

Mais Crainquebille ne se livrait à aucune considération historique, politique ou sociale. Il demeurait dans l'étonnement. L'appareil dont il était environné lui faisait concevoir une haute idée de la justice. Pénétré de respect, submergé d'épouvante, il était prêt à s'en rapporter aux juges sur sa propre culpabilité. Dans sa conscience, il ne se croyait pas criminel ; mais il sentait combien c'est peu que la conscience d'un marchand de légumes devant les symboles de la loi et les ministres de la vindicte sociale. Déjà son avocat l'avait à demi persuadé qu'il n'était pas innocent.

Une instruction sommaire et rapide avait relevé les charges qui pesaient sur lui.

CHAPITRE II

L'AVENTURE DE CRAINQUEBILLE

Jérôme Crainquebille, marchand des quatre-saisons, allait par la ville, poussant sa petite voiture et criant : *Des choux, des navets, des carottes!* Et, quand il avait des poireaux, il criait : *Bottes d'asperges!* parce que les poireaux sont les asperges du pauvre. Or, le 20 octobre, à l'heure de midi, comme il descendait la rue Montmartre, madame Bayard, la cordonnière, sortit de sa boutique et s'approcha de la voiture légumière. Soulevant dédaigneusement une botte de poireaux :

— Ils ne sont guère beaux, vos poireaux. Combien la botte?

— Quinze sous, la bourgeoise. Y a pas meilleur.

— Quinze sous, trois mauvais poireaux?

Et elle rejeta la botte dans la charrette, avec un geste de dégoût.

C'est alors que l'agent 64 survint et dit à Crainquebille :

— Circulez.

Crainquebille, depuis cinquante ans, circulait du matin au soir. Un tel ordre lui sembla légitime et conforme à la nature des choses. Tout disposé à y obéir, il pressa la bourgeoise de prendre ce qui était à sa convenance.

— Faut encore que je choisisse la marchandise, répondit aigrement la cordonnière.

Et elle tâta de nouveau toutes les bottes de poireaux, puis elle garda celle qui lui parut la plus belle et elle la tint contre son sein comme les saintes, dans les tableaux d'église, pressent sur leur poitrine la palme triomphale.

— Je vas vous donner quatorze sous. C'est bien assez. Et encore il faut que j'aille les chercher dans la boutique, parce que je ne les ai pas sur moi.

Et, tenant ses poireaux embrassés, elle rentra dans la cordonnerie où une cliente, portant un enfant, l'avait précédée.

A ce moment l'agent 64 dit pour la deuxième fois à Crainquebille :

— Circulez !

— J'attends mon argent, répondit Crainquebille.

— Je ne vous dis pas d'attendre votre argent ; je vous dis de circuler, reprit l'agent avec fermeté.

Cependant la cordonnière, dans sa boutique, essayait des souliers bleus à un enfant de dix-huit mois dont la mère était pressée. Et les têtes vertes des poireaux reposaient sur le comptoir.

Depuis un demi-siècle qu'il poussait sa voiture dans les rues, Crainquebille avait appris à obéir aux représentants de l'autorité. Mais il se trouvait cette fois dans une situation particulière, entre un devoir et un droit. Il n'avait pas l'esprit juridique. Il ne comprit pas que la jouissance d'un droit individuel ne le dispensait pas d'accomplir un devoir social. Il considéra trop son droit qui était de recevoir quatorze sous, et il ne s'attacha pas assez à son devoir qui était de pousser sa voiture et d'aller plus avant et toujours plus avant. Il demeura.

Pour la troisième fois, l'agent 64, tranquille et sans colère, lui donna l'ordre de circuler. Contrairement à la coutume du brigadier Montauciel, qui menace sans cesse et ne sévit jamais, l'agent 64 est sobre d'avertissements et prompt à verbaliser. Tel est son caractère. Bien qu'un peu sournois, c'est un excellent serviteur et un loyal soldat. Le courage d'un lion et la douceur d'un enfant. Il ne connaît que sa consigne.

— Vous n'entendez donc pas, quand je vous dis de circuler !

Crainquebille avait de rester en place une raison

trop considérable à ses yeux pour qu'il ne la crût pas suffisante. Il l'exposa simplement et sans art :

— Nom de nom! puisque je vous dis que j'attends mon argent.

L'agent 64 se contenta de répondre :

— Voulez-vous que je vous f... une contravention ? Si vous le voulez, vous n'avez qu'à le dire.

En entendant ces paroles, Crainquebille haussa lentement les épaules et coula sur l'agent un regard douloureux qu'il éleva ensuite vers le ciel. Et ce regard disait :

— Que Dieu me voie! Suis-je un contempteur des lois? Est-ce que je me ris des décrets et des ordonnances qui régissent mon état ambulatoire? A cinq heures du matin, j'étais sur le carreau des Halles. Depuis sept heures, je me brûle les mains à mes brancards en criant : *Des choux, des navets, des carottes!* J'ai soixante ans sonnés. Je suis las. Et vous me demandez si je lève le drapeau noir de la révolte. Vous vous moquez et votre raillerie est cruelle.

Soit que l'expression de ce regard lui eût échappé, soit qu'il n'y trouvât pas une excuse à la désobéissance, l'agent demanda d'une voix brève et rude si c'était compris.

Or, en ce moment précis l'embarras des voitures était extrême dans la rue Montmartre. Les fiacres,

les haquets, les tapissières, les omnibus, les camions, pressés les uns contre les autres, semblaient indissolublement joints et assemblés. Et sur leur immobilité frémissante s'élevaient des jurons et des cris. Les cochers de fiacre échangeaient de loin, et lentement, avec les garçons bouchers des injures héroïques, et les conducteurs d'omnibus, considérant Crainquebille comme la cause de l'embarras, l'appelaient « sale poireau ».

Cependant sur le trottoir, des curieux se pressaient, attentifs à la querelle. Et l'agent, se voyant observé, ne songea plus qu'à faire montre de son autorité.

— C'est bon, dit-il.

Et il tira de sa poche un calepin crasseux et un crayon très court.

Crainquebille suivait son idée et obéissait à une force intérieure. D'ailleurs il lui était impossible maintenant d'avancer ou de reculer. La roue de sa charrette était malheureusement prise dans la roue d'une voiture de laitier.

Il s'écria, en s'arrachant les cheveux sous sa casquette :

— Mais, puisque je vous dis que j'attends mon argent ! C'est-il pas malheureux ! Misère de misère ! Bon sang de bon sang !

Par ces propos, qui pourtant exprimaient moins

la révolte que le désespoir, l'agent 64 se crut insulté. Et comme, pour lui, toute insulte revêtait nécessairement la forme traditionnelle, régulière, consacrée, rituelle et pour ainsi dire liturgique de « Mort aux vaches ! », c'est sous cette forme que spontanément il recueillit et concréta dans son oreille les paroles du délinquant.

— Ah ! vous avez dit : « Mort aux vaches ! » C'est bon. Suivez-moi.

Crainquebille, dans l'excès de la stupeur et de la détresse, regardait avec ses gros yeux brûlés du soleil l'agent 64, et de sa voix cassée, qui lui sortait tantôt de dessus la tête et tantôt de dessous les talons, s'écriait, les bras croisés sur sa blouse bleue :

— J'ai dit : « Mort aux vaches » ? Moi ?... Oh !

Cette arrestation fut accueillie par les rires des employés de commerce et des petits garçons. Elle contentait le goût que toutes les foules d'hommes éprouvent pour les spectacles ignobles et violents. Mais, s'étant frayé un passage à travers le cercle populaire, un vieillard très triste, vêtu de noir et coiffé d'un chapeau de haute forme, s'approcha de l'agent et lui dit très doucement et très fermement, à voix basse :

— Vous vous êtes mépris. Cet homme ne vous a pas insulté.

— Mêlez-vous de ce qui vous regarde, lui répondit l'agent, sans proférer de menaces, car il parlait à un homme proprement mis.

Le vieillard insista avec beaucoup de calme et de ténacité. Et l'agent lui intima l'ordre de s'expliquer chez le commissaire.

Cependant Crainquebille s'écriait :

— Alors ! que j'ai dit « Mort aux vaches ! » Oh !...

Il prononçait ces paroles étonnées quand madame Bayard, la cordonnière, vint à lui, les quatorze sous dans la main. Mais déjà l'agent 64 le tenait au collet, et madame Bayard, pensant qu'on ne devait rien à un homme conduit au poste, mit les quatorze sous dans la poche de son tablier.

Et voyant tout à coup sa voiture en fourrière, sa liberté perdue, l'abîme sous ses pas et le soleil éteint, Crainquebille murmura :

— Tout de même !...

Devant le commissaire, le vieillard déclara que, arrêté sur son chemin par un embarras de voitures, il avait été témoin de la scène et qu'il affirmait que l'agent n'avait pas été insulté, et qu'il s'était totalement mépris. Il donna ses nom et qualités : docteur David Matthieu, médecin en chef de l'hôpital Ambroise Paré, officier de la Légion d'honneur. En d'autres temps, un tel témoignage aurait suffisam-

ment éclairé le commissaire. Mais alors, en France, les savants étaient suspects.

Crainquebille, dont l'arrestation fut maintenue, passa la nuit au violon et fut transféré, le matin, dans le panier à salade, au dépôt.

La prison ne lui parut ni douloureuse, ni humiliante. Elle lui parut nécessaire. Ce qui le frappa en y entrant ce fut la propreté des murs et du carrelage. Il dit :

— Pour un endroit propre, c'est un endroit propre. Vrai de vrai ! On mangerait par terre.

Laissé seul, il voulut tirer son escabeau : mais il s'aperçut qu'il était scellé au mur. Il en exprima tout haut sa surprise.

— Quelle drôle d'idée ! Voilà une chose que j'aurais pas inventée, pour sûr.

S'étant assis, il tourna ses pouces et demeura dans l'étonnement. Le silence et la solitude l'accablaient. Il s'ennuyait et il pensait avec inquiétude à sa voiture mise en fourrière encore toute chargée de choux, de carottes, céleri, de mâche et de pissenlit. Et il se demandait anxieux :

— Où qu'ils m'ont étouffé ma voiture ?

Le troisième jour, il reçut la visite de son avocat, maître Lemerle, un des plus jeunes membres du barreau de Paris, président d'une des sections de la « Ligue de la Patrie française ».

Crainquebille essaya de lui conter son affaire, ce qui ne lui était pas facile, car il n'avait pas l'habitude de la parole. Peut-être s'en serait-il tiré pourtant, avec un peu d'aide. Mais son avocat secouait la tête d'un air méfiant à tout ce qu'il disait, et feuilletant des papiers, murmurait :

— Hum ! Hum ! je ne vois rien de tout cela au dossier...

Puis, avec un peu de fatigue, il dit en frisant sa moustache blonde :

— Dans votre intérêt il serait peut-être préférable d'avouer. Pour ma part j'estime que votre système de dénégations absolues est d'une insigne maladresse.

Et dès lors Crainquebille eût fait des aveux s'il avait su ce qu'il fallait avouer.

CHAPITRE III

CRAINQUEBILLE DEVANT LA JUSTICE

Le président Bourriche consacra six minutes pleines à l'interrogatoire de Crainquebille. Cet interrogatoire aurait apporté plus de lumière si l'accusé avait répondu aux questions qui lui étaient posées. Mais Crainquebille n'avait pas l'habitude de la discussion, et dans une telle compagnie le respect et l'effroi lui fermaient la bouche. Aussi gardait-il le silence et le président faisait lui-même les réponses ; elles étaient accablantes. Il conclut :

— Enfin, vous reconnaissez avoir dit : « Mort aux vaches ! »

Alors seulement l'inculpé Crainquebille tira de sa vieille gorge un bruit de ferraille et de carreaux cassés.

— J'ai dit : « Mort aux vaches ! » parce que

M. l'agent a dit : « Mort aux vaches ! » Alors j'ai dit : « Mort aux vaches ! »

Il voulait faire entendre qu'étonné par l'imputation la plus imprévue, il avait, dans sa stupeur, répété les paroles étranges qu'on lui prêtait faussement et qu'il n'avait certes point prononcées. Il avait dit : « Mort aux vaches ! » comme il eût dit : « Moi ! tenir des propos injurieux, l'avez-vous pu croire ? »

M. le président Bourriche ne le prit pas ainsi.

— Prétendez-vous, dit-il, que l'agent a proféré ce cri le premier ?

Crainquebille renonça à s'expliquer. C'était trop difficile.

— Vous n'insistez pas. Vous avez raison, dit le président.

Et il fit appeler les témoins.

L'agent 64, de son nom Bastien Matra, jura de dire la vérité et de ne rien dire que la vérité. Puis il déposa en ces termes :

— Étant de service le 20 octobre, à l'heure de midi, je remarquai, dans la rue Montmartre, un individu qui me sembla être un vendeur ambulant et qui tenait sa charrette indûment arrêtée à la hauteur du numéro 328, ce qui occasionnait un encombrement de voitures. Je lui intimai par trois fois l'ordre de circuler, auquel il refusa d'obtem-

pérer. Et sur ce que je l'avertis que j'allais verbaliser, il me répondit en criant : « Mort aux vaches ! » ce qui me sembla être injurieux.

Cette déposition, ferme et mesurée, fut écoutée avec une évidente faveur par le Tribunal. La défense avait cité madame Bayard, cordonnière, et M. David Matthieu, médecin en chef de l'hôpital Ambroise Paré, officier de la Légion d'honneur. Madame Bayard n'avait rien vu ni entendu. Le docteur Matthieu se trouvait dans la foule assemblée autour de l'agent qui sommait le marchand de circuler. Sa déposition amena un incident.

— J'ai été témoin de la scène, dit-il. J'ai remarqué que l'agent s'était mépris : il n'avait pas été insulté. Je m'approchai et lui en fis l'observation. L'agent maintint le marchand en état d'arrestation et m'invita à le suivre au commissariat. Ce que je fis. Je réitérai ma déclaration devant le commissaire.

— Vous pouvez vous asseoir, dit le président. Huissier, rappelez le témoin Matra. — Matra, quand vous avez procédé à l'arrestation de l'accusé, M. le docteur Matthieu ne vous a-t-il pas fait observer que vous vous mépreniez ?

— C'est-à-dire, monsieur le président, qu'il m'a insulté.

— Que vous a-t-il dit ?

— Il m'a dit : « Mort aux vaches ! »

Une rumeur et des rires s'élevèrent dans l'auditoire.

— Vous pouvez vous retirer, dit le président avec précipitation.

Et il avertit le public que si ces manifestations indécentes se reproduisaient, il ferait évacuer la salle. Cependant la défense agitait triomphalement les manches de sa robe, et l'on pensait en ce moment que Crainquebille serait acquitté.

Le calme s'étant rétabli, maître Lemerle se leva. Il commença sa plaidoirie par l'éloge des agents de la Préfecture, « ces modestes serviteurs de la société, qui, moyennant un salaire dérisoire, endurent des fatigues et affrontent des périls incessants, et qui pratiquent l'héroïsme quotidien. Ce sont d'anciens soldats, et qui restent soldats. Soldats, ce mot dit tout... »

Et maître Lemerle s'éleva, sans effort, à des considérations très hautes sur les vertus militaires. Il était de ceux, dit-il, « qui ne permettent pas qu'on touche à l'armée, à cette armée nationale à laquelle il était fier d'appartenir ».

Le président inclina la tête.

Maître Lemerle, en effet, était lieutenant dans la réserve. Il était aussi candidat nationaliste dans le quartier des Vieilles-Haudriettes.

Il poursuivit :

« Non certes, je ne méconnais pas les services modestes et précieux que rendent journellement les gardiens de la paix à la vaillante population de Paris. Et je n'aurais pas consenti à vous présenter, messieurs, la défense de Crainquebille si j'avais vu en lui l'insulteur d'un ancien soldat. On accuse mon client d'avoir dit : « Mort aux vaches ! » Le sens de cette phrase n'est pas douteux. Si vous feuilletez le *Dictionnaire de la langue verte*, vous y lirez : « *Vachard*, paresseux, fainéant ; qui s'étend « paresseusement comme une vache, au lieu de « travailler. — *Vache*, qui se vend à la police ; « mouchard. » *Mort aux vaches !* se dit dans un certain monde. Mais toute la question est celle-ci : Comment Crainquebille l'a-t-il dit ? Et même, l'a-t-il dit ? Permettez-moi, messieurs, d'en douter.

« Je ne soupçonne l'agent Matra d'aucune mauvaise pensée. Mais il accomplit, comme nous l'avons dit, une tâche pénible. Il est parfois fatigué, excédé, surmené. Dans ces conditions il peut avoir été la victime d'une sorte d'hallucination de l'ouïe. Et quand il vient vous dire, messieurs, que le docteur David Matthieu, officier de la Légion d'honneur, médecin en chef de l'hôpital Ambroise Paré, un prince de la science et un homme du monde, a crié : « Mort aux vaches ! » nous sommes

bien forcés de reconnaître que Matra est en proie à la maladie de l'obsession, et, si le terme n'est pas trop fort, au délire de la persécution.

« Et alors même que Crainquebille aurait crié : « Mort aux vaches ! » il resterait à savoir si ce mot a, dans sa bouche, le caractère d'un délit. Crainquebille est l'enfant naturel d'une marchande ambulante, perdue d'inconduite et de boisson, il est né alcoolique. Vous le voyez ici abruti par soixante ans de misère. Messieurs, vous direz qu'il est irresponsable. »

Maître Lemerle s'assit et M. le président Bourriche lut entre ses dents un jugement qui condamnait Jérôme Crainquebille à quinze jours de prison et 50 francs d'amende. Le Tribunal avait fondé sa conviction sur le témoignage de l'agent Matra.

Mené par les longs couloirs sombres du Palais, Crainquebille ressentit un immense besoin de sympathie. Il se tourna vers le garde de Paris qui le conduisait et l'appela trois fois :

— Cipal !... Cipal !... Hein ? cipal !...

Et il soupira :

— Il y a seulement quinze jours, si on m'avait dit qu'il m'arriverait ce qui m'arrive !...

Puis il fit cette réflexion :

— Ils parlent trop vite, ces messieurs. Ils parlent bien mais ils parlent trop vite. On peut pas s'expli-

quer avec eux... Cipal, vous trouvez pas qu'ils parlent trop vite ?

Mais le soldat marchait sans répondre ni tourner la tête.

Crainquebille lui demanda :

— Pourquoi que vous me répondez pas ?

Et le soldat garda le silence. Et Crainquebille lui dit avec amertume :

— On parle bien à un chien. Pourquoi que vous me parlez pas ? Vous ouvrez jamais la bouche : Vous avez donc pas peur qu'elle pue ?

CHAPITRE IV

APOLOGIE POUR M. LE PRÉSIDENT BOURRICHE

Quelques curieux et deux ou trois avocats quittèrent l'audience après la lecture de l'arrêt, quand déjà le greffier appelait une autre cause. Ceux qui sortaient ne faisaient point de réflexion sur l'affaire Crainquebille qui ne les avait guère intéressés, et à laquelle ils ne songeaient plus. Seul M. Jean Lermite, graveur à l'eau-forte, qui était venu d'aventure au Palais, méditait sur ce qu'il venait de voir et d'entendre.

Passant son bras sur l'épaule de maître Joseph Aubarrée :

— Ce dont il faut louer le président Bourriche, lui dit-il, c'est d'avoir su se défendre des vaines curiosités de l'esprit et se garder de cet orgueil intellectuel qui veut tout connaître. En opposant l'une à l'autre les dépositions contradictoires de l'agent Matra et du docteur David Matthieu, le juge serait entré dans une voie où l'on ne rencontre que

le doute et l'incertitude. La méthode qui consiste à examiner les faits selon les règles de la critique est inconciliable avec la bonne administration de la justice. Si le magistrat avait l'imprudence de suivre cette méthode, ses jugements dépendraient de sa sagacité personnelle, qui le plus souvent est petite, et de l'infirmité humaine, qui est constante. Quelle en serait l'autorité? On ne peut nier que la méthode historique est tout à fait impropre à lui procurer les certitudes dont il a besoin. Il suffit de rappeler l'aventure de Walter Raleigh.

Un jour que Walter Raleigh, enfermé à la Tour de Londres, travaillait, selon sa coutume, à la seconde partie de son *Histoire du Monde*, une rixe éclata sous sa fenêtre. Il alla regarder ces gens qui se querellaient, et quand il se remit au travail, il pensait les avoir très bien observés. Mais le lendemain, ayant parlé de cette affaire à un de ses amis qui y avait été présent et qui même y avait pris part, il fut contredit par cet ami sur tous les points. Réfléchissant alors à la difficulté de connaître la vérité sur des événements lointains, quand il avait pu se méprendre sur ce qui se passait sous ses yeux, il jeta au feu le manuscrit de son histoire.

Si les juges avaient les mêmes scrupules que sir Walter Raleigh, ils jetteraient au feu toutes

leurs instructions. Et ils n'en ont pas le droit. Ce serait de leur part un déni de justice, un crime. Il faut renoncer à savoir, mais il ne faut pas renoncer à juger. Ceux qui veulent que les arrêts des tribunaux soient fondés sur la recherche méthodique des faits sont de dangereux sophistes et des ennemis perfides de la justice civile et de la justice militaire. Le président Bourriche a l'esprit trop juridique pour faire dépendre ses sentences de la raison et de la science dont les conclusions sont sujettes à d'éternelles disputes. Il les fonde sur des dogmes et les assied sur la tradition, en sorte que ses jugements égalent en autorité les commandements de l'Église. Ses sentences sont canoniques. J'entends qu'il les tire d'un certain nombre de sacrés canons. Voyez, par exemple, qu'il classe les témoignages non d'après les caractères incertains et trompeurs de la vraisemblance et de l'humaine vérité, mais d'après des caractères intrinsèques, permanents et manifestes. Il les pèse au poids des armes. Y a-t-il rien de plus simple et de plus sage à la fois ? Il tient pour irréfutable le témoignage d'un gardien de la paix, abstraction faite de son humanité et conçu métaphysiquement en tant qu'un numéro matricule et selon les catégories de la police idéale. Non pas que Matra (Bastien), né à Cinto-Monte (Corse), lui paraisse incapable d'erreur.

Il n'a jamais pensé que Bastien Matra fût doué d'un grand esprit d'observation, ni qu'il appliquât à l'examen des faits une méthode exacte et rigoureuse. A vrai dire, il ne considère pas Bastien Matra, mais l'agent 64. — Un homme est faillible, pense-t-il. Pierre et Paul peuvent se tromper. Descartes et Gassendi, Leibnitz et Newton, Bichat et Claude Bernard ont pu se tromper. Nous nous trompons tous et à tout moment. Nos raisons d'errer sont innombrables. Les perceptions des sens et les jugements de l'esprit sont des sources d'illusion et des causes d'incertitude. Il ne faut pas se fier au témoignage d'un homme : *Testis unus, testis nullus.* Mais on peut avoir foi dans un numéro. Bastien Matra, de Cinto-Monte, est faillible. Mais l'agent 64, abstraction faite de son humanité, ne se trompe pas. C'est une entité. Une entité n'a rien en elle de ce qui est dans les hommes et les trouble, les corrompt, les abuse. Elle est pure, inaltérable et sans mélange. Aussi le Tribunal n'a-t-il point hésité à repousser le témoignage du docteur David Matthieu, qui n'est qu'un homme, pour admettre celui de l'agent 64, qui est une idée pure, et comme un rayon de Dieu descendu à la barre.

En présidant de cette manière, le président Bourriche s'assure une sorte d'infaillibilité, et la seule à laquelle un juge puisse prétendre. Quand l'homme

qui témoigne est armé d'un sabre, c'est le sabre qu'il faut entendre et non l'homme. L'homme est méprisable et peut avoir tort. Le sabre ne l'est point et il a toujours raison. Le président Bourriche a profondément pénétré l'esprit des lois. La société repose sur la force, et la force doit être respectée comme le fondement auguste des sociétés. La justice est l'administration de la force. Le président Bourriche sait que l'agent 64 est une parcelle du Prince. Le Prince réside dans chacun de ses officiers. Ruiner l'autorité de l'agent 64, c'est affaiblir l'État. Manger une des feuilles de l'artichaut, c'est manger l'artichaut, comme dit Bossuet en son sublime langage. *(Politique tirée de l'Écriture sainte, passim)*

Toutes les Épées d'un État sont tournées dans le même sens. En les opposant les unes aux autres, on subvertit la république. C'est pourquoi l'inculpé Crainquebille fut condamné justement à quinze jours de prison et 50 francs d'amende, sur le témoignage de l'agent 64. Je crois entendre le président Bourriche expliquer lui-même les raisons hautes et belles qui inspirèrent sa sentence. Je crois l'entendre dire :

— J'ai jugé cet individu en conformité avec l'agent 64, parce que l'agent 64 est l'émanation de la force publique. Et pour reconnaître ma sagesse, il vous suffit d'imaginer que j'ai agi inversement.

Vous verrez tout de suite que c'eût été absurde. Car si je jugeais contre la force, mes jugements ne seraient pas exécutés. Remarquez, messieurs, que les juges ne sont obéis que tant qu'ils ont la force avec eux. Sans les gendarmes, le juge ne serait qu'un pauvre rêveur. Je me nuirais si je donnais tort à un gendarme. D'ailleurs le génie des lois s'y oppose. Désarmer les forts et armer les faibles ce serait changer l'ordre social que j'ai mission de conserver. La justice est la sanction des injustices établies. La vit-on jamais opposée aux conquérants et contraire aux usurpateurs? Quand s'élève un pouvoir illégitime, elle n'a qu'à le reconnaître pour le rendre légitime. Tout est dans la forme, et il n'y a entre le crime et l'innocence que l'épaisseur d'une feuille de papier timbré. — C'était à vous, Crainquebille, d'être le plus fort. Si après avoir crié : « Mort aux vaches ! » vous vous étiez fait déclarer empereur, dictateur, président de la République ou seulement conseiller municipal, je vous assure que je ne vous aurais pas condamné à quinze jours de prison et 50 francs d'amende. Je vous aurais tenu quitte de toute peine. Vous pouvez m'en croire.

Ainsi sans doute eût parlé le président Bourriche, car il a l'esprit juridique et il sait ce qu'un magistrat doit à la société. Il en défend les principes avec ordre et régularité. La justice est sociale. Il

n'y a que de mauvais esprits pour la vouloir humaine et sensible. On l'administre avec des règles fixes et non avec les frissons de la chair et les clartés de l'intelligence. Surtout ne lui demandez pas d'être juste, elle n'a pas besoin de l'être puisqu'elle est justice, et je vous dirai même que l'idée d'une justice juste n'a pu germer que dans la tête d'un anarchiste. Le président Magnaud rend, il est vrai, des sentences équitables. Mais on les lui casse, et c'est justice.

Le vrai juge pèse les témoignages au poids des armes. Cela s'est vu dans l'affaire Crainquebille, et dans d'autres causes plus célèbres.

Ainsi parla M. Jean Lermite, en parcourant d'un bout à l'autre bout la salle des Pas-Perdus.

Maître Joseph Aubarrée, qui connaissait le Palais, lui répondit en se grattant le bout du nez :

— Si vous voulez avoir mon avis, je ne crois pas que M. le Président Bourriche se soit élevé jusqu'à une si haute métaphysique. A mon sens, en admettant le témoignage de l'agent 64 comme l'expression de la vérité, il fit simplement ce qu'il avait toujours vu faire. C'est dans l'imitation qu'il faut chercher la raison de la plupart des actions humaines. En se conformant à la coutume on passera toujours pour un honnête homme. On appelle gens de bien ceux qui font comme les autres.

CHAPITRE V

DE LA SOUMISSION DE CRAINQUEBILLE AUX LOIS DE LA RÉPUBLIQUE

Crainquebille, reconduit en prison, s'assit sur son escabeau enchaîné, plein d'étonnement et d'admiration. Il ne savait pas bien lui-même que les juges s'étaient trompés. Le Tribunal lui avait caché ses faiblesses intimes sous la majesté des formes. Il ne pouvait croire qu'il eût raison contre des magistrats dont il n'avait pas compris les raisons : il lui était impossible de concevoir que quelque chose clochât dans une si belle cérémonie. Car, n'allant ni à la messe, ni à l'Élysée, il n'avait, de sa vie, rien vu de si beau qu'un jugement en police correctionnelle. Il savait bien qu'il n'avait pas crié « Mort aux vaches ! » Et, qu'il eût été condamné à quinze jours de prison pour l'avoir crié, c'était, en sa pensée, un auguste mystère, un de ces articles

de foi auxquels les croyants adhèrent sans les comprendre, une révélation obscure, éclatante, adorable et terrible.

Ce pauvre vieil homme se reconnaissait coupable d'avoir mystiquement offensé l'agent 64, comme le petit garçon qui va au catéchisme se reconnaît coupable du péché d'Ève. Il lui était enseigné, par son arrêt, qu'il avait crié : « Mort aux vaches ! » C'était donc qu'il avait crié « Mort aux vaches ! » d'une façon mystérieuse, inconnue de lui-même. Il était transporté dans un monde surnaturel. Son jugement était son apocalypse.

S'il ne se faisait pas une idée nette du délit, il ne se faisait pas une idée plus nette de la peine. Sa condamnation lui avait paru une chose solennelle, rituelle et supérieure, une chose éblouissante qui ne se comprend pas, qui ne se discute pas, et dont on n'a ni à se louer, ni à se plaindre. A cette heure il aurait vu le président Bourriche, une auréole au front, descendre, avec des ailes blanches, par le plafond entr'ouvert, qu'il n'aurait pas été surpris de cette nouvelle manifestation de la gloire judiciaire. Il se serait dit : voilà mon affaire qui continue !

Le lendemain son avocat vint le voir :

— Eh bien ! mon bonhomme, vous n'êtes pas trop mal? Du courage! deux semaines sont vite passées. Nous n'avons pas trop à nous plaindre.

— Pour ça, on peut dire que ces messieurs ont été bien doux, bien polis; pas un gros mot. J'aurais pas cru. Et le cipal avait mis des gants blancs. Vous avez pas vu ?

— Tout pesé, nous avons bien fait d'avouer.

— Possible.

— Crainquebille, j'ai une bonne nouvelle à vous annoncer. Une personne charitable, que j'ai intéressée à votre position, m'a remis pour vous une somme de 50 francs qui sera affectée au payement de l'amende à laquelle vous avez été condamné.

— Alors quand que vous me donnerez les 50 francs ?

— Ils seront versés au greffe. Ne vous en inquiétez pas.

— C'est égal. Je remerçie tout de même la personne.

Et Crainquebille méditatif murmura :

— C'est pas ordinaire ce qui m'arrive.

— N'exagérez rien, Crainquebille. Votre cas n'est pas rare, loin de là.

— Vous pourriez pas me dire où qu'ils m'ont étouffé ma voiture ?

CHAPITRE VI

CRAINQUEBILLE DEVANT L'OPINION

Crainquebille, sorti de prison, poussait sa voiture rue Montmartre en criant : *Des choux, des navets, des carottes !* Il n'avait ni orgueil, ni honte de son aventure. Il n'en gardait pas un souvenir pénible. Cela tenait, dans son esprit, du théâtre, du voyage et du rêve. Il était surtout content de marcher dans la boue, sur le pavé de la ville, et de voir sur sa tête le ciel tout en eau et sale comme le ruisseau, le bon ciel de sa ville. Il s'arrêtait à tous les coins de rue pour boire un verre; puis, libre et joyeux, ayant craché dans ses mains pour en lubrifier la paume calleuse, il empoignait les brancards et poussait la charrette, tandis que, devant lui, les moineaux, comme lui matineux et pauvres, qui cherchaient leur vie sur la chaussée, s'envolaient en gerbe avec son cri familier : *Des choux, des navets, des carottes !* Une vieille ménagère qui s'était approchée, lui disait en tâtant des céleris :

— Qu'est-ce qui vous est donc arrivé, père Crain-

quebille ? Il y a bien trois semaines qu'on ne vous a pas vu. Vous avez été malade ? Vous êtes un peu pâle.

— Je vas vous dire, m'ame Mailloche, j'ai fait le rentier.

Rien n'est changé dans sa vie, à cela près qu'il va chez le troquet plus souvent que d'habitude, parce qu'il a l'idée que c'est fête, et qu'il a fait connaissance avec des personnes charitables. Il rentre, un peu gai, dans sa soupente. Étendu dans le plumard, il ramène sur lui les sacs que lui a prêtés le marchand de marrons du coin et qui lui servent de couverture, et il songe : « La prison, il n'y a pas à se plaindre ; on y a tout ce qui vous faut. Mais on est tout de même mieux chez soi. »

Son contentement fut de courte durée. Il s'aperçut vite que les clientes lui faisaient grise mine.

— Des beaux céleris, m'ame Cointreau !

— Il ne me faut rien.

— Comment, qu'il ne vous faut rien ? Vous vivez pourtant pas de l'air du temps.

Et m'ame Cointreau, sans lui faire de réponse, rentrait fièrement dans la grande boulangerie dont elle était la patronne. Les boutiquières et les concierges, naguère assidues autour de sa voiture verdoyante et fleurie, maintenant se détournaient de lui. Parvenu à la cordonnerie de l'Ange Gardien,

qui est le point où commencèrent ses aventures judiciaires, il appela :

— M'ame Bayard, m'ame Bayard, vous me devez quinze sous de l'autre fois.

Mais m'ame Bayard, qui siégeait à son comptoir, ne daigna pas tourner la tête.

Toute la rue Montmartre savait que le père Crainquebille sortait de prison, et toute la rue Montmartre ne le connaissait plus. Le bruit de sa condamnation était parvenu jusqu'au faubourg et à l'angle tumultueux de la rue Richer. Là, vers midi, il aperçut madame Laure, sa bonne et fidèle cliente, penchée sur la voiture du petit Martin. Elle tâtait un gros chou. Ses cheveux brillaient au soleil comme d'abondants fils d'or largement tordus. Et le petit Martin, un pas grand chose, un sale coco, lui jurait, la main sur son cœur, qu'il n'y avait pas plus belle marchandise que la sienne. A ce spectacle le cœur de Crainquebille se déchira. Il poussa sa voiture sur celle du petit Martin et dit à madame Laure, d'une voix plaintive et brisée :

— C'est pas bien de me faire des infidélités.

Madame Laure, comme elle le reconnaissait elle-même, n'était pas duchesse. Ce n'est pas dans le monde qu'elle s'était fait une idée du panier à salade et du Dépôt. Mais on peut être honnête dans tous les états, pas vrai ? Chacun a son amour-

propre, et l'on n'aime pas avoir affaire à un individu qui sort de prison. Aussi ne répondit-elle à Crainquebille qu'en simulant un haut-le-cœur. Et le vieux marchand ambulant, ressentant l'affront, hurla :

— Dessalée ! va !

Madame Laure en laissa tomber son chou vert et s'écria :

— Eh ! va donc, vieux cheval de retour ! Ça sort de prison, et ça insulte les personnes !

Crainquebille, s'il avait été de sang-froid, n'aurait jamais reproché à madame Laure sa condition. Il savait trop qu'on ne fait pas ce qu'on veut dans la vie, qu'on ne choisit pas son métier, et qu'il y a du bon monde partout. Il avait coutume d'ignorer sagement ce que faisaient chez elles les clientes, et il ne méprisait personne. Mais il était hors de lui. Il donna par trois fois à madame Laure les noms de dessalée, de charogne et de roulure. Un cercle de curieux se forma autour de madame Laure et de Crainquebille, qui échangèrent encore plusieurs injures aussi solennelles que les premières, et qui eussent égrené tout du long leur chapelet, si un agent soudainement apparu ne les avait, par son silence et son immobilité, rendus tout à coup aussi muets et immobiles que lui. Ils se séparèrent. Mais cette scène acheva de perdre Crainquebille dans l'esprit du faubourg Montmartre et de la rue Richer.

CHAPITRE VII

LES CONSÉQUENCES

Et le vieil homme allait marmonnant :

— Pour sûr que c'est une morue. Et même y a pas plus morue que cette femme-là.

Mais dans le fond de son cœur, ce n'est pas de cela qu'il lui faisait un reproche. Il ne la méprisait pas d'être ce qu'elle était. Il l'en estimait plutôt, la sachant économe et rangée. Autrefois ils causaient tous deux volontiers ensemble. Elle lui parlait de ses parents qui habitaient la campagne. Et ils formaient tous deux le même vœu de cultiver un petit jardin et d'élever des poules. C'était une bonne cliente. De la voir acheter des choux au petit Martin, un sale coco, un pas grand chose, il en avait reçu un coup dans l'estomac ; et quand il l'avait

vue faisant mine de le mépriser, la moutarde lui avait monté au nez, et dame !

Le pis, c'est qu'elle n'était pas la seule qui le traitât comme un galeux. Personne ne voulait plus le connaître. Tout comme madame Laure, madame Cointreau la boulangère, madame Bayard de l'Ange Gardien le méprisaient et le repoussaient. Toute la société, quoi.

Alors ! parce qu'on avait été mis pour quinze jours à l'ombre, on n'était plus bon seulement à vendre des poireaux ! Est-ce que c'était juste ? Est-ce qu'il y avait du bon sens à faire mourir de faim un brave homme parce qu'il avait eu des difficultés avec les flics ? S'il ne pouvait plus vendre ses légumes, il n'avait plus qu'à crever.

Comme le vin maltraité, il tournait à l'aigre. Après avoir eu « des mots » avec madame Laure, il en avait maintenant avec tout le monde. Pour un rien, il disait leur fait aux chalandes, et sans mettre de gants, je vous prie de le croire. Si elles tâtaient un peu longtemps la marchandise, il les appelait proprement râleuses et purées : pareillement chez le troquet, il engueulait les camarades. Son ami, le marchand de marrons, qui ne le reconnaissait plus, déclarait que ce sacré père Crainquebille était un vrai porc-épic. On ne peut le nier : il devenait incongru, mauvais coucheur, mal embouché, fort

en gueule. C'est que, trouvant la société imparfaite, il avait moins de facilité qu'un professeur de l'École des sciences morales et politiques à exprimer ses idées sur les vices du système et sur les réformes nécessaires, et que ses pensées ne se déroulaient pas dans sa tête avec ordre et mesure.

Le malheur le rendait injuste. Il se revanchait sur ceux qui ne lui voulaient pas de mal et quelquefois sur de plus faibles que lui. Ainsi qu'il donna une gifle à Alphonse, le petit du marchand de vin, qui lui avait demandé si l'on était bien à l'ombre. Il le gifla et lui dit :

— Sale gosse ! c'est ton père qui devrait être à l'ombre au lieu de s'enrichir à vendre du poison.

Acte et parole qui ne lui faisaient pas honneur ; car, ainsi que le marchand de marrons le lui remontra justement, on ne doit pas battre un enfant, ni lui reprocher son père, qu'il n'a pas choisi.

Il s'était mis à boire. Moins il gagnait d'argent, plus il buvait d'eau-de-vie. Autrefois économe et sobre, il s'émerveillait lui-même de ce changement.

— J'ai jamais été fricoteur, disait-il. Faut croire qu'on devient moins raisonnable en vieillissant.

Parfois il jugeait sévèrement son inconduite et sa paresse :

— Mon vieux Crainquebille, t'es plus bon que pour lever le coude.

Parfois il se trompait lui-même et se persuadait qu'il buvait par besoin :

— Faut comme ça, de temps en temps, que je boive un verre pour me donner des forces et pour me rafraîchir. Sûr que j'ai quelque chose de brûlé dans l'intérieur. Et il y a encore que la boisson comme rafraîchissement.

Souvent il lui arrivait de manquer la criée matinale et il ne se fournissait plus que de marchandise avariée qu'on lui livrait à crédit. Un jour se sentant les jambes molles et le cœur las, il laissa sa voiture dans la remise et passa toute la sainte journée à tourner autour de l'étal de madame Rose, la tripière, et devant tous les troquets des Halles. Le soir, assis sur un panier, il songea, et il eut conscience de sa déchéance. Il se rappela sa force première et ses antiques travaux, ses longues fatigues et ses gains heureux, ses jours innombrables, égaux et pleins ; les cent pas, la nuit, sur le carreau des Halles, en attendant la criée ; les légumes enlevés par brassées et rangés avec art dans la voiture, le petit noir de la mère Théodore avalé tout chaud d'un coup, au pied levé, les brancards empoignés solidement ; son cri, vigoureux comme le chant du coq, déchirant l'air matinal, sa course par les rues populeuses, toute sa vie innocente et rude de cheval humain, qui, durant un demi-siècle, porta, sur son

étal roulant, aux citadins brûlés de veilles et de soucis, la fraîche moisson des jardins potagers. Et secouant la tête il soupira :

— Non ! j'ai plus le courage que j'avais. Je suis fini. Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse. Et puis, depuis mon affaire en justice, je n'ai plus le même caractère. Je suis plus le même homme, quoi !

Enfin il était démoralisé. Un homme dans cet état-là, autant dire que c'est un homme par terre et incapable de se relever. Tous les gens qui passent lui pilent dessus.

CHAPITRE VIII

LES DERNIÈRES CONSÉQUENCES

La misère vint, la misère noire. Le vieux marchand ambulant, qui rapportait autrefois du faubourg Montmartre les pièces de cent sous à plein sac, maintenant n'avait plus un rond. C'était l'hiver. Expulsé de sa soupente, il coucha sous des charrettes, dans une remise. Les pluies ayant tombé pendant vingt-quatre jours, les égouts débordèrent et la remise fut inondée.

Accroupi dans sa voiture, au-dessus des eaux empoisonnées, en compagnie des araignées, des rats et des chats faméliques, il songeait dans l'ombre. N'ayant rien mangé de la journée et n'ayant plus pour se couvrir les sacs du marchand de marrons, il se rappela les deux semaines durant lesquelles le gouvernement lui avait donné le vivre

et le couvert. Il envia le sort des prisonniers, qui ne souffrent ni du froid ni de la faim, et il lui vint une idée :

— Puisque je connais le truc, pourquoi que je m'en servirais pas ?

Il se leva et sortit dans la rue. Il n'était guère plus de onze heures. Il faisait un temps aigre et noir. Une bruine tombait, plus froide et plus pénétrante que la pluie. De rares passants se coulaient au ras des murs.

Crainquebille longea l'église Saint-Eustache et tourna dans la rue Montmartre. Elle était déserte. Un gardien de la paix se tenait planté sur le trottoir, au chevet de l'église, sous un bec de gaz, et l'on voyait, autour de la flamme, tomber une petite pluie rousse. L'agent la recevait sur son capuchon, il avait l'air transi, mais soit qu'il préférât la lumière à l'ombre, soit qu'il fût las de marcher, il restait sous son candélabre, et peut-être s'en faisait-il un compagnon, un ami. Cette flamme tremblante était son seul entretien dans la nuit solitaire. Son immobilité ne paraissait pas tout à fait humaine ; le reflet de ses bottes sur le trottoir mouillé, qui semblait un lac, le prolongeait inférieurement et lui donnait de loin l'aspect d'un monstre amphibie, à demi sorti des eaux. De plus près, encapuchonné et armé, il avait l'air monacal et militaire. Les gros

traits de son visage, encore grossis par l'ombre du capuchon, étaient paisibles et tristes. Il avait une moustache épaisse, courte et grise. C'était un vieux sergot, un homme d'une quarantaine d'années.

Crainquebille s'approcha doucement de lui et, d'une voix hésitante et faible, lui dit :

— Mort aux vaches !

Puis il attendit l'effet de cette parole consacrée. Mais elle ne fut suivie d'aucun effet. Le sergot resta immobile et muet, les bras croisés sous son manteau court. Ses yeux, grands ouverts et qui luisaient dans l'ombre, regardaient Crainquebille avec tristesse, vigilance et mépris.

Crainquebille, étonné, mais gardant encore un reste de résolution, balbutia :

— Mort aux vaches ! que je vous ai dit.

Il y eut un long silence durant lequel tombait la pluie fine et rousse et régnait l'ombre glaciale. Enfin le sergot parla :

— Ce n'est pas à dire... Pour sûr et certain que ce n'est pas à dire. A votre âge on devrait avoir plus de connaissance... Passez votre chemin.

— Pourquoi que vous m'arrêtez pas ? demanda Crainquebille.

Le sergot secoua la tête sous son capuchon humide :

— S'il fallait empoigner tous les poivrots qui

disent ce qui n'est pas à dire, y en aurait de l'ouvrage !... Et de quoi que ça servirait ?

Crainquebille, accablé par ce dédain magnanime, demeura longtemps stupide et muet, les pieds dans le ruisseau. Avant de partir, il essaya de s'expliquer :

— C'était pas pour vous que j'ai dit : « Mort aux vaches ! » C'était pas plus pour l'un que pour l'autre que je l'ai dit. C'était pour une idée.

Le sergot répondit avec une austère douceur :

— Que ce soye pour une idée ou pour autre chose, ce n'était pas à dire, parce que quand un homme fait son devoir et qu'il endure bien des souffrances, on ne doit pas l'insulter par des paroles futiles... Je vous réitère de passer votre chemin.

Crainquebille, la tête basse et les bras ballants, s'enfonça sous la pluie dans l'ombre.

TABLE

Fini d'imprimer cinq mille exemplaires pour la première édition le jeudi 9 octobre 1902

à l'Imprimerie de Suresnes
(E. Payen, administrateur)
9, rue du Pont

Nous sommes heureux d'annoncer les œuvres d'Anatole France éditées en éditions d'art par M. Pelletan :

THÉOCRITE

L'OARISTYS

Texte grec et traduction nouvelle de M. A. Bellessort précédée d'une

LETTRE DE SICILE

par M. Anatole France, de l'Académie française

Illustrations de Georges Bellenger
Gravées par E. Froment

In quarto et in octavo, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 350 exemplaires numérotés.

IN QUARTO, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — numéro 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine;

Un exemplaire — numéro 2 — sur whatman, contenant une aquarelle originale sur chacun des faux-titres, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine;

25 exemplaires — de 3 à 27 — sur japon ancien à la forme, contenant une aquarelle originale, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine, au prix *net* de 300 francs

3 exemplaires — de 28 à 30 — sur vélin du Marais à la forme, avec une double suite d'épreuves d'artiste signées, sur japon et sur chine;

IN OCTAVO RAISIN

50 exemplaires — de 31 à 80 — sur japon des manufactures impériales, avec un tirage à part de toutes les gravures, sur japon et sur chine, au prix *net* de 150 francs

100 exemplaires — de 81 à 180 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ, avec un tirage à part sur chine fort de toutes les gravures, au prix de 75 francs

170 exemplaires, sur vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ, au prix de 30 francs

ANATOLE FRANCE
de l'Académie française

LES NOCES CORINTHIENNES

Compositions d'AUGUSTE LEROUX
Gravées par ERNEST FLORIAN

In quarto et in octavo raisin, imprimé par Lahure, tirage à la presse à bras, limité à 200 exemplaires numérotés.

IN QUARTO, TEXTE RÉIMPOSÉ

Un exemplaire — numéro 1 — sur whatman, contenant tous les dessins originaux, avec une double suite d'épreuves d'artiste, sur japon et sur chine;

Un exemplaire — numéro 2 — sur whatman, contenant une aquarelle sur chacun des faux-titres — soit cinq, — avec une double suite d'épreuves d'artiste, sur japon et sur chine;

23 exemplaires — numéros 3 à 25 — sur japon ancien ou sur grand vélin des papeteries du Marais, contenant une aquarelle originale, plus une suite d'épreuves d'artiste, sur chine, au prix *net* de 500 francs

IN OCTAVO RAISIN

30 exemplaires — numéros 26 à 55 — sur chine fort, au prix *net* de 200 francs

145 exemplaires — numéros 56 à 200 — sur vélin à la cuve des papeteries du Marais, filigrané ΚΤΗΜΑ ΕΣ ΑΕΙ, au prix de 75 francs

Il a été tiré en outre:

20 collections sur chine de toutes les gravures au prix *net* de 60 francs

EN PRÉPARATION

ANATOLE FRANCE
de l'Académie française

LA ROTISSERIE DE LA REINE PÉDAUQUE

ANATOLE FRANCE
de l'Académie française

POMPÉI

ANATOLE FRANCE
de l'Académie française

LE PROCURATEUR DE JUDÉE

Compositions en camaïeu d'Eugène Grasset, gravées sur bois par Florian

ALMANACH DU BIBLIOPHILE 1898

(PREMIÈRE ANNÉE)

28 illustrations de BELLERY-DESFONTAINES, gravées par Froment

ANTISÉMITISME, par ANATOLE FRANCE

ALMANACH DU BIBLIOPHILE 1899

(DEUXIÈME ANNÉE)

38 compositions dessinées et gravées par FRÉDÉRIC FLORIAN

LES BOUQUINISTES ET LES QUAIS
par ANATOLE FRANCE

ALMANACH DU BIBLIOPHILE 1900

(TROISIÈME ANNÉE)

31 compositions de STEINLEN, gravées par les deux Froment

LE PETIT PALAIS, par ANATOLE FRANCE

ALMANACH DU BIBLIOPHILE 1901

(QUATRIÈME ANNÉE)

30 compositions en couleurs d'EUGÈNE GRASSET, gravées par Émile Froment

CAHIERS DE LA QUINZAINE, 8, rue de la Sorbonne, rez-de-chaussée, Paris.

Les *Cahiers de la Quinzaine* paraissent par séries; les séries commencent et finissent avec l'année scolaire.

La troisième série, année scolaire 1901-1902, est ainsi constituée :

Premier cahier. — Compte rendu de congrès; bilan; attentats dans l'Yonne (affaires Hervé et Fradet), mémoires et dossiers pour les libertés du personnel enseignant en France; une mauvaise affaire pour les socialistes ministériels; où l'administration universitaire, ayant cru lever un lièvre, leva un sanglier; les droits politiques des fonctionnaires; un cahier de 72 pages, un franc

Charles Guieysse. — **Les Universités Populaires et le mouvement ouvrier,** deuxième cahier de la troisième série; l'université populaire institution ouvrière; les intellectuels dans les U. P.; vie et fonctionnement de l'U. P.; l'avenir des U. P.; un cahier de 72 pages, un franc

Au commencement du même cahier, Charles Péguy, *vraiment vrai.*

GEORGES SOREL. — **De l'Église et de l'État,** *fragments,* troisième cahier de la troisième série, un cahier de 72 pages, un franc

JEAN JAURÈS. — **Études Socialistes** : *introduction,* question de méthode; *préface,* République et Socialisme; le mouvement rural; revision nécessaire; *évolution révolutionnaire :* majorités révolutionnaires; Liebknecht et la tactique; grève générale et révolution; le but; le socialisme et la vie; *de la propriété individuelle :* les radicaux et la propriété individuelle; propriété individuelle et code bourgeois; la propriété individuelle et l'impôt; la propriété individuelle et le droit successoral; la Révolution française et le droit successoral; la propriété individuelle et les lois bourgeoises d'expropriation; la propriété individuelle et les sociétés de commerce; propriété individuelle et sociétés anonymes;

avertissement : Charles Péguy, de la raison;

quatrième cahier de la troisième série, un très fort cahier de CVI + 276 pages.

Ce cahier n'est pas mis dans le commerce. Nous ne le vendons que dans les collections complètes.

GEORGES DELAHACHE. — **Juifs**, cinquième cahier de la troisième série, un cahier de 72 pages, un franc

Dans le même cahier : *l'affaire Hervé,* documents, articles de Hervé : à bas la guerre; nos intérêts en Chine; embarquement pour la Chine ; au conseil général de l'Yonne ; à quoi servent les armées permanentes ; deux cas de refus de service militaire en Hollande. — Charles Péguy, lettre à M. Charles Guieysse.

Jean Hugues. — **La Grève**, trois actes, sixième cahier de la troisième série, un cahier de 72 pages, un franc

Dans le même cahier : une lettre de Maurice Bouchor ; Charles Péguy, *Racine, l'affaire Téry, une lettre à M. Gustave Téry*.

Septième cahier. — Polémiques et dossiers : **M. Gustave Téry** : réponse de M. Gustave Téry ; réponses particulières à M. Gustave Téry ; une lettre de M. Gallouédec ; un cahier de 72 pages, épuisé, n'existe plus que dans les collections complètes.

Dans le même cahier : Gustave Hervé, *l'Anniversaire de Wagram ; à nos amis de l'Yonne ;* Félicien Challaye, *Courrier d'Indo-Chine*.

Bernard Lazare. — *L'Oppression des Juifs dans l'Europe orientale,* **les Juifs en Roumanie**, huitième cahier de la troisième série, un cahier de 116 pages, deux francs

Dans le même cahier : Georges Sorel et Charles Péguy, *Jean Coste*.

Tolstoi. — Une *lettre* inédite, adressée à Romain Rolland, neuvième cahier de la troisième série, un cahier de 36 pages, un franc

Introduction de Romain Rolland ; *avertissement* de Charles Péguy.

Dixième cahier. — **Les Universités Populaires 1900-1901**, I, *Paris et banlieue,* introduction de M. Gabriel Séailles, un cahier de 48 pages, un franc

Quatorze notices d'Universités Populaires Paris-banlieue; Édouard Dujardin, *la Question budgétaire ;* liste et adresses des U. P. à la date du premier mars 1902.

ROMAIN ROLLAND. — **Le 14 Juillet**, action populaire en trois actes, onzième cahier de la troisième série, un fort cahier de 252 pages, trois francs cinquante

Douzième cahier. — Monographies, *Personnalités*, un cahier de 72 pages, un franc

JÉRÔME ET JEAN THARAUD. — **Dingley**, *l'illustre écrivain*, treizième cahier de la troisième série, un cahier de 88 pages, un franc

Quatorzième cahier. — Georges Sorel, *Socialismes nationaux ;* Félicien Challaye, *la Russie vue de Vladivostock,* journal d'un expulsé, un cahier de 72 pages, un franc

ANATOLE FRANCE. — **Cahiers de la Quinzaine** : la liberté par l'étude ; la loi est morte, mais le juge est vivant ; vol domestique ; les juges intègres ; discours pour la liberté, quinzième cahier de la troisième série, un cahier de 72 pages, un franc

Seizième cahier. — Les élections ; emprunt des cahiers, un cahier de 72 pages, un franc

Cahier de courriers, dix-septième cahier de la troisième série, un cahier de 72 pages, un franc

Félicien Challaye. — *Impressions sur la vie japonaise.*
Edmond Bernus. — *La Russie vue de la Vistule.*
Jean Deck. — *Courrier de Finlande.*

Dix-huitième cahier. — Personnalités, *Monographies,* un cahier de 72 pages, un franc

Dossier Gohier; ligue française pour la défense des Droits de l'Homme et du Citoyen ; élection Beauregard ; élections dans l'Yonne; René Salomé, *courrier de Belgique.*

PIERRE QUILLARD. — **Pour l'Arménie,** *mémoire et dossier,* dix-neuvième cahier de la troisième série, un fort cahier de 168 pages, trois francs

Vingtième cahier. — **Les Universités Populaires 1900-1901,** II, *Départements,* préface de Charles Guieysse, un cahier de 156 pages, deux francs

Quarante-deux notices d'Universités Populaires départements.

Dans le même cahier, Louise Lévi, *Rectification.*

JEAN DECK. — **Pour la Finlande,** *mémoire et documents,* vingt-et-unième cahier de la troisième série, un fort cahier de XII + 242 pages, trois francs cinquante

Dans le même cahier : *le Livre pour tous ;*
Pour et contre les Congrégations, dossier : appel du *comité catholique pour la défense du droit;* une lettre de

M. René Goblet à *l'Éclair ;* une lettre de M. Goblet au *Progrès de la Somme ;* une lettre de M. Gabriel Monod ; une importante consultation de Bernard Lazare : *la loi et les congrégations;* une lettre de M. Gabriel Monod au *Siècle ;* une lettre de M. Michel Bréal ; un article de Jaurès ; une citation de M. Francis de Pressensé ; deux citations de M. Ferdinand Buisson ; une citation de M. Paul Guieysse.

Les *Cahiers* servent des abonnements ordinaires à vingt francs et des abonnements de propagande à douze francs. Il va de soi qu'il n'y a pas une seule différence de service entre ces différents abonnements. Nous voulons seulement que nos cahiers soient accessibles à tout le monde également.

L'abonnement de propagande cesse de fonctionner pour chaque série à l'achèvement de cette série ; la troisième série ayant fini fin juillet dernier, on pouvait jusqu'au 31 juillet inclus avoir au prix de propagande les vingt premiers cahiers sus énoncés.

L'abonnement ordinaire cesse de fonctionner pour chaque série au plus tard le 31 décembre qui suit l'achèvement de cette série ; ainsi du premier août au 31 décembre 1902 on peut encore avoir pour vingt francs, s'ils ne sont pas épuisés, ou en épuisement, les vingt et un cahiers énoncés ci-dessus.

A partir du premier janvier qui suit l'achèvement d'une série, le prix de cette série est porté au moins au total des prix marqués ; ainsi à partir du premier janvier 1903 la troisième série, si des collections nous en restent, sera vendue au moins trente-trois francs.

Nos Cahiers sont édités par des souscriptions mensuelles régulières et par des souscriptions extraordinaires; la souscription ne confère aucune autorité sur la rédaction ni sur l'administration : ces fonctions demeurent libres.

Nous servons :

des abonnements de souscription à cent francs;
des abonnements ordinaires à vingt francs;
et des abonnements de propagande à douze francs.

Il va de soi qu'il n'y a pas une seule différence de service entre ces différents abonnements. Nous voulons seulement que nos cahiers soient accessibles à tout le monde également.

Le prix de nos abonnements ordinaires est à peu près égal au prix de revient; le prix de nos abonnements de propagande est donc sensiblement inférieur au prix de revient.

Nous ne consentons des abonnements de propagande que pour la France.

Nous acceptons que nos abonnés paient leur abonnement par mensualités de un ou deux francs.

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième et de la troisième série.*

Pour tout changement d'adresse envoyer soixante centimes, quatre timbres de quinze centimes.

M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, reçoit pour l'administration et pour la librairie tous les jours de la semaine, le dimanche excepté, — de huit heures à onze heures et de une heure à sept heures.

M. Charles Péguy, gérant des cahiers, reçoit pour la rédaction le jeudi soir de deux heures à cinq heures.

Adresser à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, toute la correspondance d'administration et de librairie : abonnements et réabonnements, rectifications et changements d'adresse, cahiers manquants, mandats, indication de nouveaux abonnés. N'oublier pas d'indiquer dans la correspondance le numéro de l'abonnement, comme il est inscrit sur l'étiquette, avant le nom.

Adresser à M. Charles Péguy, gérant des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris, la correspondance de rédaction et d'institution. Toute correspondance d'administration adressée à M. Péguy peut entraîner pour la réponse un retard considérable.

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour cinq mille exemplaires de ce premier cahier le mardi 7 octobre 1902.

Le Gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

Imprimerie de Suresnes (E. Payen, administrateur), 9, rue du Pont. — 6523

Nous publions dans chaque série au moins un cahier d'Anatole France

Il nous sera permis de rappeler ici un cahier pour qui France ne cache pas sa prédilection :

JÉRÔME ET JEAN THARAUD

DINGLEY
L'ILLUSTRE ÉCRIVAIN

treizième cahier de la troisième série, un cahier de 88 pages, un franc.

CAHIER DE LA TOUSSAINT DE LA QUATRIÈME SÉRIE

MOSELLY

L'AUBE FRATERNELLE

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Nous mettons ce cahier dans le commerce; nous le vendons un franc

l'aube fraternelle

Monsieur

Je vous adresse quelques papiers que j'ai tout lieu de croire assez intéressants. C'est le journal d'un jeune dispensé de l'article 23. Voici comment il est tombé dans mes mains :

Il y a deux mois, on amenait dans mon service à l'hôpital militaire de X... un soldat du 33e bataillon d'artillerie de forteresse. Au cours de manœuvres, dans la montagne, par un temps assez dur, il avait contracté une pneumonie, qui, dans une constitution appauvrie par le surmenage intellectuel, et déjà entamée par suite d'hérédités fâcheuses, se transforma bientôt en phtisie galopante.

Il faut vous dire que dans les hôpitaux, notre attitude à nous, médecins, est assez différente de la hauteur voulue des majors de corps de troupe. Tout en faisant la part des tempéraments et des humeurs particulières, il faut bien reconnaître que, n'ayant pas à faire face aux exigences de la discipline et à déjouer les subterfuges des fricoteurs, nous aimons à nous relâcher

de notre brusquerie et d'aucuns, dont je suis, causent volontiers avec leurs malades.

Le mien m'intéressa tout de suite.

C'était un grand garçon, maigre, aux traits rudes, mais dont la physionomie rude s'éclairait d'un regard profond. Il y avait tant de douceur intelligente dans son visage, amenuisé par la maladie, ses yeux bleus brillaient d'une lumière si éteinte, et si pâle, que j'allai vers lui attiré par un brusque élan de sympathie.

Je fus heureux d'apprendre qu'il était étudiant d'une de nos grandes facultés. Licencié de lettres, il préparait l'agrégation, quand l'année du service militaire était venue interrompre ses études. Moi-même, j'avais rapporté de mon séjour au Val-de-Grâce un goût assez vif des méthodes scientifiques et des choses de l'esprit. Ce fut un lien entre nous. Je lui prêtai des journaux et des revues.

Il n'avait plus de famille, ses parents étaient morts quand il était au collège, il ne lui restait qu'un vieil oncle, dans le midi, célibataire indifférent et médiocre, propriétaire de vignobles et grand chasseur, avec qui il n'avait pas deux idées en commun.

Il ne se faisait pas d'illusion sur son cas. Je ne vous dirai pas qu'il attendit la mort avec la sérénité des sages antiques, discutant avec moi de l'immortalité de l'âme. Il était trop simple pour vouloir se hausser jusqu'à ce stoïcisme.

Les premiers moments où il vit nettement l'anéantissement prochain furent pénibles et même terribles. Il était pris d'un grand frisson à la pensée de la destruction totale et ses mains maigres se cramponnaient aux choses avec une énergie farouche et des gestes de

révolte. Les instants les plus durs étaient ceux où on le transportait sur un fauteuil d'osier dans une longue galerie vitrée qui entoure le premier étage du bâtiment. C'étaient de claires journées de septembre; les montagnes à l'horizon étaient bleues, la lumière d'automne coulait doucement sur les arbres en clartés blondes, et des vignes se teintaient de pourpre. Dans la cour, des malades en longue redingote grise, coiffés d'un bonnet de coton blanc, se promenaient sans bruit. Il y avait tant de tiédeurs molles dans l'air, dans le soleil, sur la terre et sur les eaux, qu'il s'effarait devant elles, et qu'un immense désespoir passait dans ses yeux vitreux.

Puis cela même s'apaisa. A mesure que la maladie le minait plus profondément, les forces de résistance s'usaient et avec elles, le déchirement des regrets. Il mourut sans convulsions, sans agonie, dans un demi-sommeil, inconscient et léger. Ses voisins ne s'en aperçurent même pas. Un matin, la sœur qui le secouait pour le réveiller, s'aperçut qu'il était mort. La vie s'était détachée dans un souffle, tombant dans le néant d'une chute lente et silencieuse comme ces fils de la Vierge qu'il regardait longuement onduler dans le jour tiède, aux derniers moments de son repos solitaire dans la longue galerie vitrée.

J'ai trouvé parmi ses effets dans son paquetage avec quelques livres classiques, annotés pour la préparation des examens, ce mince carnet recouvert de toile jaune que je vous envoie... Ce n'est rien moins qu'une autobiographie en ces quelques feuilles.

Fatigué par la vie, ce petit cahier l'est aussi. Les pages, couvertes d'une fine écriture, sont parfois en lambeaux et se détachent. Vous remarquerez que la

couverture en est salie par un assez long séjour que le soldat X... fit au camp d'Eaubonne. Il plut beaucoup cette année-là ; comme ils étaient logés sous la tente, leurs effets placés sur le sol, à la tête de leurs paillasses, à l'endroit où la toile de la tente s'accroche aux piquets, étaient trempés par l'averse. Le petit carnet dut recevoir sa part des eaux du ciel, et faire un assez long séjour dans les flaques, si l'on en juge par sa toile décolorée et toutes les pages où l'encre s'est délayée.

C'est une sincérité de plus, parmi tant d'autres.

Z...,

Médecin-major de deuxième classe

L'ARRIVÉE

C'est donc fait. J'ai franchi la porte du quartier.

Me voilà occupé à jeter des regards autour de moi, à scruter les hommes, les choses pour deviner leurs intentions, bienveillantes ou hostiles.

Pas gai le premier coup d'œil. Je suis dans une grande chambre sous les combles, traversée par la cloison du bat-flanc qui monte jusqu'aux poutres du plafond. Une longue rangée de lits aux couvertures brunes bien tirées, bien carrées au bout, sur les pieds de fer des châlits. Sur la planche, les effets des hommes sont enveloppés dans des mouchoirs de couleurs éclatantes, où sont dessinés des canons, des armes. Pas d'autre mobilier qu'une table, une cruche de fer-blanc, une glace fixée au mur par des vis. C'est froid et plein d'ordre, cela rappelle la prison ou la cellule monastique, immensément agrandie.

Sur des pancartes, les écritures du fourrier contournent leurs paraphes compliqués, les arabesques savantes de la bâtarde.

Les fenêtres sont mansardées. Je m'approche.

Les monts lointains se profilent dans l'air froid de novembre. A mi-côte les vignes dépouillées laissent entrevoir le sol blanc, déjà lavé par les premières

pluies d'automne. Les échalas entassés y font des taches noires, disposées en rangs symétriques. Dans la ramure grêle des peupliers plus proches, des masses enchevêtrées de branchettes se détachent, ce sont les nids de corbeaux et de pies qui sont invisibles l'été, dans les feuilles. .

Vers le couchant, si près de moi, que je pense presque la toucher à bout de bras, une cathédrale gothique, aux ogives évidées, jaillie dans l'air, légère et fine, avec ses architectures fouillées, ciselées, où passe la lumière à flots, dans un vol tournoyant de choucas et de corneilles. Si proche, elle me sera précieuse, elle hantera mon imagination avec ses moines d'autrefois, son plain-chant, les sonorités de l'orgue, elle amusera mes yeux par ses clartés matinales, son essor dans l'air bleu, par sa masse noire et confuse, son dessin hardiment simplifié, dans les soirs romantiques.

Au pied, dans l'ombre humide des arcs-boutants, un petit jardin public, sous des allées de tilleuls, exhale un parfum d'ennui.

Nous sommes dans la chambre une vingtaine de nouveaux venus. Des blouses, des vestons, des gilets de laine, des casquettes de loutre, et des melons clairs ; et sur le plancher, dans un curieux déballage, des valises de toute couleur, de toute taille ; un Auvergnat même se promène d'un pas lourd, tenant sous son bras une caisse en bois blanc, où il a serré ses vêtements, des provisions de route. Tous stupides, mornes, effarés.

Dès que j'ai le dos tourné, je devine derrière moi un mouvement de curiosité. On cherche à me connaître ; je suis différent, avec mes mains blanches, mes vête-

ments plus soignés. Maître d'école, employé ou séminariste ? Une curiosité ironique se lève sur mes pas.

Voilà mon lit, ma place sur la planche à paquetage, mes crochets dans le bat-flanc, en face de la fenêtre étroite. Deux mètres carrés où va tenir ma vie pendant de longs mois.

Déjà mon ancien s'est emparé de moi. C'est un ouvrier serrurier, un visage franc, énergique. Je crois que nous ferons bon ménage tous les deux. Quand il a appris que j'étais étudiant, un rire entendu a plissé ses lèvres : Alors un an à faire. Ça se tirera, va, mon bleu !

Le soir tombe. Le ciel bas et noir crève soudain, la pluie cingle les carreaux et la rafale siffle dans les longs couloirs.

Mon cœur se noie dans les flots d'une immense tristesse, fine, grise, amère comme la cendre. Toutes sortes de terreurs me hantent, celle des lendemains, à ce tournant de ma vie, la peur physique de la lumière qui décroît dans cette pièce maussade et nue, où rien ne m'est familier. — Il est de ces crépuscules dont le frisson se gravera à jamais dans notre chair défaillante, dont le souvenir nous reviendra toujours dans une arrière saveur d'amertume. Il semble que toutes les puissances mauvaises vous frôlent ces soirs-là.

J'ai la gorge trop serrée pour pouvoir manger et je me couche, aussitôt la lampe allumée.

Mon ancien a relevé les planches du châlit, les a mises en bateau, pour que je ne tombe pas la nuit. — Il se penche sur moi : « Tiens, voilà un foulard, les nuits sont fraîches, sous les combles. Mets-le autour de ton cou. » C'est dit d'une voix rude et maladroite, mais cela me va

droit au cœur. Dans l'océan de désespoir où je sombre, c'est un brin d'affection où je me cramponne. Je le remercie gauchement, mais j'ai la sensation très nette qu'il me comprend, et que mes paroles en disent plus qu'elles n'expriment.

Des pas sonnent sur le plancher. On va on vient, puis le calme descend dans la pièce où montent des souffles. Le lit est étroit et dur, j'ai peur de me remuer, de glisser. Je flotte dans un demi-sommeil, d'où me tirent des sursauts brusques, qui font dans ma conscience des éveils brutaux et rapides. Je me débats contre le passé qui revient en lambeaux de rêves, des visions tournoient brillantes ou effacées, des phrases décousues : la figure blonde et fine, d'un de mes maîtres sous son binocle d'or, dans un couloir vitré. les moulages des marbres d'Égine, les grands quais, des bois, des pans de fleuve aux moires brillantes de soleil ; les pignons aigus de la petite ville.

Tout à coup, une sonnerie dans la cour du quartier m'éveille tout à fait. J'écoute, le cœur battant.

J'ai reconnu le large rythme, l'assoupissement de la finale. C'est l'extinction des feux qui monte, grandit par instants dans la rafale.

Ce n'est pas ce que j'imaginais, le large chant de paix qui tombe, devant la flamme des bivouacs, sur les poitrines vaillantes, ouvertes aux vents, ce n'est pas l'angélus du soldat. Il me semble que nous sommes emportés, sur quelque monstrueux vaisseau, poussé par des souffles noirs, dans l'épouvante, et que les grands oiseaux de mer jettent leurs rauques clameurs dans le vent, et frôlent de leurs ailes immenses, ouvertes dans la nuit, les flancs du navire.

Après tout, elle n'est pas si différente, cette vie, de ma vie passée, au moins pour le confort et le luxe. La chambrée avec son plancher enduit de coaltar n'est guère plus modeste que mon garni d'étudiant, avec son carreau rouge, et sa natte de sparterie.

Mais si le dehors était pauvre, avec quel soin jaloux je parais ma vie intérieure, je la rehaussais de sensations artistiques.

Vous souvient-il, ô mon ami lointain, de cette cour du musée où sous les platanes et les eucalyptus nous éprouvions un plaisir délicat à relire du Sophocle ? Vous souvient-il du bronze florentin, de l'Hermès gracile, dont les membres fins se mêlaient à la chevelure d'un saule pleureur, et du sarcophage transformé en fontaine, dont l'eau tombait dans une vasque, parmi des iris et des glaïeuls. Les bruits du dehors mouraient sur le seuil et l'adieu d'Antigone à la lumière du soleil n'était pas profané par les rumeurs de la rue. Sous le promenoir en arcades, des monuments funéraires répétaient pieusement la même inscription : *Diis manibus!* Nous marchions dans la cendre des morts !

C'étaient les galeries, où nous allions admirer l'étoffe somptueuse d'un brocard, dans un tableau de Véronèse, l'effrayante rigidité d'un cadavre dans une toile de Zurbaran, ou bien encore l'immense fresque qui déroulait sur la mer bleue de Sicile la blanche procession des

cavaliers, et les membres grêles d'un jeune pâtre jouant de la syrinx parmi ses chèvres.

La nuit venue, nous allions sur les quais, le long de l'eau noire qui roulait de l'argent et de l'or. — Nous aimions les mêmes poètes que nous lisions dans de jeunes Revues, aux couleurs nuancées, riches seulement d'espoir. — Nous recherchions les rythmes subtils et les vocables bizarrement somptueux. — La poésie était une essence précieuse qui ne se vendait qu'en flacons de cristal taillés à facettes. — D'autres fois, nous mettions des tendresses ingénues, des voluptés adolescentes dans la syntaxe rudimentaire de Verlaine.

Nous méprisions le présent, la vie, dont nous ne comprenions pas l'âpre beauté. « Pas la couleur ! oh rien que la nuance ! » Dans les quartiers populeux, sonnait le tictac des métiers, et les ouvriers sortaient de l'usine, hâves et noirs.

Maintenant, il m'apparaît que cet orgueil était étroit et naïf. Nous ignorions volontairement beaucoup de choses. Aujourd'hui que je tourne mes regards en arrière, de la dure réalité où je vis, le passé m'apparaît mesquin et toutes ses fines nuances se sont décolorées et ternies, au souffle impérieux et glacé du présent. Tant mieux. Les flots du large battent la tour d'ivoire. Et qui pourrait distinguer le chant des proses rythmées dans la grande clameur sonore qui monte du sein de l'océan, de l'océan où passent les voiles de ceux qui travaillent et qui souffrent !

Pêle-mêle curieux que celui de la chambrée.

Toutes les classes de la société sont représentées ; il y a des employés de bureau et des ouvriers d'usine, des laboureurs et des bourgeois. Les uns sont venus en bourgerons, les autres en sabots, les autres enfin avec des jaquettes ajustées et des cravates élégantes. Mais tous sont égaux, tous parlent la même langue joyeuse, chastement et naïvement obscène ; tous se ressemblent sous l'uniforme, et rien ne traduit plus au bout de quelques semaines la diversité d'origine.

Au bout de la pièce, contre la haute fenêtre, sont installés des mineurs du Nord. Ce sont des colosses aux cheveux clairs, aux chairs blanches, à la peau décolorée par le travail dans l'obscurité sous la terre. Géants à la voix rauque, ils déploient leurs membres avec lenteur, s'attablent à la cantine devant des litres d'alcool qu'ils boivent dans de longues songeries. Les nuits de dimanche, quand ils rentrent de leurs bombances, ils terrifient les « bleus » par leurs menaces et c'est dans les ténèbres lourdes, un bruit de luttes, de châlits renversés, de planches qui sautent. De sang-froid ils sont patients et doux, lents et apathiques.

Les paysans ne manquent pas. Gauches, ayant peine à lever leurs semelles, où pèse toujours la glèbe du sol

natal ; de légers détails les révèlent : un couteau de corne, attaché à la ceinture par une lanière de cuir, une chaîne de montre enrichie de grossières pendeloques, une blague en vessie de porc où ils serrent le gros tabac de cantine qu'ils fument dans de grosses pipes de bois, juteuses et massives. Ils sont craintifs, travailleurs, économes, dociles, ne reculent jamais devant la besogne, les corvées, les lourdes charges à porter, s'affolent à l'instruction à l'idée des nomenclatures qu'il faut épeler, ouvrent des yeux ronds, énormes, accouchent de balourdises aux questions qu'on leur pose et en rient bêtement les premiers. D'aucuns sont d'une loyauté et d'une bonté instinctive sans réflexion, où il y a la docilité et la douceur d'une bête de somme, d'un bon cheval qui ne donne pas de coups de pied. Très fiers de leurs pays, ce sont des querelles incessantes sur la supériorité de leurs terroirs. Ceux de la montagne blaguent ceux de la plaine, qui répondent et leur reprochent leurs déserts plantés de sapins. Les « mangeurs de lard » invectivent les goujons « de la rivière ». Ils ont des répliques amusantes, d'un pittoresque inventif, comme en prodiguent les rivalités de races, piquées au vif, où s'est étudié l'esprit des générations : « Chez vous, on vendange avec des perches », dit l'un. L'autre répond : « Tais-toi, chez vous les rats descendent du grenier à la cave avec des larmes dans les yeux. »

Parmi ces lourdeurs épanouies, passent, maigres, souples, des silhouettes d'ouvriers parisiens ; museaux chafouins, curieusement fouillés, la cigarette aux lèvres, qui arborent leurs képis et leur donnent l'allure chapardeuse de casquettes. Fins et sveltes, résistants comme des chats, ils ne sentent pas les fatigues, pleins d'ironie

et de dédains pour les paysans, les « plants de choux », comme ils disent. C'est grâce à eux que l'idiome de la caserne se fleurit de vocables faubouriens, de termes d'argot, empruntés au langage des garçons bouchers et des camelots : on se chuchote « vingt-deux » dans les rangs, quand apparaît le profil de l'adjudant, les mots de « perle », « liquette », « lingue » sont d'usage courant pour désigner du tabac, une chemise, un couteau.

Rien n'est drôle comme de voir un lourdaud de la montagne, bûcheron ou sabotier, au cours d'une altercation avec un « Pantruchard », lui renvoyer une épithète du cru, avec une audace étonnée, et une fierté qu'il ne sait pas dissimuler.

— Hé, p'tit maq !

Et l'autre, le Parisien, se tourne vers la compagnie, la prend à témoin, commente d'un clignement d'yeux et d'un sourire :

— Tu vois, i s'dessale.

Et d'autres enfin, Parisiens également, d'allure inquiétante, avec de mystérieux tatouages sur la peau, sur qui on se chuchote des histoires, qui parlent de sonner les pantes, nous font la démonstration familière, avec un foulard, du coup du père François, ouvrent avec un couteau les serrures les mieux fermées. Ceux-là m'attirent et me font peur.

J'ai souvent entendu des camarades, sortis de la caserne, se plaindre de la promiscuité, des contacts salissants, des mauvaises odeurs. Je n'approuve pas une telle attitude; ce sont dégoûts de petite maîtresse. Par une contradiction peu banale, les mêmes faisaient profession d'idées avancées, c'étaient même de doux anarchistes, comme il en est dans les jeunes Revues,

confortablement installés au fond de cinquante mille livres de rente, qui s'éprennent d'affection pour le peuple, par snobisme; c'est un sport nouveau, ils reconstruisent la société comme ils fabriquaient des proses décadentes : naïvement et subtilement. Il y aura dans la cité future, des meubles modern-style, des peintures de primitifs, des musiques symboliques.

Je ne suis pas de ceux-là, et quand si nombreux sont ceux qui crient qu'il faut aller vers le peuple, quitte à se laver les mains avec dégoût, je vais mettre à profit cette année pour vivre avec mes nouveaux camarades, venus des champs, de l'usine, franchement, cordialement.

A vrai dire, ce peuple, je ne le connais pas. Je l'ai frôlé, coudoyé dans la rue, les prévenances de mes éducateurs, de mes parents me tenaient loin de lui. En vain l'égalité était-elle inscrite aux murs des monuments publics, les mœurs, les convenances, les barrières élevées par l'orgueil et l'égoïsme m'en séparaient.

Je l'ai vu représenté dans le roman, mais je sais bien que ces images sont fausses, embellies ou trivialisées, déformées par la vision de l'artiste et les exigences de l'Art.

Pourtant j'ai lu Michelet : quel hymne en l'honneur de son énergie, de sa bonté originelle. Le vieux Jacques Bonhomme, courbé sur les sillons lointains, enténébrés, lève sa face terreuse et vient vers moi, la cognée à la main, pour émonder l'injustice. A la lueur des bûchers, des incendies, je vois mieux son visage hâve, où la faim et la souffrance marquent une empreinte douloureuse. Ah! ce pas lourd de glèbe, de rancune, comme il retentit dans l'histoire.

Il me semble que j'aimerais à leur lire ces pages, au soir, à l'heure où l'on regrette l'âtre familial. Notre vie à tous en serait agrandie; cela aussi me consolerait un peu d'avoir à répéter, comme les Bretons, que le brigadier se reconnaît à deux larges galons de laine rouge sur chaque manche. — J'exprime ce désir sans orgueil, sans froissement de vanité, simplement pour mettre entre nous un lien de plus, pour me rendre utile, pour leur apprendre à connaître leur passé, celui de leurs ancêtres; — pour cela il faudrait des autorisations, des ordres qu'on n'a pas, un soin plus vif des intelligences, une préoccupation inconnue en France, de demander à chaque homme, au meilleur moment, le meilleur emploi de ses facultés pour le bien de tous.

J'ai fait connaissance avec la petite ville.

Resserrée dans son étroite ceinture de fortifications, les maisons s'entassent, se heurtent. Au bout de chaque rue, on aperçoit le chemin de ronde, les talus, les glacis du rempart avec leurs peupliers aux frêles branchages, si dénudés sous l'averse. Pas de bruits de voitures, quelques passants, et partout des uniformes, des ordonnances, des soldats en corvée. Des clochers tombent des volées de cloches, des clairons répondent. Curieux d'âmes, j'imagine des vies d'adolescents, austères, pensives de travail et d'étude dans ces murs d'aspect monastique; loin de la séduction des formes et des couleurs, leurs lyrismes doivent être des ravissements d'intelligence. La beauté des femmes y est un peu triste. D'ailleurs on le respire partout ce fin parfum de tristesse, dans les cours aux pavés usés, où pousse l'herbe, dans le cloître aux ogives ajourées, ruineux, ravagé par le marteau des révolutions, le long des couvents où les fenêtres de verre dépoli n'ont pas de regard. La petite ville, devenue une immense caserne, où roule chaque année le flot tumultueux, bientôt discipliné, des Français de toutes provinces, voit avec stupeur ses coutumes d'autrefois disparaître, ses vieilles familles se disperser, ses vieux hôtels s'emplir du va et vient d'étrangers. Et lentement, avec un plaisir subtil d'imagination, je cherche à découvrir, derrière sa banalité présente, sa

physionomie lointaine, je la vois, telle qu'elle était cinquante ans en arrière, moitié ville et moitié village, avec ses bourgeois récoltant leurs vins, cueillant leurs houblons, ses vignerons, la hotte au dos, la serpette aux genoux.

J'allais par les rues pavées de cailloux pointus. Parfois dans les petites places désertes, je distinguais dans le crépuscule gris, une porte curieusement travaillée, des chapiteaux, des colonnes cannelées, des cartouches, des blasons effacés. Au milieu de la place s'étendaient des flaques d'eau, où, dans l'ombre envahissante qui enveloppait les façades, se reflétait un coin de ciel brillant, lavé par l'averse, tout frissonnant d'étoiles.

Dans les quartiers populeux, des bouges s'allumaient, de louches clartés filtraient par les vitres ruisselantes de buées, on entendait des refrains obscènes. Sur les portes, des femmes en cheveux se tenaient, pauvres, laides, sanglées de caracos, tapies dans les encoignures comme des araignées sournoises. Leurs gestes d'invitation étaient rares, et hideux.

Nous commençons à nous connaître, et à nous comprendre, à la chambrée.

Assis autour de la même table, à la cantine, tandis que le petit jour pénètre par les hautes vitres inclinées, que la clarté des lampes jaunit dans la vapeur et la fumée du tabac, nous nous rapprochons.

Ils sont comme tous les hommes bons et méchants. Ils se font du mal entre eux, bêtement, sans le vouloir, pour le plaisir des grosses farces.

L'un d'eux est-il puni, consigné au quartier, c'est une joie de blaguer son ennui. On lui apporte des képis de fantaisie, des pantalons rétrécis, des dolmans aux rouges éclatants, tandis que, mélancolique, il tire de sa charge ses effets de treillis pour descendre à l'ours.

Des rires mauvais se lèvent derrière lui.

Le lendemain c'est au tour d'un autre.

Ils n'ont pas eu le temps de cultiver leur délicatesse.

Et parfois, ils ont comme un remords, ils se consolent et se plaignent des injustices.

Une chose surtout m'amuse, c'est de les entendre répéter à satiété, avec la même inflexion, seulement variée par l'accent du terroir, la même plaisanterie.

Oh ! ces phrases stupides, ces refrains idiots, ces scies désespérantes, ils les entendent avec une joie toujours épanouie, une admiration toujours renaissante, celui qui les lance a toujours l'air important de celui qui va en dire « une bien bonne ». Tout le jour, la grosse bêtise passe et repasse dans l'air avec un bourdonnement obsédant de mouche qui se heurte aux vitres et repart. C'est qu'ils sont jeunes et tout d'instinct, et que le comique n'est pas dans les choses qu'ils disent mais en eux.

Les jours se succèdent, pareils, sans aucun événement qui tranche dans leur trame grise et uniforme. Le matin, tandis que le réveil sonne dans la cour, et que l'homme de chambre fait claquer ses sabots sur le plancher, mes yeux qui s'ouvrent contemplent les mêmes objets familiers, la planche à pain, la fenêtre mansardée, la file des lits où les corps des dormeurs se dessinent sous les couvertures brunes. La lampe à pétrole jette ses lueurs fumeuses et vacillantes, les cruches de fer-blanc des hommes qui vont au café sonnent dans les escaliers.

Puis viennent les marches, les manœuvres, les exercices. Mon corps s'assouplit, mes membres prennent une vigueur et une élasticité inconnues. Des fièvres, des nervosités disparaissent en moi. Il y a des moments de souffrances; traverser une plaine de neige avec la réverbération du soleil dans les yeux m'a révélé une forme de supplice. Mais je reste calme et triste.

Un être nouveau se développe en moi, et c'est avec une curiosité aiguë que j'en étudie la naissance. J'ai toujours été ainsi; terrifié par la peur des états identiques, tourmenté par de vagues nostalgies, hanté du désir d'autres choses. Je sais bien au fond que cet être nouveau est inférieur à l'ancien sous le rapport de l'intellectualité, que ce changement est un doux abrutissement : n'importe, j'en jouis comme d'une incarnation nouvelle,

comme d'un agrandissement de ma vie vers des perspectives mystérieuses.

Tout ce qui meublait ma mémoire, ma pensée, auparavant, et qui y revient, me paraît insolite et bizarre. Les vers des poètes qui murmuraient doucement dans ma solitude et faisaient un accompagnement très doux à mes émotions, n'ont plus ni sons, ni couleurs, ni parfums. Les cités où j'ai vécu en imagination n'ont plus pour moi leur cortège de visions; les noms harmonieux de la Hellade n'éveillent plus en moi de longs échos. Ma vie devient plus réelle, plus terne, et plus âpre.

Par une compensation dont je suis surpris, et que j'analyse curieusement, car j'étais loin de m'y attendre, mes sensations les plus rudimentaires, celles du corps humain qui peine, qui souffre, qui a faim, qui a froid, sont plus riches, plus étoffées, et m'ouvrent un champ d'études presque infini. Il me semble que par elles j'atteins les racines profondes de mon être, que je prends conscience d'une vie obscure, puissante, active, qui m'avait été voilée jusque-là.

Et j'observe que dans ma situation présente, loin des livres, des penseurs, des moralistes aigus et des philosophies subtiles, ces sensations suffisent à me donner un bonheur très ample, très complet, le même pour tous les hommes; celui de l'appétit satisfait, de la soif apaisée. Je rêvais à toutes ces choses à la cantine, après une journée de marche au grand air froid du dehors, près d'un poêle bourré de charbon, fumant une pipe qui tirait bien, devant un bol de vin chaud.

Le printemps est tardif dans ces pays du Nord.

Il prépare longuement sa venue, avec des coquetteries, des hésitations charmantes. Rien ne saurait rendre la douceur incertaine, exquise des longs hivers finissants. Dans le ciel lavé par les averses, s'ouvrent des éclaircies d'un bleu humide et frissonnant, sur les terres détrempées pointent les fines aiguilles des gazons verdissants. Pas un bourgeon ne nuance encore la ramure grêle des peupliers, pourtant les beaux jours approchent, car dans les couchers de soleil, des coulées de lumière plus chaude se déversent de l'horizon, et dans les nuits plus claires, passent des souffles tièdes. Peut-être déjà les violettes et les primevères s'ouvrent-elles sous les haies, parmi les herbes séchées par l'hiver !

Tous les jours, après la soupe du soir, il y a encore une heure de grand jour.

J'en profite pour me réfugier derrière la cour du quartier, sur le talus des fortifications. J'ai trouvé entre deux gabions un petit coin propice. Au bas du mur à pic, s'étalent les eaux vertes du canal, où passent de lourds chalands, peinturlurés de couleurs vives. Des sonnailles s'égrènent sur le chemin de halage, des chiens aboient, des fouets claquent.

En face, au-dessus du colombier militaire, un vol de

pigeons tournoie. Ils vont et viennent en masse confuse, d'un vol régulier et qui oscille comme un pendule. Leurs ailes changent de couleur, selon qu'elles sont frôlées diversement par le reste de jour bleuâtre qui traîne dans l'espace. C'est une nuée d'un blanc éclatant, ou d'un gris éteint, qui se balance, mêlant à la douceur du rythme le chatoiement des couleurs.

Crépuscules de mars, pleins de tendresses indécises. Les hommes, qui vous ont tant chantés, n'ont pu vous profaner. Toujours vous engluez nos cœurs dans le réseau de vos clartés, de vos odeurs errantes. Joies banales, qui éveillent dans nos êtres un frisson toujours nouveau.

Un léger bruit de pas. C'est le soldat Finoche, qui rôdant par là me rejoint dans ma cachette.

— As-tu du perle?

J'ai du perle, et des feuilles, il roule une cigarette, l'allume, s'allonge à mes côtés, les pieds dans l'herbe humide.

Finoche est un de ces « Pantruchards » qui m'inspirent de la curiosité et de l'horreur. Il court des bruits sur son compte ; des démêlés avec la justice, d'où il s'est tiré à force de ruse et de souplesse. J'ai compris vaguement, par sa conversation, qu'il avait mené à Paris la vie inquiète des bêtes, toujours à l'affût d'une proie, traquées par de plus forts. Il a rôdé dans le désert d'hommes, talonné par les instincts éternels. Aussi sa conversation est-elle savoureuse, sa mimique expressive, faite de gestes qui au cours de son récit, évoquent la terreur des pantes et les jolis jeux de main « des aminches ». Très curieux à étudier ; quand un gradé le rudoie, il a des grondements d'hyène, des fuites ram-

pantes d'animal sournois qui est prêt à se redresser, à sortir les griffes, dès que le regard menaçant ne pèsera plus sur lui. Jouissant confusément de la réprobation qui l'entoure, il accentue sa canaillerie par fierté. Il montre avec mystère un tatouage qu'il a au pouce de la main droite, le même qu'ont les camaros du bat d'Af. Même que, quand il est arrivé ici, le major lui a dit, voyant le signe : « Allez à la Villette ; c'est là qu'on marque la viande. » Grâce à lui, je connais les ponts où l'on peut dormir à l'aise, ceux où les courants d'air sont si vifs, qu'on est forcé pour se réchauffer, de se coller des planches sur le dos, en guise de couverture ; je connais les squares, où l'on peut rêvasser, loin des sergots, sans crainte d'être pris, et je sais que le plus mauvais est celui de Notre-Dame, derrière la Morgue ; on y entre par la porte, et on arrive au Dépôt, tout de suite : c'est un traquenard. Enfin je sais les appellations mystérieuses qui désignent les représentants de la loi, la force armée, une dans ses manifestations redoutables ; je sais qu'il y a des flics, des bourriques, que les gendarmes sont les guignols, et les agents de la sûreté « les fils à Deibler »...

Je le regarde près de moi dans le reste de jour qui traîne sur le sol. Ses yeux gris luisent entre les paupières clignotantes ; ses dents écartées sont jaunies par la chique, son visage flétri n'a pas d'âge, sur ses joues glabres se tordent quelques poils follets décolorés. Il a fini sa cigarette : soigneux, il prend le mégot, le met dans le fond de son képi qu'il replace sur sa tête.

Il me confie un cas de conscience :

— Crois-tu, vieux, la femme à Oscar, de la quatrième,

tu sais, le rouquin qui est de Charonne. Ben sûr; il a une femme en ville. Il a attrapé trente jours de grosse. Crois-tu qu'elle lui a envoyé quarante sous et un paquet de tabac. C'est tout. Ah là là, si j'avais une gonzesse pas plus à la manque, c'que j'lui rentrerais dans la peau.

J'acquiesce vaguement. M. Nisard n'a-t-il pas dit qu'il y avait deux morales.

La nuit est venue. Finoche, toujours étalé sur l'herbe, se cure les ongles avec son couteau, un lingue solide, à manche de corne, dont la lame est maintenue ouverte par un anneau de métal.

Je suis des yeux cette lueur d'acier, coupante et froide.

Il a neigé tout le jour.

La chambre est noyée d'ombre. Seule une lumière blafarde se traîne au plafond, reflet du soir mourant sur la cour du quartier toute blanche.

Sur des bancs, les hommes entourent le poêle, bourré de charbon, chauffé à blanc. Ils tendent leurs mains gercées à la bonne chaleur et fument leurs pipes en causant. On vient de manger la soupe, et l'homme de chambre empile les assiettes, donne un coup de balai à la table... On allume la lampe fumeuse et sa clarté vacillante fait sortir des ténèbres la rangée des lits, les couvertures bien tirées, les quarts d'étain pendus aux crochets du bat-flanc. Tandis que le vent fait rage au dehors, le poêle ronfle. Dans l'atmosphère chaude où glissent les fumées du tabac, plane une impression de bien-être, de calme tiède et réconfortant : c'est presque un foyer, une famille.

La porte s'ouvre et dans une bouffée d'air froid, qui fait filer la lampe, entre un nouveau-venu.

On le salue de cris, d'exclamations joyeuses.

C'est Émile! « Tiens, comment ça va, le pays ? »

Il s'approche, dans un grognement, prend en passant une poignée de feu, et se dirige vers son lit, maussade.

Son calot est rabattu jusqu'aux oreilles, le col de sa

capote remonté jusqu'aux yeux. A peine entrevoit-on un coin de sa face bouffie et luisante ; il souffle bruyamment, comme une bête à sa crèche. Sur le drap noir élimé, taché de graisse, de cambouis, des flocons de neige achèvent de fondre, coulent, une flaque d'eau s'étend à ses pieds.

Il se déshabille ; son bourgeron de toile, par dessous, est trempé et colle à ses épaules. Il marmotte des choses confuses entre ses dents : « Cochon de métier ».

Je le vois mieux. Il est gras à lard, ses petits yeux aux cils pâles sont noyés dans la panne qui matelasse ses joues, quelques brins de moustache tombent aux coins de ses lèvres. Ses traits sont figés dans une morne stupeur.

Les anciens nous renseignent.

C'est un Vosgien. Quand il vint ici, les premiers temps, il étonna tout le monde par sa voracité, il engloutissait une grande terrine de rata. Jamais on n'a pu rien en faire ; il ne sait même pas marcher au pas : de garde à l'arsenal, il n'a pas rendu les honneurs au général, qu'il prenait pour un pompier. Son plaisir est d'aller dans la cour, de prendre des pierres et de les jeter loin, si loin qu'on ne saurait croire. On lui fait chanter des chansons, danser des danses, et les hommes des autres chambrées viennent voir le spectacle. Il était parti dans un fort, sans doute qu'on l'a fait redescendre ce soir...

Je comprends. Bûcheron, segard, ou pâtre des hautes chaumes, habitué à vivre avec ses vaches dont les clarines sonnent là-haut, dans l'air vif, sur les prés tapissés de gentianes drues et d'anémones larges comme des nénuphars, il n'a pu plier son corps indolent et ses

membres épais aux gymnastiques compliquées, son âme rudimentaire aux mécanismes de la discipline. Quand les horions ont plu sur son échine, il s'est enfermé dans un entêtement patient et robuste, comme les bêtes qu'il rentrait le soir dans les granges.

On l'a mis serre-frein au petit chemin de fer. Dès lors, il a vécu dans l'huile des machines, le cambouis, le charbon dont les paillettes miroitantes s'attachent à sa rude toison. Sale à faire peur, c'est une joie énorme quand une corvée de vigoureux compagnons, commandée pour la fête, le conduit à la fontaine, et le frotte sur le rebord de l'auge avec une brosse de chiendent.

Sans dire mot, il roule sa couverture, ouvre son lit, se couche.

D'autres chauffeurs arrivent, qui nous apprennent qu'il a failli causer un déraillement : une erreur d'aiguillage. Il ne va pas y couper de ses quinze jours de grosse.

Et des propos s'échangent, des rires partent. « Quelle bonne blague. Pas de danger. On va rire. »

Les heures passent : l'appel, le margis de semaine passe en coup de vent dans la carrée ; on se couche, on éteint la lampe. Dix heures : l'extinction des feux clame dans la nuit son long sanglot solitaire.

Tout à coup, la porte s'ouvre doucement : des ombres mystérieuses se glissent dans la chambre, un falot allumé jette des lueurs dansantes sur les murs et nous laisse entrevoir, à nous autres bleus, béants sur nos lits, un piquet d'hommes en grande tenue, gants blancs, jugulaire au menton, dolman de parade, raides sous les armes.

Un autre, encapuchonné dans un manteau à pèlerine, sans qu'on voie rien de sa figure qu'une longue moustache en croc, s'approche du lit d'Émile et le réveille.

On lui lit sa sentence, venue par le télégraphe du ministère de la guerre. On lui montre l'ordre, couvert de timbres, de signatures, apposés au bureau. Il est condamné pour faute grave à être fusillé.

Fou de terreur, il s'enfonce dans son lit, les draps sur la tête, en sort, éperdu, se traîne, bannière au vent, sur le plancher, demande grâce.

Grave, exécutant le maniement d'armes avec un sérieux imperturbable, le piquet rend les honneurs au condamné à mort.

Sournois, un homme qui s'est glissé dans l'ombre, cingle ses fesses nues de toute la volée d'eau de la cruche, tout le monde rit à se tordre, et lui, délivré de son angoisse, rit, candide.

Ce soir je suis commandé de garde, au magasin à poudre de la Grande Mare. C'est un poste perdu dans la campagne, à plusieurs kilomètres de la ville.

Voilà plusieurs jours qu'il pleut ; du ciel bas, où se traînent des nuages noirs que le vent effiloche, tombe une pluie lourde, sans qu'un rayon de soleil vienne luire dans cette désolation. Partout des flaques, de la boue, un ruissellement sans fin de gouttières.

Nous partons, maussades sous l'averse, trempés jusqu'aux os avant même d'avoir dépassé la cour du quartier. Nous pataugeons dans les mares ; le long des remparts, nos pieds glissent dans la terre molle des talus ; un de nous s'affale de son long, les autres n'ont pas le courage de rire. On songe à des choses tristes, au mousqueton qu'il faudra démonter et nettoyer pièce à pièce ; sinon gare à la rouille et à la boîte... Un blagueur essaye des mots drôles, ils font long feu et ne partent pas, détrempés par l'averse. Ils tombent dans un grand silence lugubre.

Le soir vient, humide et froid ; un reste de jour pâle, agonisant, se traîne sur la route boueuse. Nous sommes dans la banlieue si triste à cette heure, sous cette pluie, avec les branches noires des arbres dépouillés où siffle la bise, les gloriettes de jardin mélancoliques sous l'averse ; avec leurs couleurs éclatantes, avivées par l'eau, leurs tonnelles de lattes vertes, elles ont l'air de miséreux qui grelotteraient, sous des vêtements d'été, en décembre. Dans les vergers, des monceaux de

feuilles mortes pourrissent, des trognons de choux hérissent les plates-bandes. Parfois un Amour de terre cuite, au milieu d'une allée, sur un socle, tend lamentablement ses fesses nues au cinglement de la rafale.

Puis ce sont les terrains vagues, avec des baraques couvertes de zinc, de fer-blanc qui sonne sous la pluie, frêles échafaudages de planches, de débris de démolition où grouille une population inquiétante. Des femmes sorties des manufactures voisines regagnent leur logis, c'est un défilé d'ombres silencieuses, encapuchonnées, étranges larves humaines qui s'évanouissent aussitôt dans la nuit pluvieuse.

Puis, les dernières maisons dépassées, les champs, la nuit noire où nos yeux plongent et ne distinguent rien, où le souffle plus violent de la rafale nous avertit seul de l'immense profondeur qui s'ouvre devant nous.

Longtemps nous marchons, et nos pas traînent sur la route. Le chemin dévale tout à coup entre deux talus ; une palissade de gros pieux franchie, nous sommes dans une cour dont les murs blancs se devinent vaguement. Une fenêtre éclairée troue l'ombre de sa lumière où tombent, brillants, les rais de pluie. C'est un corps de garde, le portier-consigne nous attend ; nous y entrons, harassés, heureux, contents de trouver enfin ce semblant de bon gîte.

Une grande chambre, peinte à la chaux, avec une voûte de maçonnerie où suinte, en traînées verdâtres, l'eau qui traverse les talus de terre. Le mobilier habituel, des bancs en poutres à peine équarries, le bat-flanc, le râtelier d'armes, sur la table les falots dégouttants d'huile, noirs de poussière, la consigne du poste pendue au mur et l'inévitable état du matériel. La lan-

terne que le portier-consigne tient à la main jette sur tout cela une lumière hésitante, de grandes ombres s'agitent sur les murs, et la pièce est si vaste que la clarté ne pénètre pas dans les angles lointains des murs, où s'épaississent de lourdes ténèbres.

Un poêle bourré de charbon, chauffé à blanc, répand une chaleur qui vous monte à la tête, appesantit les yeux dans une somnolence invincible. On respire mal dans cet air chaud, humide, épais.

Onze heures du soir, c'est mon tour : avec l'homme de relève, nous allons remplacer la sentinelle avancée.

Nous marchons par des terrains fangeux, dans le noir, mettant le pied dans des trous d'eau qui clapotent, foulant l'herbe plus épaisse des prairies. Une blancheur vague que nous frôlons, c'est un mur, puis à l'angle la sentinelle encapuchonnée dans le lourd manteau de guérite. On s'aborde, ils s'en vont, je suis seul.

Seul dans la nuit, le bruit de leurs pas s'éloigne, puis la porte du poste grince sur ses gonds, se referme.

La pluie s'est arrêtée ; il me semble que j'aimerais mieux entendre le son des gouttes d'eau sur la terre, le crépitement des flaques. Rien n'est impressionnant comme ce hululement prolongé du vent, cette clameur de la rafale, qui s'arrête puis repart, plus haute, plus effrayante, où il y a tant de rages parfois qu'elle vous donne l'idée d'êtres invisibles déchaînés dans les ténèbres.

Du noir, du noir, du noir... A quelques pas de moi, un mur d'ombre ; je distingue à mes pieds un champ avec quelques chaumes, derrière moi la guérite et le mur dont la fuite se perd dans la nuit. Quelque chose

luit faiblement, reflétant une lueur venue on ne sait d'où, j'approche : c'est une planche mouillée, le mur d'ombre se reforme devant moi. Derrière des saules, un ruisseau débordé roule ses eaux à grand bruit, dans le clapotement j'entends de grosses pierres entraînées qui râclent le fond de rocaille...

La nuit semble plus lourde et plus noire. Derrière le mur de ténèbres s'agitent des épouvantes. A tendre l'oreille, à écarquiller les yeux, mes sens éveillés, frémissants, se surexcitent jusqu'à l'hallucination; il me semble que je vois des formes confuses passer dans le noir et que j'entends des bruits. Je reste aux aguets, le cœur battant, un frisson le long de l'échine, prêt à donner l'alarme, à appeler. Et malgré moi passent dans mon esprit des histoires lugubres de sentinelles surprises, culbutées avec leur guérite, qu'on retrouve le lendemain assassinées, un couteau entre les omoplates, des histoires bêtes qui vous font hausser les épaules au corps de garde, en plein jour, qui m'impressionnent tout de même dans cette nuit, pleine de la clameur furieuse du vent.

Minuit sonne dans la rafale, à un clocher perdu dans la campagne, au loin, je ne sais où. Les vibrations lentes, régulièrement espacées de la cloche, me font peur. Étrange cette voix de métal qui vit, dans la torpeur profonde où dorment les choses, d'où il semble qu'elles ne s'éveilleront jamais.

Alerte cette fois. Ce sont bien des pas étouffés le long du mur. On s'approche... « Bouge pas, vieux, c'est moi. » C'est l'autre sentinelle, placée au bout du talus, qui, talonnée par la nuit, est venue me trouver... « On causera un brin, et attention à la ronde. » — Et subi-

tement une grande joie confuse m'envahit, me pénètre, à sentir près de moi une autre créature humaine, à me dire que nous sommes deux, dans l'épouvante. Et blottis l'un contre l'autre, sentant se pénétrer la chaleur de nos corps, nous causons, heureux, la langue déliée. La nuit subitement paraît plus claire, et les choses ont repris un aspect normal et familier. C'est un paysan que je connais bien. Nous parlons du pays, des travaux des champs, de ses sœurs qui sont filles de ferme...

Attention, un falot danse sur la route ; c'est la ronde. Le camarade rejoint en courant son poste. Elle ne vient pas jusqu'à nous ; elle s'arrête au corps de garde, puis repart, le falot se balance, disparaît derrière les arbres, reparaît. On ne le voit plus. D'ailleurs on vient nous relever.

Au matin, je reviens au même poste. Des nuages bas filtre une aube douteuse ; une lumière jaunâtre et livide se traîne sur le sol. Tandis que mes yeux contemplent avec étonnement l'endroit, hanté quelques heures avant des terreurs nocturnes, les saules, le mur, le talus de la poudrière prennent une physionomie nouvelle sous le jour. C'était immense, lointain, plein d'ombres profondes, dans le vague des formes et l'indécision du néant ; cela se rapetisse, s'amoindrit, s'éclaire. Quelques maigres buissons frissonnent dans le vent, sur les flancs gazonnés ; des touffes de saules ont gardé quelques feuilles jaunies par l'hiver, ruisselantes d'eau. Des chaumes grisâtres et détrempés, de la prairie inondée où roulent des vapeurs blanches, de la terre boueuse se lève une tristesse infinie, qui me tombe sur le cœur, le noie. J'ai froid; de grands frissons traversent ma chair enfiévrée.

AU CAMP

Le camp d'Eaubonne.

Figurez-vous une plaine, nue, immense. Çà et là quelques petits bois de pins chétifs et rabougris, allongeant leurs branches au ras du sol, rapetissés par toute cette étendue. Partout de la craie; les ouvrages, les redoutes, les batteries qui se dessinent au loin ont l'air d'amoncellements de neige; blancheur déconcertante sous la chaleur lourde de juillet qui tombe du ciel chauffé à blanc, pareil à une plaque de métal. La couche d'humus est si mince par places qu'elle s'attache aux pieds des passants et la trace de leurs pas se découpe en blancheurs crues sur la teinte sombre du sol. A midi, l'air chaud monte, vibre, ondule, et les objets apparaissent avec des contours flottants, comme vus à travers une eau qui coule.

Nous sommes logés sous la tente.

Douze dans chacune. Nous couchons sur la terre, notre paillasse étendue sur le sol. Les premières nuits ce fut dur et il fallait enlever de la terre les pierres qui nous meurtrissaient les reins; pour draps, un sac de toile blanche, où l'on se fourre dès l'appel du soir et

qu'on appelle « le sac à viande ». On s'y est fait, et maintenant cette vie est presque douce.

Est-ce une âme venue des lointains ancêtres, les errants des anciens âges, qui tressaille et palpite et chante au plus profond de mon être, ivre de plein air et de lumière sous cette toile claquante et mince baignée des reflets du jour, où tombe par les nuits pures le scintillement des étoiles?

Les sommeils y sont légers et leur trame est si mince et si subtile que les songes y passent sans perdre la poussière dorée de leurs ailes.

Oh ! dire la joie des réveils, dans la lumière. Un coup de canon est tiré sur nos têtes à la batterie d'expérience. La volée du son passe dans le camp, rebondit sur les tentes, fait trembler les mâts qui les supportent. Et tout de suite, au dehors, c'est le réveil chantant dans les sonorités cuivrées des trompettes. A demi éveillé, je perçois sur ma tête la blancheur confuse de l'aube, pourtant le rêve continue; il me semble que je vogue sur des mers brillantes, couché au pied du mât, sous la voile qui claque dans le vent, vers des îles bienheureuses.

Le soir, de la plaine brûlée se lève l'âme errante des plantes humbles, qui poussent au ras du sol, lichens, mousses, brins de thym et de bruyère. Il s'y mêle la senteur résineuse des pins, chauffés par le soleil. Le vent qui se lève les apporte confondues; elles rôdent, pénètrent par la porte entr'ouverte, par où l'on voit quelques étoiles posées au ras de l'horizon qui flambent dans la nuit bleue.

Tout à coup une sonnerie éclate. Elle jaillit, elle monte de tous les plis du sol, dans le silence de la nuit.

La terre sèche conduit merveilleusement les sons et mon oreille penchée ne perd aucune des vibrations sonores. C'est l'extinction des feux; elle part près de nous en notes rauques et graves, dans les trompettes de la cavalerie. Là-bas les clairons de l'infanterie la reprennent, plus éclatante et plus joyeuse, les cors des chasseurs à pied y ajoutent des variations imprévues. Pendant de longues minutes, la plaine chante. C'est toujours le même chant large et cadencé, où les rythmes lents et apaisés disent magnifiquement la fatigue humaine et la sérénité consolante du repos. Ici, dans ce cadre immense, loin des villes et des bruits, sous le ciel constellé d'astres, le chant prend un caractère de solennité auguste. Il dit, sous les étoiles impassibles, la majesté de la souffrance humaine, le sommeil pareil à la mort, — il monte, il frôle les astres de ses ailes de cuivre, tandis qu'on croit surprendre, dans les souffles légers qui passent au ras du sol, la respiration des milliers d'hommes, étendus sur la plaine, côte à côte et fraternels.

Sous la tente, au soir.

La journée a été rude, on a marché dans la plaine, de l'aube au crépuscule, dans la réverbération aveuglante du soleil sur les mornes déserts de craie.

Par la porte de toile relevée, on aperçoit tout un coin du ciel noir où flambent des éclairs de chaleur qui raient de lueurs rouges les flancs monstrueux des nuages accroupis à l'horizon, pareils à des bêtes fantastiques.

Fichée dans une patience accrochée au mât, parmi le pêle-mêle des mousquetons et des sabres dont les poignées de cuivre jettent de brèves lueurs, une chandelle répand son éclat fumeux sur la scène. La flamme rouge vacille, se tord, dans les souffles courts qui pénètrent par la porte entr'ouverte et des ombres étranges ou grotesques dansent sur la paroi blanche.

L'air est étouffant.

Sous les couvertures de laine brune, des formes se dessinent indécises, des ronflements partent d'un coin de la tente. Ce sont des camarades harassés qui se sont glissés dans les draps, aussitôt la soupe mangée.

Les autres veillent. Soir de bombance. Car le vaguemestre, ces jours derniers, leur a remis des lettres, avec des mandats. Quand ils les ont lues, les compa-

gnons accomplissent avec un sérieux imperturbable la cérémonie traditionnelle.

Deux hommes s'avancent l'arme au bras. Portez armes! Présentez armes! — et sous le nez du lecteur, qui abandonne sa missive et sourit béatement, on rend les honneurs au mandat, à la forte somme.

Ils font un régal, pour se remettre le cœur après les fatigues du jour. Ils ont acheté à la cantine du pain blanc et frais, deux boîtes de sardines, quelques litres de gros vin à douze, une chopine de « blanche ». Ils boivent, ils mangent, avec de gros rires, de grosses plaisanteries, le cœur épanoui, et la rate dilatée.

Deux Lorrains causent de leurs villages qui se touchent, parlent de leurs champs, de leurs vignes, des filles de tel endroit qui sont faciles, voire du prix du bétail.

Un Flamand chantonne entre ses dents la chanson du petit Quinquin. On l'interrompt, on se moque de lui et de son accent :

— Hé dis-donc, Lenain, la boutelle sous la trelle?

Il hausse les épaules et continue.

Boche, le Parisien, lève sa face imberbe, où la lumière creuse des ombres inquiétantes, et accuse son nez vicieusement retroussé, comme celui d'une ouvrière des faubourgs. Le vin lui chauffe le ventre. Il est gris et ses yeux chavirent. Un grand élan de fraternité trouble le dresse sur ses jambes molles, il tape sur le ventre des camarades, en prononçant ces seuls mots où il fait tenir des abîmes de tendresse :

— Hé toi, le frère!

Mais quand l'un d'eux prononce qu'il faut faire un brûlot avec l'eau-de-vie, c'est une clameur enthou-

siaste. Dans les quarts, où l'on a mis des morceaux de sucre, la flamme bleue de l'alcool danse, fouillant les masques, les éclairant de lueurs fantastiques.

C'est le moment des chansons, des joyeuses improvisations du dessert.

— Allons, Émile, raconte-nous une histoire.

Et du fond obscur de la tente où il était blotti sous la toile, lapant à petites gorgées la bonne eau-de-vie sucrée et chaude, Boulas se traîne dans le rond lumineux que la chandelle projette sur le sol, il lève vers nous sa bonne face joufflue, luisante de graisse, fronce ses gros sourcils en broussaille et docile, plein d'une bonne volonté niaise, commence une « fiaue », un de ces récits de veillée que content les paysans vosgiens dans les granges, devant l'âtre où flambent les bourrées.

Il ne sait plus, il s'arrête, repart, s'embrouille. Sa maladresse lui donne du courage. Têtu, il gesticule et vocifère. Nous rions, il nous regarde fixement de ses yeux ronds, stupides. Boche le serre sur son cœur et lui bégaye, avec des larmoiements d'ivrogne, qu'il est une vieille bête et une vieille branche. Il l'écarte impatienté et continue bravement son récit auquel nous ne comprenons rien.

Il y est question d'une nouvelle mariée, d'un curé paillard et libidineux, venu en droite ligne des fabliaux du Moyen-Age, d'un chandelier dont je ne saurai jamais le rôle dans la farce.

J'imagine le cadre du récit dans son pays d'origine, les lacs pris sous la glace, les branches noires des sapins craquant sous les neiges amoncelées, et les souffles bruyants du bétail, dans la grange, pendant les récits du conteur.

Enfin, il a fini. On lui dit : danse.

Avec des grâces rustaudes d'ours apprivoisé, il se lève, il danse, il saute, il bondit, avec aux dents un bout de mélopée patoise dont il anime la cadence de son pas. Quelle danse, bon Dieu. Son gros corps s'enlève tout d'une pièce et retombe lourdement sur ses talons.

Et sous leurs couvertures, les dormeurs foulés aux pieds, geignent, grognent, s'éveillent dans des jurons.

La fête se prolonge, la chandelle qui touche à sa fin, grésille, fume, jette de grandes lueurs qui tombent tout à coup, on entend au loin de sourds roulements de tonnerre.

Stupeur. Par la porte basse de la tente, apparaissent deux longues jambes, des bottes, des éperons qu'ils reconnaissent. Elles s'insinuent, se glissent dans la tente : le buste suit. C'est l'adjudant attiré par les hurlements, inquiet de voir au milieu de la nuit, le cône de la tente pénétré de lumière. Vite on souffle le lumignon, on se roule dans les couvertures, on dort, on ronfle. Et quand « Cri Cri » a réussi à pénétrer dans la maison de toile, et qu'il tâte les couvertures de la main, il ne trouve rien de suspect. Il est forcé de s'en aller bredouille, et derrière lui des rires s'éveillent.

Notre camp n'est pas fermé au monde extérieur. Parfois la vie du dehors y pénètre.

C'est d'abord par les aubes fraîches de rosée la voix aiguë et chantante des marchandes de petits pains, matinales. Elle crient : « Aux galettes, aux galettes ». Elles vendent pour un sou une pâtisserie dorée et craquante, qu'on mange dans le quart de café noir.

Le soir, à l'heure où l'horizon se pare de pourpre et d'or, où sous la poussière du soleil, la plaine prend des teintes plus chaudes, sur la route poudreuse où s'allongent les grandes ombres des peupliers, un vieillard vient vers nous.

Il est aveugle, un enfant le guide. Il est de très haute taille et ses membres noués par l'âge sont encore robustes. La splendeur du couchant se reflète dans ses prunelles froides et vitreuses et ses paupières ne se baissent pas, brûlées par les rayons.

Il est vêtu d'une longue blouse bleue, ses jambes sont enveloppées de guêtres de coutil blanc. Il porte en bandoulière un sac de toile grise. Il tient à la main une clarinette de buis, cerclée d'anneaux d'ivoire, avec des clefs de cuivre. Il joue des airs, des pas redoublés, des marches.

Il passe lentement sur le front de bandière. Sa haute taille emplit le couchant glorieux.

C'est l'heure où les hommes, assis en cercles, causent, fument, raccommodent leurs vestes et leurs effets de treillis.

Parfois il chante; sa voix est éclatante et rauque, éraillée parfois et trouée de misère.

D'où vient-elle cette chanson, avec son rythme de marche militaire, sa cadence qui talonne le sol, le sol de l'ennemi vaincu. Quel grenadier, quel vieux de la vieille l'a composée aux feux du bivouac?

Elle chante la gloire de l'Autre. Gloire élimée et qui montre la corde. La chanson, dans les étapes nombreuses, sur la route des temps, a laissé tomber ses rimes.

Mes enfants j'en ai bien vu d'autres
A Austerlitz, à Marengo.
Car avec vous, j'étais au premier rang.
Nous serons toujours triomphants;
Ni les obus, ni la mitraille
N'ont fait trembler le petit caporal.

Et l'aveugle se dresse sur le couchant de pourpre, ses yeux blancs nous regardent.

Là-bas, derrière lui, héroïque et vaine, s'évoque une vision prodigieuse d'épopée. Le sang du soleil ruisselle en larges flaques, des vols de chimères, des chevauchées de gloires aux ailes embrasées accourent du fond de l'horizon; on voit des palais croulants dans des clartés d'apothéose.

Les nôtres ne comprennent pas le passé. Si l'aiguille tombe de leurs doigts, c'est qu'ils rêvent aux blés lourds qui ondulent, aux moissons pacifiques, aux labours d'où se lèvent, le matin, des vapeurs blanches.

Et la légende napoléonienne s'en va sur la route poudreuse, où tombe la nuit, son sac de toile grise plein de pain dur et de morceaux de biscuits que les nôtres lui ont donnés.

Des orages ont dérangé le temps, les pluies sont survenues, maussades, torrentielles. Sur la plaine se traînent de gros nuages d'un gris sale, qui roulent lourdement, crèvent soudain, et vident sur nous des averses clapotantes. Quand c'est fini, une petite pluie survient, fine et pénétrante, qui vous trempe jusqu'aux os ; l'air est plein d'une poussière d'eau.

Certaines nuits, des rafales passaient, avec des hurlements sinistres, couchant les tentes, abattant les mâts, les toiles sur les hommes endormis. Il fallait se lever, et dans l'obscurité, relever la maison chancelante, enfoncer des piquets et nouer des cordes.

Tout d'abord, on s'amusait à écouter le ruissellement des larges gouttes d'eau qui sonnait sur la toile. On se faisait même des farces, car on s'était aperçu qu'il suffisait d'effleurer du doigt la muraille flottante, pour qu'elle fût traversée aussitôt par l'eau du ciel. On faisait aussi d'artificieuses gouttières qui pissaient sur la tête des dormeurs.

Maintenant, fini de rire. « Assez de flotte. » « Faut-il que l'Bon Dieu soit feignant. »

La boue partout, au dehors, dans les chemins, sur la plaine, dans la tente. La paille des lits n'est plus qu'un fumier nageant dans un cloaque ; des ruisseaux coulent parmi notre équipement, nos effets de campement. Nos sacs et nos paquetages tombent dans le fossé creusé autour de la tente, et qui déborde. Le pain

qu'on mange est une éponge molle, pleine d'eau. Et toujours de la boue, un fleuve de boue laiteuse, qui s'attache aux mains, aux vêtements, qui monte, qui menace de nous engloutir.

Le soldat Boche repêche son sac, dévalé dans une flaque. Il le vide, étale les brosses, le linge, les chaussures. Il trouve à la fin son livret; bouillie de papier gluante dont les pages s'effilochent.

Triomphalement, il me l'apporte, grand ouvert; un large rire sillonnant sa face de voyou intelligent :

— As pas peur, tu vois, me dit-il. Pas de danger pour lui. Et il me désigne la page, où on a écrit « sait nager ».

— O notre Boche, je salue en toi un type vénérable, consacré par la chanson, par le roman-feuilleton et par le mélodrame : le Parisien blagueur qui tire la langue à la fortune adverse, et fait un pied de nez au *fatum*. Tu es bien le fils des Ancêtres, les Barbares blonds et blancs, dont un Latin, qui les battit, disait qu'ils étaient « crânes » et qu'ils aimaient les bons mots. *Argute loqui*, ô notre Boche. — Sans t'émouvoir du faix d'un tel passé de gloire, tu tords simplement tes chaussettes.

N'empêche qu'on entend des toux rauques, les soirs.

Le soleil est revenu et avec lui la joie, la bonne chaleur et la fête des yeux.

J'ai pris la garde à la batterie d'expérience. Mon tour de faction est venu aux approches de la nuit.

La plaine s'étendait à mes pieds. La poussière de craie abattue par la pluie, l'air était transparent et vibrait comme un cristal. Les petits bois de sapin se déroulaient sur les ondulations du sol comme un velours somptueux d'un vert profond et lourd parfois teinté de roux. Dans l'immense étendue grise, les herbes avaient reverdi par places, et sur ce tableau, le couchant jetait une teinte chaude, transparente et claire comme une laque.

Les ouvrages de craie étaient d'une blancheur dorée. Pareils à des façades, au milieu de cette couleur fauve, ils évoquaient en moi la vision des villes lointaines d'Orient, accroupies dans les sables, quand des coulées d'or ruissellent dans la pourpre des soirs, dans la pourpre étalée sur les ossements blancs de la terre.

Et tout à coup, vers le levant où le ciel de cristal se teinte de nuances bleutées, apparaît, comme surgi des entrailles de la terre, le disque énorme de la lune. Posé au ras de l'horizon, roulant dans l'air froid des lointains, avec ses ombres nettement dessinées, il est pareil

à un globe fragile et lumineux, de verre jaune pâle et rose; une veilleuse gigantesque pour le sommeil morne de l'étendue, où pas un être vivant ne s'agite.

La lune monte lentement dans le ciel, les reflets ardents du couchant s'évanouissent, et voici que sur la plaine verte et blanche coulent des poussières d'argent. Et c'est un autre paysage, des lueurs froides et bleues remplacent les tons chauds et la couleur fauve; et subitement la solitude est plus mystérieuse et l'étendue plus immense et plus profonde.

La lune est au milieu du ciel pâle et limpide. Et son dur éclat se trouble, s'attendrit, se voile de buées roses, comme troublé par les effluves ardents que la terre exhale vers les astres, par les nuits d'été, après les journées chaudes.

Au bas de la pente, dans un pli du terrain, les cônes des tentes alignées blanchissent vaguement, de molles clartés glissent sur la toile, et les ombres se projettent paisibles, sur la craie. Rien ne bouge dans la cité de rêve, aux murs légers, baignés de rayons.

Mon temps de faction est terminé. On vient me relever. Ces deux heures ont passé comme un instant.

Dans le corps de garde, sur le bat-flanc, s'allongent les corps lassés des dormeurs; une lampe à pétrole file et remplit l'air d'une âcre odeur de fumée. Vais-je m'allonger à leur côté, sur ces planches où grouillent d'inquiétantes vermines, où les punaises s'ébattent, laissant sur la chair des dormeurs la trace fétide de leur passage.

Je vais m'étendre sous un petit bois de sapin tout

près de là. Le sol est tapissé de fines aiguilles sèches, c'est une couche molle et craquante, où traîne le parfum pénétrant de la résine qui pleure en larmes grises sur les troncs dénudés. Une pluie de rayons tombe à travers le feuillage noir, coulant en clartés blanches à mes côtés, sur ma tête, le long des branches. Je m'endors, et quand je me réveille le lendemain, le soleil est déjà haut, des oiseaux chantent. Il me semble que je sors d'une eau fraîche, tant j'ai le corps reposé et l'âme alerte.

D'autres couchers de soleil somptueux où les derniers rayons flambent comme des torchères sous des nuages pareils à des tentures de pourpre. Au loin la plaine de craie s'enflamme, des silex cassés jettent des étincelles, des insectes d'or montent le long des brins d'herbe, et couché au ras du sol, j'entends un bruissement confus d'élytres, monotone, sans fin, musique des soirs d'été, tandis qu'entre les armoises touffues, les étoiles s'allument comme des vers luisants, ... et d'autres, plus gris et plus mornes, où de pâles rayons filtrent dans le vent qui grandit, d'autres soirs pleins de tristesse, sans clartés, sans reflets, où les choses se hérissent, se crispent, sous des souffles rageurs.

AU FORT

Depuis quinze jours, toute la batterie est au fort du Redan. Nous sommes venus y faire des travaux de terrassement, des réparations urgentes.

Le fort est à l'extrémité d'un long plateau, recouvert de taillis. A quelques mètres au delà, derrière les ouvrages avancés, la côte boisée tombe presque à pic sur la plaine. De loin c'est comme l'étrave d'un vaisseau qui fendrait l'air. Nous sommes l'équipage de ce vaisseau, muni de réflecteurs, de tourelles, de canons, d'appareils électriques ; seuls, bien seuls, perdus dans la plaine immense qui s'étale à nos pieds comme une mer.

Je vais m'asseoir sur un mur de pierres sèches à l'avant, et j'y passe de longues heures, les matins de brume, alors que des brouillards blancs emplissent les vallées, déferlent doucement, s'élèvent à l'horizon en vagues de fumées. Rien n'est beau comme la lutte du soleil et des brumes qui se déchirent, s'effilochent sous ses rayons, tandis que les clochers aigus pointent, et que l'astre triomphe dans la lumière et la chaleur. J'y suis aussi par les soirs pleins d'ombres immenses, alors

que les bois s'assombrissent, que des reflets traînent sur les eaux, et que les étangs au coin des forêts s'allument de lueurs errantes...

D'autres fois, sous le jour clair, le pays se dessine à mes pieds, comme une carte gigantesque, avec les routes, les cours d'eau marqués d'un trait net, immense échiquier où demain peut-être le hasard, mettant en mouvement les corps d'armée, jouera la suprême partie.

Tout le jour on travaille dur; on remue les terres, on fait des gabions et des fascines. La soupe mangée à cinq heures, comme la nuit vient tard, il reste assez de temps pour de longues promenades, pleines de rêveries.

J'ai eu vite fait d'explorer le plateau rocailleux, couvert de buissons, où sifflent des vipères, où l'on tombe à chaque instant sur une batterie enterrée; les canons accroupis sur les lourds affûts, haussent leur cou au niveau des terres, et semblent guetter curieusement le même point de l'horizon, avec des airs sournois de bêtes mauvaises.

J'ai trouvé des coins délicieux.

Vers le sud, à l'endroit où les rampes du plateau s'abaissent insensiblement en pentes douces, le seul point vulnérable de la cuirasse géante, nous a-t-on dit, la forêt recommence et les arbres d'un grand geste indompté reprennent possession du sol. Les hêtres dressent leurs troncs polis et luisants, arrondissent leurs feuillages où déjà les grappes de faînes mettent des tons roux. Les chênes allongent leurs bras noueux et du sol spongieux, tapissé d'épaisses mousses, s'épanchent intarissables et fraîches, des sources qui sautent sur leurs lits de cailloux ou dorment sous un rideau de

joncs fins; toute la vie fluide et fuyante qui jaillit de la terre.

Vers le soir l'ombre y est fraîche et pleine d'odeurs d'herbes, des fruits sauvages, qui pourrissent sur le sol. C'est un grand silence, traversé seulement par des poursuites de bêtes dans les fourrés, par le halètement de la machine à vapeur qui élève l'eau d'une source jusqu'au fort.

L'été s'avance et déjà les fruits du cornouiller rougissent.

Puis, quand j'ai traversé la lisière pleine d'ombres mouvantes, subitement s'ouvre la vallée où rougeoie l'or fauve du couchant. Des blés, des prairies traversées de ruisseaux clairs, sous un fin rideau de bouleaux blancs. Je reste au bord des heures, couché dans l'herbe haute des rives. Par places, l'eau tournoie dans des fosses profondes, des reflets se jouent à la surface, ridée par une branche de saule qui vibre dans le courant, brusquement troublée par le bond de quelque poisson, qui happe un insecte. Les paysans disent qu'il y a beaucoup de truites. Ailleurs, dans les rives de terre, l'eau glisse sur un lit d'herbes brillantes, qui ondulent doucement d'un frémissement continu comme de longues couleuvres.

J'aime l'eau d'une tendresse inquiète et curieuse, d'un amour aigu et profond, qui m'arrête devant elle et m'absorbe dans une étude sans fin. Sans doute il y a des coins du pays natal qui me sont chers, telle prairie sous des peupliers entre des landres de bois sec, certains pans de collines vêtus de chaumes grisâtres, d'une couleur terne, et dont la misère et la nudité est d'un accent si émouvant. Mais c'est toujours à l'eau que

je reviens. C'est elle qui donne son caractère au paysage, il y en a de toute sorte, de vie et d'aspect différents, gaie ou triste, bonne ou mauvaise, sournoise ou sincère, claire ou profonde. Les unes sont joie avec des frissons glacés qui rient sur les cailloux, les autres sont mornes et enferment sous leurs nappes noires, sur leurs fonds de vases visqueuses, de l'épouvante. On songe invinciblement aux noyés qui s'y engluent, et les mousses qui montent du fond, les herbes aux arborescences bizarres, architectures étranges où des poissons passent comme des vols d'oiseaux me font peur.

De l'autre côté, c'est une vallée profonde, où le soleil de midi pénètre seulement. Le village y est bâti, les maisons serrées autour du clocher, comme un troupeau autour du berger. Les pentes sont couvertes de vigne ; tout le fond est rempli de vergers où chantent des sources, où les troncs de pommiers noueux émergent de l'herbe haute et drue. De fines odeurs de mirabelles mûres y flottent et des vaches appuyant leurs têtes sur les palissades de planches vous suivent d'un regard étonné.

Je l'ai traversée l'autre nuit, rentrant de permission. La lune à son premier quartier, posée au bord de l'horizon, versait des lueurs confuses, mystérieuses, et le bruit des eaux tombant dans les vergers emplissait le silence nocturne. Je me suis arrêté auprès du village. Tout dormait, on croyait surprendre dans le frémissement léger du vent le bruit de la respiration universelle. Une paix infinie tombait sur les toits endormis, on entendait dans les crèches les vagues bruits de chaînes

des bêtes qui heurtaient leurs mangeoires. Et là haut d'autres hommes dormaient, qui se préparaient aux œuvres de mort, et dans les clartés blêmes, les ouvrages blancs luisaient étrangement sur la côte. Et tout à coup il me sembla que la rosée qui tombait de la nuit était pareille à des larmes.

Depuis quelques jours, nous sommes occupés à râcler des obus. Assis sous une traverse de maçonnerie, nous grattons la peinture rongée par l'humidité des magasins, avec de vieux cercles de barrique affilés sur la meule. D'autres les repeignent de minium; c'est un travail agréable, facile, monotone, mes mains qui vont et viennent bercent doucement ma rêverie.

En face de moi s'est installé Jean Hersapuech. C'est un robuste montagnard du Cantal. Il y a entre nous cette grande cordialité que les hommes devinent plus qu'ils ne se l'expriment.

Bien qu'il soit très jeune, sa figure n'a pas d'âge et il a déjà l'air d'un vieux, avec ses gros traits rudes, son long nez bête, et ses yeux toujours pleins de larmes. Un long passé de souffrances pesant sur ses ancêtres a donné à sa race ce masque touchant et grotesque; il est simple, rude, émouvant comme ces statues que les sculpteurs primitifs ont adossées aux façades des cathédrales. Je l'aime comme l'image du peuple douloureux.

Son âme est simple et nue et j'aime à me pencher sur elle comme sur une eau calme.

D'ailleurs il n'a pas les pensées lugubres qui conviendraient à sa physionomie. Il est volontiers jovial et farceur. Je le soupçonne d'être heureux.

Il s'est confié à moi.

— Pourquoi se plaindre? Ici on mange de la viande tous les jours et on ne peine pas.

De fait, le service l'a initié à une mollesse d'existence qu'il ignorait complètement. Il a des souliers, lui dont les gros sabots roulant sur le parquet ont fait la joie des premiers jours. Dans son paquetage, sont pliés des vêtements qui sont à lui, une veste, un dolman avec des rouges écarlates et des boutons de cuivre, une capote chaude. Il a appris l'usage du linge fin, des caleçons et des ceintures de flanelle ! Et quand un Parisien blagueur lui lance, au passage, l'éternelle plaisanterie :

— Hé, pays, t'en as pas autant chez toi?

Il répond doucement : « Ben sûr ».

Mais tout cela n'est rien. C'est bon le confort, les souliers larges, les vêtements souples, la soupe chaude. — Sans doute, mais il est flatté au plus profond de sa vanité :

Il a l'orgueil d'être artilleur.

Il faut l'entendre prodiguer aux fantassins les appellations injurieuses qu'il s'est hâté d'apprendre de plus malins : biffin, écrevisse de rempart, griveton et sale bobosse, pittoresque litanie où il met toute la profondeur d'ironie et de dédain que la nature lui a répartie. En vain lui objecte-t-on qu'il n'a pas de cheval, et que ce détail seul crée la supériorité aristocratique. Têtu, il se butte, et répond victorieusement qu'en tout cas il ne porte pas de pantalon rouge.

Jamais, comme en ce moment, il n'a savouré ce mérite. Car nous vivons, dans le fort, côte à côte avec une compagnie d'infanterie. Les rivalités s'aiguisent au

commerce de la vie quotidienne; quand nous sommes au travail sur les talus, maniant la pelle ou la pioche, charriant sous le soleil les madriers et les lambourdes, à deux pas de nous, dans l'herbe haute, se lèvent des têtes coiffées de képis rouges. Ce sont les fantassins paresseusement couchés, après la marche du matin, qui nous observent avec une curiosité équivoque et une railleuse sympathie. Parfois, quand il faut donner un bon coup de collier, ils s'approchent, nous plaignent, affichent un étonnement ironique : « Comme c'est fort un artilleur ». Jamais un coup de main par exemple.

Les nôtres prennent leur revanche à la cuisine, où leurs gamelles s'empilent, bassines monumentales, à côté des vaisselles ridiculement minuscules dévolues à la « troisième du quatre ».

Justement voici une occasion de bien prendre notre revanche.

Notre petit chien Canon joue avec le chien des sous-officiers d'infanterie.

Car nous avons un chien à nous, un méchant petit roquet jaune, qui boitille, sa patte ayant été écrasée par une roue. On lui prête des trésors d'affection et d'intelligence, on raconte qu'il fait la tournée des forts, à la suite du planton qui va à la ville chercher les lettres, quand toutes les batteries sont dispersées. « Il est deux jours au Redan, deux jours à Mortfontaine, deux jours aux Romont. — Comme ça, il ne nous oublie pas, il nous voit tous. » De fait, il fait ici quelques rares apparitions.

Le chien des fantassins est un caniche tout blanc, tout mignon, bien tondu en lion, avec une peau fine et

rose sous les poils courts, un bouquet de poils qui frétille au bout de la queue.

Jean Hersapuech l'a vu, il le regarde fixement, visiblement absorbé, les sourcils froncés. Tout à coup sa face s'épanouit en un rire énorme.

Il a trouvé. Il va en faire une bien bonne. Vlan, ça y est. Il empoigne le chien ahuri, en trois coups de pinceau du pot à minium, voilà un chien rouge, d'un beau rouge vif, rouge comme les culottes du sergent, un vrai chien d'infanterie. Deux heures après, quand les fantassins reviennent du tir à la cible, un animal bizarre, à la couleur paradoxale, se frotte à leurs jambes, et gambade en poussant des cris de joie, sans avoir conscience de ses ridicules.

Vite une corvée, quatre hommes, de l'eau et du savon.

On lave le chien, mais notre couleur est bonne. Elle déteint légèrement et les jours suivants, à la grande humiliation de l'infanterie, déambule dans les cours du fort, flairant les murs, fouillant les tas d'ordures, un chien délicieusement rose, rose comme la pointe de l'aurore, comme une joue de jeune fille, comme un tablier de bergère dans une pastorale de Watteau.

Au pays de mon père, il est des bois sans nombre : La forêt s'étend, couvrant au loin la plaine. On nous a dit que l'ennemi pourrait, en cas d'invasion, y opérer un mouvement tournant derrière l'épais rideau des arbres. Elle est immense, dit-on, du haut de la côte, je la contemple et invinciblement elle m'attire. On raconte que dans l'épaisseur des halliers s'ouvrent des étangs, où l'eau noire et profonde dort sous les masses de feuillages. A la surface, par les soirs d'hivers, flottent des brumes qui s'enlacent, se traînent lourdement, blanches visions qui font peur aux bûcherons et hantent comme des spectres les récits de la veillée.

Au cours des marches de reconnaissance, dans le secteur, nous avons traversé quelques villages qui la bordent. Habités par des sabotiers, des scieurs de long, des travailleurs forestiers, ils ont un air de misère qui étreint le cœur. Les rues étaient vides, les maisons désertes, les fenêtres sans rideaux aux vitres verdies par le temps étaient fermées, les hommes partis à la forêt, les femmes aux champs. Quelques poules picoraient sur les fumiers et des chats maigres se hérissaient à la porte des granges...

J'ai passé toute cette journée de dimanche dans la forêt.

J'ai suivi les allées larges, pleines d'herbes, de gramens tremblotants; sur les revers des fossés, des champignons s'étalaient, énormes, bruns, d'un jaune lourd gorgé de poisons. Une odeur flottait dans l'air,

cela sentait le bois pourri, les feuilles croupissant dans les mares, la mousse humide. Parfois un parfum plus léger sorti des hautes digitales pleines de rosée vibrait délicieusement.

Par places, les fourrés s'épaississent; des moucherons dansent au ras du sol, où traîne un air étouffant. D'autres fois le bois s'éclaircit, de beaux ombrages se groupent, légers et pleins de lumière, comme les verdures d'un parc.

Vers midi, j'ai demandé l'hospitalité à une maison forestière, si calme au milieu d'une clairière. Les gens étaient un peu défiants et sauvages, mais les marmots avaient des cheveux couleur de chanvre. Tout en buvant dans un coin du jardin une bière rustique, quelques poignées de houblon et des grains de genièvre dans une tonne d'eau, l'hôte m'a conté sa vie, il m'a dit les ruses du gibier, les joies de l'affût, l'heure grise où le sanglier passe dans un bruit de branches cassées, l'insolence des braconniers et des ramasseurs de bois mort.

Quand le soir est tombé, j'étais au bord d'un étang que j'avais découvert au bout d'une tranchée à peine frayée. Derrière les arbres, dont les rameaux entrelacés se découpaient en noir sur le ciel, une grande clarté rouge descendait dont le reflet traînait sur l'eau sombre. La nuit roulait sur les têtes floconneuses des roseaux. Des bulles de gaz, fermentation de la vie universelle, crevaient à la surface ; des profondeurs de l'eau montait vers le ciel la mélopée ardente et monotone des crapauds. Toute une vie inquiétante s'éveillait dans l'herbe des rives, glissements de reptiles, fuites de bêtes, plongeons dans l'eau. Une vague terreur se levait en moi.

Depuis quelque temps, j'essaie de travailler; je ne suis plus au temps où un livre était une chose étrange et nouvelle pour moi, où les lettres dansaient à mes yeux sans que je parvinsse à saisir la pensée.

J'ai pris dans mon sac mon Aristophane de Teubner et je lis au hasard des pages, assis dans l'herbe du talus, près de la porte d'entrée du fort... C'est une impression délicate, dans ma vie présente si robuste, que d'entendre la musique lointaine du dialecte attique. L'ironie du contraste m'en fait la grâce plus légère, plus ailée. Et le cortège des douces visions s'ordonne à mes yeux, dans les paysages rêvés autrefois; sous le platane et les ormes bruissants, passent les jeunes hommes, le front ceint de roseaux blancs, couronnés de violettes, les cheveux agrafés de cigales d'or, les vieillards chantent Pallas qui renverse les cités, tandis que les grenouilles au bord des étangs sautent dans les joncs et le souchet, et qu'au loin un chœur de paysans célèbre la paix qui remplit les amphores.

Toute une partie du texte d'ailleurs me devient plus claire: toute la vie physique plantureusement épanouie, les instincts grossiers débridés et parlant haut, les fonctions animales qui s'accomplissent avec une joie profonde et truculente, comique, énorme, qui pétarade des quatre pieds. Il se passe à la chambrée des scènes de haut relief, d'une impudeur antique. Phalès mène

encore le monde, et certains soirs le Dieu que Flaubert suscita parmi les visions démoniaques d'Antoine, Crepitus, se réjouit encore des sonorités familières. Car « les nourritures solides faisaient les digestions retentissantes ».

Illustration naïve de mon texte.

Voici le soldat Boche et le soldat Finet, tous deux natifs de Pantruche, l'un de la Villetouse et l'autre de Charonne. A travers le lointain des âges, ils rejoignent le corroyeur et le charcutier des Cavaliers, et me donnent comme eux la représentation d'une de ces scènes d'invectives où les philologues allemands voient l'origine de la comédie antique.

Tous deux sont fort occupés à laver dans l'auge de bois de l'abreuvoir leurs effets de treillis. Leurs mains sont blanches d'écume, ils frottent dur pour enlever les taches, car demain c'est revue de linge et de chaussure. Fraternels et souriants, ils s'aident à tordre les lourds bourgerons de toile grise trempés d'eau. Comme l'ouvrage tire à sa fin, une grande aise les envahit, et subitement, sans raison, pour rien, pour l'Art, ils se disent des injures.

— T'as pas fini de laver des treillis, martyr, dit Boche, qui est de la classe.

— Et toi, vendu, avec les quinze cent soixante-cinq qui te restent à faire. Tu rempiles, feignant.

— Malheur, on te laissera au port d'arme.

— Quoi donc qu'tu ferais chez toi. Avec quoi que tu t'les calerais. Tu irais aux halles décharger les voitures de choux.

— Et ta gironde qui s'est fait emballer et qui travaille plus.

— Charrie, vieux, on te laissera, Polyte.

— Tais-toi, panouille !

— Betterave !

— Pied de choux !

— Andouille !

— Croquant ! Pour ces citadins c'est l'injure suprême. Ils rient, excités, ragaillardis, humant dans l'air, où vibrent encore les mots de gueule, les relents évoqués du ruisseau natal. — Ils sont vaguement flattés de m'avoir pour public, et comme je m'intéresse, ils s'efforcent de triompher de l'adversaire par le pittoresque de l'injure, de lui asséner comme un coup de poing le vocable rare et l'épithète ingénieuse. Ils finissent par se ruer l'un sur l'autre, par se rouler dans la poussière, d'où ils se relèvent, suant, soufflant, heureux.

Leurs armes sont plus compliquées et plus dangereuses. Mais s'ils marchaient au combat, comme les héros d'Homère, ils diraient encore des injures à l'ennemi.

On a travaillé dur, ces jours derniers.

Souffrances inexprimables. Il y a en elles toutes sortes de peurs, de hontes, de tortures. Peur de l'effort physique. J'ai beau me raisonner ; les longues marches ne m'épouvantent pas, ni la poussière des routes, dans l'odeur écœurante de la sueur humaine, sous le soleil. J'ai bien supporté la morsure du froid sur les mains qui griffent le fer, à la manœuvre à pied, les ongles saignants et douloureux. Chaque fois que notre troupe au matin traversant la cour se dirige vers le réduit où sont les masses, les pioches, les barres à mine, un frisson d'angoisse me traverse.

Je fais si peu de besogne avec tant de peine. Je ne saurai jamais relever ma pelle lourde de terre, avec ce vigoureux tour de reins, ce ploiement des genoux si facile à Jean Hersapuech. Je m'évertue, j'enfonce mon outil dans la terre meuble, je le relève en soufflant avec une pincée de poussière, qui coule de chaque côté, tandis que les camarades rient d'un gros rire.

Quand on pose les rails du petit chemin de fer, qui réunit les batteries, comme les traverses sont lourdes et qu'on n'est que deux pour porter une travée de dix mètres, je plie sous le fardeau, mes genoux chancellent, et le camarade à l'autre bout, sentant le rail vaciller,

me traite de tire-au-flanc et de rossard. Quand on relève les lourdes barres de fer et qu'on les empile, je suis si maladroit que mes mains s'embrouillent, s'attardent, j'ai les doigts pris, pilés, tailladés, et je passe des semaines avec des poupées grotesques de linge au bout des mains.

Cette fois, il paraît que ce sera plus dur encore. Les camarades ont dit : « Ça va barder ! »

On fait des plates-formes pour les grosses pièces. Il faut ranger de lourds madriers et des lambourdes dans un emplacement dont on a enlevé la terre. On fait ainsi un plancher élastique et résistant sous les roues de l'affût, autrement la pièce avec le recul s'enfoncerait dans la terre jusqu'aux moyeux, dès le troisième coup. Mais pour maintenir ce plancher, il faut enfoncer un nombre de piquets dans la terre ; ici on trouve tout de suite le roc, il faut creuser des trous dans la pierre avec la barre à mine et y enfoncer le piquet à coups de masse.

Je suis trop maladroit pour ce gros travail. Le sous-officier m'a mis dans une équipe de coaltariseurs.

D'abord je me suis réjoui. Je n'ai pas été long à m'apercevoir que c'était un mauvais poste.

Dans le chemin de communication de la batterie, une marmite de goudron est posée sur quatre grosses pierres, au-dessus d'un feu. On va y chercher le coaltar chaud et on l'étend à grands coups de pinceau sur les bois des plates-formes.

Je nage dans le goudron, il s'étale sur mes treillis en larges plaques qui collent à ma peau et la brûlent ; il y en a plein mes souliers ; tout ce que je mange, je bois, sent le goudron ; son odeur âcre et nauséabonde me

poursuit la nuit, dans mon sommeil, le flot noir et visqueux me submerge; j'y roule le cœur défaillant, tordu de nausées. Mes mains, comment les laver, les avoir blanches, nettes? Il faut les arroser d'huile de lampe, pouah! les frotter de savon noir. Ça ne suffit pas, je fais comme les autres, je les râcle sur le rebord en pierre de l'auge, je les polis, je les use.

Parfois le lieutenant se montre dans le taillis, où les feuilles sèches des noisetiers frissonnent déjà dans les légers souffles. Au fond de la batterie, le soleil tombe d'aplomb sur les parois de roches et nous rôtit et nous aveugle. Nous nous hâtons, pitoyables et courbés. Il nous regarde et ne dit rien. Sa silhouette se découpe sur l'air bleu. Les galons d'or de son dolman brillent dans le jour vif, sa main finement gantée de blanc tient une badine dont il flagelle négligemment sa botte vernie. Sa tête est protégée par un couvre-nuque de toile blanche et fraîche dont la brise chiffonne légèrement les plis. Objet d'ivoire et d'or, il apparaît aux yeux de Jean Hersapuech comme une chose chère et précieuse, que le peuple ne contemple guère qu'aux vitrines. Le moyen après cela que Jean Hersapuech, dans la vie, se tienne son égal...

De la marmite, des seaux pleins de goudron brûlant montait une vapeur légère et bleue dont je suivais les volutes évanouies dans l'air d'un œil amusé.

Voilà qu'au bout de quelques jours, frôlée par le souffle brûlant, rongée par l'acide qui s'exhale, la peau de mon visage, de mes mains se gerce, se fendille, pèle en longues plaques que j'enlève avec des frissons de douleur. Le sang gicle, s'épanche, et sur mes plaies tombe la chaleur implacable du soleil, qui les fouille,

les avive, les creuse d'une morsure lancinante et tenace.

Je me rappellerai toujours avec horreur le supplice que j'ai enduré le samedi de la semaine maudite. Libre, je suis descendu à la ville voisine. J'avais une douzaine de kilomètres à faire sous le grand soleil de midi. Les rayons ardents tenaillaient si douloureusement la chair vive de ma face et de mes mains saignantes, que j'ai dû m'asseoir sur le revers du fossé, prêt à défaillir. Parmi des pierres moussues, sur un lit de cresson et de menthes parfumées, des sources jaillissaient, vivifiantes et bonnes, roulant dans leurs eaux toute la fraîcheur odorante des sous bois; nymphes aux yeux limpides et bleus, filles des vieux monts chevelus, vous me fûtes douces à cette heure de détresse. Charitablement, vous avez pansé les blessures que les hommes avaient ouvertes dans ma chair. Je trempai dans les ruisseaux des bandes de toile, des mouchoirs; j'en bandai ma tête et j'en enveloppai mes mains, m'arrêtant de temps à autre pour arroser le pansement d'eau fraîche, et je pus continuer ma route.

Heures douces.

Je suis venu m'échouer, après une longue promenade, à une table d'auberge, dans un des petits villages de vignerons, accrochés au flanc de la côte.

Altéré par la marche en plein soleil, je trempe avec ravissement mes lèvres dans mon verre plein de vin rose, frais comme de l'eau de source et qui sent la framboise. Je mets mes coudes sur la table, et la tête dans mes mains je rêve. Tout ce grand calme me grise.

Oh la douceur de cette halte exquise, dans la bonne auberge. Tout est oublié, et le passé et demain, où il faudra reprendre le dur collier.

Ce n'est pas le cabaret banal des villes, où la foule passe indifférente. J'ai la sensation d'un accueil désintéressé. Tandis que l'hôtesse marche sans bruit dans la chambre, je me laisse prendre à la douceur bienveillante des choses, à la familiarité des vieux meubles. Dans le fond de la salle, de grosses armoires de noyer ventrues s'adossent au mur ; elles ont sur leurs panneaux des arabesques incrustées de cuivre et de fer poli qui attirent l'œil. Sur le dressoir de chéne massif, des assiettes de faïence fleuries de coqs rouges et d'oiseaux bleus font une claire chanson, éclatante et rustique. Dans la gaine de bois, par une fenêtre ronde, passe et repasse le pendule de cuivre de la haute hor-

loge et le cadran d'émail est entouré de fleurs en métal doré où sont sertis des cabochons de verres roses et bleus, qui jettent des feux comme des pierreries. Dans l'âtre, parmi les cendres, devant la plaque de fonte historiée qui se dresse dans la cheminée ronronne un gros chat roux dont les yeux verts s'entr'ouvrent et luisent par instants. Le couvercle d'un « coquemar » de terre brune se soulève à petit bruit, et laisse échapper une fine vapeur.

Puis ces détails même m'échappent, et je sombre doucement dans une torpeur délicieuse, où je m'abandonne sans cause au charme consolant du présent et à sa tiédeur. Plus de pensée nette, d'inquiétude d'avenir, de regrets, d'ami. Il me semble que les impressions du dehors pénètrent en moi, s'y installent, y mettent de l'ordre et du calme, et renvoient un moi ancien, inquiet et tourmenté. Mon âme est pleine d'une joie abondante et confuse, d'une sensation inexprimable de bien-être, qui s'étale en moi, comme de larges flots, où surnagent seulement quelques perceptions éclatantes, qui me rendent plus heureux, sans que j'en aie bien conscience : la couleur rouge vif des géraniums posés sur le rebord de la fenêtre, l'eau qui tombe sur la place voisine, dans la fontaine, le bruit mat d'une boule qui roule sur la terre, dans le jeu de quilles, sous les arbres du jardin.

Aujourd'hui j'ai senti le frôlement de l'épouvante.

Sur un ordre téléphonique, venu de la place, on fait un exercice de mobilisation. L'illusion est telle, dans cette vérité du cadre et du détail, qu'il faut faire effort pour ne pas croire à l'affreuse réalité : la guerre.

Branle-bas de combat. Les wagonnets chargés d'obus roulent sur les rails, avec un sourd grondement qui emplit les voûtes de pierre, les plaques tournantes sonnent, des portes métalliques battent. Dans la cour on entend la trépidation d'une machine à vapeur, qui va actionner la dynamo pour les projecteurs électriques. Les hommes sont répartis en équipes de travail ou de combat. C'est un va et vient de bourgerons de toile et d'uniformes. Ceux qui vont se battre, en collection de guerre, sac au dos, partent le long des chemins pierreux vers les batteries avancées. Déjà sous les peupliers de la route, dans la plaine, défilent en longues masses d'un bleu sombre les régiments d'infanterie. L'artillerie de campagne prend position dans les labours ; une fumée blanche, puis deux, puis trois et les sons nous arrivent, grêles, rageurs, trouant l'air. Tout à l'heure nous allons faire entendre notre grosse voix.

Nous sommes restés dans le fort, nous l'équipe de la tourelle ; attendant le signal : A vos postes. Nous

sommes dans nos vêtements de grosse toile grise, où pas une bande rouge, pas un bouton de cuivre n'apparaît ; rien qui révèle l'uniforme, nous sommes pareils à des ouvriers d'usine ; l'usine à fabriquer la mort. En ce moment s'offre à moi, saisissant, le caractère étrange des guerres modernes, des guerres futures, avec leurs machines compliquées, leur allure paradoxale d'expériences de laboratoire, le mécanisme brutal et précis de la science.

Où sont les panaches, les armures, les crinières éclatantes, les rouges vifs, et les bleus criards, toute cette ornementation que l'homme primitif s'ajoutait ingénument pour terrifier son ennemi dans le corps à corps, dont on voit encore s'étaler sur nous, aux jours de parade, quelque reste de splendeur? Inutile, tout cela a disparu. La guerre a perdu son horrible beauté.

Un timbre électrique vibre. A nous, maintenant. Par la gaine de maçonnerie, nous pénétrons dans la tourelle.

Une angoisse vous étreint, pèse sur vos épaules, écrase votre poitrine sous la lourde calotte d'acier, peinte à l'intérieur en blanc cru. Chacun des voussoirs pèse des tonnes, par l'embrasure des pièces on voit un peu de ciel bleu, et on se rend compte en se penchant de l'épaisseur de la voûte de métal. On songe malgré soi au choc formidable des obus de rupture tombant sur nos têtes, ébranlant la masse de métal, l'ébréchant, la fendant. Sur des affûts de fonte reposent côte à côte deux lourds canons, jumeaux monstrueux, si pesants qu'il faut pour les lever, leur donner l'angle, une presse hydraulique, toute une complication de pompes, de pistons, de manœuvres.

Et par un contraste amusant, ironique, la lourde masse, la voûte d'acier, calottes et voussoirs, les canons, tout cela repose sur un pivot, cela tourne sur un cercle de cuivre, gradué, avec des pinnules, des vis, pour la mise à feu électrique des pièces, et le pointage en direction, des organes délicats et fins, comme ceux des instruments de précision qu'on voit sous des cages de cristal, dans les cabinets de physique.

Une échelle de fer descend dans un puits noir. Dans les profondeurs de la terre, sous une voûte de pierres de taille énormes, entre des murs de béton, une machine à vapeur est sous pression; c'est elle qui tout à l'heure fera tourner le formidable appareil ; par la porte du foyer entr'ouverte, des lueurs de brasier sortent; devant le rouge flamboiement de la flamme, des silhouettes d'hommes se démènent jetant du charbon dans la gueule béante. C'est étrange et terrible : on dirait un monstrueux travail de Cyclopes.

Tout à coup une voix lointaine sort d'un cornet acoustique : *en avant;* la machine siffle, souffle, la vapeur fuse, les engrenages du treuil de fer grincent, sonnent, tournent. *Attention. Feu.*

Et là haut sur nos têtes, une détonation formidable retentit, les deux pièces partent à la fois. L'air vibre et nos lampes s'éteignent, et dans les ténèbres lourdes, angoissantes, on n'entend plus que la respiration haletante de la machine, le sifflement de la vapeur qui fuse par les soupapes.

Les détonations se succèdent, ébranlant les assises de béton jusque dans leurs profondeurs.

Je songe à la mort affreuse de ceux qui seraient là, dans les entrailles de la terre, au jour où les obus à

pointe d'acier ouvriraient jusqu'à eux leur trou de mine. Oh! cette mort, sous l'écrasement des dalles de pierre, dans l'éboulement des terres, parmi les jets brûlants de vapeur. Consolante et presque douce, la vision de la mort sur le champ de bataille, sous le soleil, dans l'air libre, dans l'espace. Mais là...

Quand, l'ordre de cesser le feu donné, nous sortons du caveau, comme on sort d'un cauchemar, mes yeux clignotants dans la lumière aveuglante contemplent avec joie la grande forêt bleue, la plaine où luisent des eaux paisibles, les cultures, les sainfoins roses et les blés roux, mouvante parure jetée par le travail de l'homme sur les flancs sacrés de la terre.

« Allons, ça se tire. » Les premiers réservistes sont arrivés. Nous en avons trois ou quatre « à la carrée ». Ils se tiennent à l'écart dans les premiers moments, ils causent entre eux. Dès qu'ils ont revêtu l'uniforme, ils sont tout autres; ils affectent l'aisance, l'allure dégagée du soldat de l'active, se mettent à parler le jargon pittoresque du métier, crient la classe, se traitent de sales bleus, font des farces aux moins dégourdis, avec cette jeunesse de caractère qui dure longtemps dans tout homme simple.

Autour d'eux tournent des convoitises, des complaisances s'empressent intéressées. Les pauvres diables de la pièce leur offrent de « faire leur truc », s'emparent de leurs armes, les visitent et les nettoient, dans l'espérance d'une aubaine inattendue, quelques sous à gagner, une chopine de vin blanc à lamper, à la cantine.

Leur venue est un sujet de conversations inépuisables. On rappelle de vieux souvenirs, on raconte des histoires, on parle du gros, qui faisait l'exercice sur la planche à pain, du petit qui avait du bon tabac de Belgique, de cet autre qui était si bête qu'on lui avait fait, pour une revue, badigeonner le plancher sous son lit avec du blanc de guêtre étalé au pinceau. Et les propos vont leur train; mais la conclusion inattendue est toujours

la même, conclusion qu'on proclame en chœur : Non ça n'est pas juste, des pères de famille qui ont des enfants, un commerce des fois. Ils ne devraient pas venir ici. « Nous au moins, nous faisons notre temps, et nous n'avons personne à nourrir. »

Sentiment profond de la justice, ancré au cœur des humbles, de toutes les notions morales, la moins contestée et la plus haute. — N'es-tu pas l'assise inébranlable pour refaire le vieux monde ?

Pendant tout le temps qu'ils seront ici, qu'ils rentrent trempés de pluie, ou ruisselants de sueur, qu'ils s'effarent à la pensée d'une corvée ou d'une garde, toujours Hein, Boche, Hersapuech, ou tout autre, s'approchant d'eux, leur dira, compatissant, dans un clignement d'yeux et un haussement d'épaules :

— Si c'est pas malheureux. Pour ce que vous faites ici. Comme si vous ne seriez pas mieux à côté de vos femmes.

Je m'approche des nouveaux venus, et je cause volontiers avec eux. Ce sont des hommes faits : leur conversation est savoureuse, la vie en les modelant, leur a donné une empreinte différente ; ils ne ressemblent pas tout à fait à ceux qui m'entourent. Ceux qui viennent des champs apportent une âme simple et rude, un fort accent du terroir, un langage plein des odeurs de la terre.

En voici un qui nous plaît moins. C'est un domestique de bonne maison ; il doit servir dans un château, il garde sous sa veste son gilet de livrée à longues raies jaunes. — Il a une figure grotesque de cabotin, avec ses lèvres rasées, son menton bleu, que la poussée vigoureuse de la barbe pointille de noir, comme la chair d'une volaille mal plumée. Il y a de la servilité dans ces traits, rendue plus inquiétante par l'expression de ruse qui se devine dans les yeux jaunes et perçants, dans le nez fin comme un museau de renard ou de belette. Paysan matois et roublard, braconnier promu garde-chasse, il doit avoir bien des tours dans son sac et tromper tout le monde, gens du château et gens du village. Il parle peu, et soupçonne vaguement notre défiance, à tous, qui plane sur lui et s'attache, hautaine, à chacun de ses gestes. Les ouvriers parisiens surtout ne peuvent

s'empêcher de temps à autre de lancer un brocard au larbin. Il faut entendre Boche, d'un bout de la chambre à l'autre, lui jeter par dessus les paillasses alignées, son titre injurieux et solennel : « Hé là-bas, le valet de chambre ». Il en a plein la bouche. L'autre répond, sans avoir l'air de comprendre. Et ce sont des allusions perfides « à la voiture de Monsieur, au pot de chambre de Monsieur ». Dans quelques propos évasifs, nous avons cru comprendre qu'il était plein de respect pour la religion, la propriété, les anciennes familles régnantes.

Les autres sont plus sympathiques.

Un graveur parisien. — Mince, maigre, blême, un corps appauvri par le travail, une figure de papier mâché. Il est arrivé ici portant pour tout bagage, un étui musette avec un peu de linge de rechange. Pendant tout son séjour ici, il restera à la caserne sans sortir, évitant la dépense, se contentant de l'ordinaire, sans suivre après la manœuvre les camarades qui vont à la cantine boire et faire des parties de manille. C'est qu'il a une femme et deux petits, il reçoit souvent de longues lettres qu'il lit et relit dans les coins. — Si frêle, il n'inspire pas le respect parmi tous ces grands corps robustes, mais une sorte de pitié méprisante. Jusqu'aux officiers qui lui ont demandé avec une curiosité étonnée s'il n'avait jamais été malade, s'il avait bien supporté le service de l'active. Un forgeron des Ardennes, gaillard à l'encolure de taureau, aux bras musculeux, s'est amusé, un jour qu'il luttait avec lui pour rire, à lui tordre le poignet d'une seule main et à l'asseoir par terre dans la douleur de son étreinte, puissante comme un étau.

J'ai trouvé en lui une intelligence fine, souple, déliée

comme un des outils d'acier qu'il doit manier si souvent. C'est un esprit clair et précis, à qui l'habitude d'un métier un peu relevé donne un sens très sûr des réalités, de la vie pratique. Il a sur la politique des vues nettes, qui marquent un effort de réflexion, le goût de la critique, le dédain des opinions reçues. D'un mot aigu, d'une remarque incisive, il perce à jour bien des ridicules, bien des prétentions qui s'affirment autour de nous, au dehors, dans la vie publique. Où il a été merveilleux, c'est quand on l'a mis au courant des inventions nouvelles, des procédés récents de l'artillerie. Tout de suite, il a compris les mécanismes déjà compliqués, allant d'instinct aux principes mathématiques ou physiques dont ils sont l'application. Fureteur et curieux, il s'est mis à tourner des vis, à faire sauter des écrous, pour étudier les appareils avec une sûreté de doigts amusante, perfectionnant même leur emploi par un tour de main à lui et trouvant les points faibles, avec un flair surprenant. Toujours la même constatation s'impose à mon esprit : quel gaspillage d'intelligence dans les sociétés modernes; qu'il serait à désirer que des sollicitudes gouvernementales allassent dans le peuple chercher de tels germes, pour les envelopper de tiédeurs, de soins, pour en provoquer l'éclosion. — Quelles injustices, et quels hasards monstrueux président à la répartition de l'éducation, à la distribution de la science? J'imagine cet esprit d'une trempe si fine, d'une pointe si nette, aiguisé par les méthodes, assoupli par les escrimes intellectuelles, et je devine de merveilleuses découvertes dans la nature, des faits conquis, la matière domptée pour des énergies nouvelles.

Mais un surtout m'est sympathique.

C'est un laboureur des environs de Senlis. J'ai reconnu tout de suite l'homme des champs, à sa chemise de grosse toile rude, que la ménagère a tirée de l'armoire de noyer où elles sont empilées par douzaines, à ses gros souliers aux épaisses semelles garnies de pioches. Toute une cordialité franche, rude sort de sa personne, de ses yeux bleus, clairs et vagues, comme ceux des bêtes dans les pacages, de sa toison blonde hérissée en gros épis sur sa tête. Après quelques mots échangés, quelques petits services rendus, ma blague tendue un jour qu'il retournait ses poches à la recherche d'une pincée de tabac, voilà une grande intimité entre nous. Il parle d'une grosse voix douce, où chantonne un accent qui m'est inconnu, il emploie des formules d'une politesse vieillotte, qui s'est conservée au village, depuis les siècles passés, et qui ont une saveur naïve comme le français d'Amyot.

Sans arrière-pensée, sans détours, avec une confiance qui fait du premier coup ma conquête, il me raconte sa vie. Il y a quelques années qu'il s'est marié, il a deux petits enfants. Le bien a gardé tout son prix là-bas, et il a fallu travailler pour arrondir les parcelles que le père lui avait laissées. Les débuts ont été difficiles, voilà-t-il pas que l'année même de son mariage, alors que l'étable était pleine de vaches, de moutons, la fièvre aphteuse s'y est mise. C'est un voisin qui achète du mauvais bétail à la ville, qui avait amené « la maladie ». La façon dont il dit ce mot « la maladie ». Toute la simple épouvante qu'il y fait tenir. Il les a soignées, toutes ses bêtes, et les a guéries, mais je ne jurerais pas que les remèdes fussent d'une orthodoxie rassurante. Il y entrait du jus de tabac, des décoctions de plantes, c'était un peu une

cuisine de sorcier et la bizarrerie des remèdes a l'air de lui avoir donné une foi robuste dans leur efficacité. — C'est bien la superstition des campagnes, la défiance à l'égard de la science, trop simple, et qui se présente sans mystère.

Il fait le charroi des bois de grume à Paris. Chose curieuse, il a le plus profond dédain pour la grande ville, où il y a trop de monde, pas de bon air ; il ne s'y arrête jamais à ses voyages. Ce charroi l'occupe, quand les travaux des champs chôment, et lui fait gagner beaucoup d'argent.

Mais ce qui revient toujours dans ses propos, c'est une inquiétude pour ses bêtes. « Quand le maître n'est pas là dame... vous savez, on a beau avoir confiance, les autres ça n'est pas vous... si j'avais une permission, j'irais faire un tour là-bas et je serais plus tranquille. Justement j'ai un cheval qui a souvent des coliques. C'est mauvais ces tranchées, il faut rester toute la nuit à côté de lui à le bouchonner. »

Il me parle aussi avec une fierté, et une reconnaissance presque émouvante d'un autre cheval, à lui, un vieux blanc, encore solide du collier : « J'ai commencé avec lui, il y a plus de vingt ans, mais quelle bête. Je lui collerais la charge de quatre autres, qu'il démarrerait encore. » Et il ajoute, et cela est beau : « Ah ! celui-là ne sortira pas de chez moi. Il y crèvera, dans l'herbe jusqu'au ventre. »

Ce matin justement, par une aube grise et pluvieuse, nous étions penchés à la fenêtre ouverte, attendant le moment de descendre dans la cour. On sortait de l'écurie le cadavre d'un pauvre cheval mort pendant la nuit. C'était lugubre, cette carcasse au ventre gonflé, traînée

sur une échelle, tendant en l'air ses quatre jambes raides comme des pieux. La tête lamentable avec ses oreilles fripées traînait dans la boue et la chose inerte, que la mort s'acharnait méchamment à rendre grotesque, s'en allait chez l'équarrisseur. Les autres chevaux restés à l'écurie frappaient du pied sur le pavé, réclamant leur ration d'avoine ou de foin, dans un bruit de chaînes secouées.

Le laboureur m'a dit simplement : « Pas gai de penser que pareille chose est peut-être arrivée chez soi. »

Des marches, de dures journées, des manœuvres dans la montagne.

On part au matin, au point du jour. L'air est frais, dans les villages, les gens s'éveillent, par les portes ouvertes on voit des feux qui flambent dans les cheminées.

Les paysans, les yeux gros de sommeil, bâillent, s'étirent, regardent le ciel. Des faucheurs assis devant les granges, battent leur faux sur l'enclume d'acier : des chiens aboient.

Nous passons, nos trompettes sonnent en fanfare, et les filles, la chevelure ébouriffée, soulèvent un coin du rideau.

Des odeurs de matin traînent dans la fraîcheur exquise de l'air, cela sent bon l'étable, le foin coupé dont les greniers sont bourrés à en craquer; le long des vergers, des prunes ont roulé dans l'herbe sur la route, on se baisse, on en ramasse quelques-unes. Et des sources qui fusent sur les pentes, des ruisseaux qui coulent entre des rangées de saules, des prairies noyées d'eaux qui se brisent contre des vannes, se divisent en petits canaux, s'étalent en bassins tournoyants, montent des souffles si froids, si parfumés, qu'on dirait que des mains, lavées d'eaux lustrales, odorantes, promènent sur nos visages la caresse de leur fraîcheur.

Mais le soleil monte, il fait chaud au fond des vallées, le chemin est blanc et poussiéreux. On a beau rompre les rangs, prendre le pas de route, un fin nuage gris se lève du sol, nous enveloppe, nous prend à la gorge, dessèche nos lèvres. Les sources sont taries; on traverse des plateaux rocailleux où le soleil tombe en coulées de métal sur des pierres rongées de mousse. Pas un arbre.

Alors, dans la chaleur accablante qui monte du sol, une torpeur vous prend. Une à une les idées s'éteignent dans le cerveau; une, deux, une, deux, la tête baissée vers la terre; les yeux suivent le mouvement des guètres blanches de l'homme qui vous précède : les quarts miroitent sur les vestes blanches de poussière. Une, deux, on marche machinalement, le va et vient des mains, des pieds, l'ondulation des épaules, tous ces rythmes de la marche simultanés, répétés, identiques agissent à la façon d'un narcotique puissant et endorment la pensée. Et dans la demi-inconscience où l'on flotte, pointe comme une lueur vive dans une pénombre, le désir de la halte, de l'étape, du repos.

Voici un bois. On s'arrête, on forme les faisceaux. Il y fait frais et l'on croit sortir d'un rêve. A travers le feuillage fin des coudriers, des trembles, des hêtres, tombe une pluie de gouttes d'or. Bois de la montagne, où le sol est une prairie d'herbe haute, de gramens frêles, de digitales, de larges fougères. Les nuits sont déjà fraîches et les rosées abondantes; sous le couvert des arbres, les plantes en sont encore toutes mouillées; aux pointes aiguës des feuilles, sur la terre, et dans l'air, les fines gouttelettes tremblent, brillent, miroitent; du fond des allées vaporeuses où le demi-jour mystérieux

se baigne dans des clartés verdâtres, sort une haleine fraîche et parfumée, la respiration de la terre jeune, s'éveillant dans le soleil et la rosée.

Enfin, par les rampes escarpées, nous voilà rentrés au fort. Toute une après-midi de repos, de libre loisir.

Dans la grande salle de la cantine, sous les voûtes de maçonnerie, tandis que la réverbération du soleil dans la cour de pierre blanche, vient se perdre en reflets miroitants sur les murs peints en bleu éclatant, les heures passent, lentes, douces, dans la fraîcheur de l'abri et le calme reposant de l'ombre. Lassés, nous causons, nous fumons nos pipes autour de saladiers de vin blanc, coupé d'eau glacée. On s'invite, et celui qui a de l'argent paie pour le pauvre, à charge de revanche. A la fin, une grande fraternité trouble nous envahit, puis ce sont les chansons et les histoires, et les tours de force, et la bonne grosse joie populaire, prodigue de bourrades, et dont les tendresses s'assènent des horions.

Au dehors la nuit tombe. Les jours sont plus courts. Il faut allumer les lampes avant l'appel du soir.

L'étape était longue, la route poudreuse, le soleil brûlant. Tout à coup un vertige m'a pris, je suis tombé sur le sol. La plaine tournoyait, des arbres lointains défilaient dans une ronde, j'entendais comme dans un rêve sonner sur le sol les pas des camarades qui s'éloignaient... Plus rien...

Quand je suis revenu à moi, une immense douceur m'envahit à la vue du ciel lumineux, des champs baignés de soleil ; mes membres las devenaient légers, il me semblait que je me fondais dans les choses.

Penchés sur moi, Jean Hersapuech et le laboureur de Senlis, me souriaient ; ils étaient proches et lointains, et j'entendais leurs voix étranges et douces.

— Allons ça va mieux. — Avec une tendresse maladroite, ils raillaient ma faiblesse, ils m'excusaient d'être si douillet. — Ça n'est pas habitué à la dure.

Et le laboureur approchait de mes lèvres un quart plein de vin que l'autre avait versé de son bidon ; passant sous ma tête sa grosse main calleuse, il me faisait boire lentement, à petites gorgées.

Puis ils ont pris mon sac et l'ont porté, tour à tour. Je les suivais péniblement, le corps défaillant, l'âme neuve, sentant confusément sourdre en moi des émotions inconnues.

Nous sommes une vingtaine, couchés, debout, assis, dans une fourragère. Il y a un tir réel à projectiles, nous sommes la corvée de « cafuts », chargée d'aller sur le champ de tir ramasser les éclats d'obus. C'est un pêle-mêle amusant dans la voiture, les uns sont couchés sur les planches du fond, d'autres perchés dans les barreaux de l'échelle, sur le devant.

L'automne s'avance. Ces jours derniers, dans nos marches, nous l'avons bien vu en traversant les vignobles. Le manteau clair couleur d'émeraude jeté sur le flanc des vieux monts se fonce par places de pourpre, ou s'avive de jaune pâle. Ce n'est rien encore et pour s'en apercevoir il faut avoir un œil habitué aux colorations forestières ; mais dans les bois il semble que les feuillages des hêtres se nuancent de roux.

Il est dix heures. C'est un matin de brouillard, un de ces brouillards de septembre dont les paysans disent qu'ils font noircir le raisin.

A peine si on distingue les champs à quelques mètres de chaque côté de la route. Betteraves et pommes de terre, chaumes gris, se perdent dans une brume légère, blanche, qui s'épaissit un peu plus loin, où se perdent les couleurs et les formes, qui flotte comme une mer impalpable et diaphane, qui serait montée jusqu'au ciel.

Voilà que sur nos têtes, la voûte s'éclaircit, se subti-

lise, on devine que dans les hauteurs de l'air, le soleil plus ardent perce la couche de brumes et qu'il les dissipera tout à l'heure. Mais nous n'en voyons rien et cela n'est sensible qu'à une coloration plus vive, une sorte de reflet tremblant tamisé par les soies légères amoncelées au-dessus de nous. Pourtant il semble que le champ de notre vision s'agrandit et que des lueurs fauves de cuivre s'accrochent aux feuilles drues et trempées de rosée dans les champs de betteraves. Puis la brume se fond, se dissipe, s'envole, traîne en longs lambeaux que la brise effiloche, qui roulent et se déchirent à la cime des bois. Et le soleil emplit la plaine, sous le ciel bleu, où montent en chantant des alouettes.

Voilà que les nôtres, ragaillardis, chantent aussi.

Quelle drôle de chanson et comme elle me déconcerte avec son mélange saugrenu de sagesse philosophique exprimée en style noble, et d'argot soldatesque. Quel humoriste s'amusa pour l'ironie du rapprochement, à continuer Horace, par Courteline, et mêla du Bossuet aux élucubrations de Lidoire?

Telle quelle, la voici :

Dans cette vie
Où tout varie
Où chaque pas,
Nous conduit au trépas,
Portons gaîment, portons gaîment
L'as de carreau.

Cela se chante à la manière antique, par deux demi-chœurs qui se renvoient les mots (oh ! ce trépas, chanté par Boche), et se termine par un point d'orgue majestueux sur l'as de carreau.

Quelques heures plus tard, nous sommes tous couchés derrière un talus de terre, les yeux fixés sur un point de l'horizon, où dans un renflement du sol luit comme un reflet de métal. C'est la tourelle qui va tirer tout à l'heure. Devant nous s'ouvre une plaine immense, avec des bouquets de saule, quelques labours et la ligne blanche des panneaux minuscules.

Attention, une fumée toute petite sur la coupole lointaine; le bruit du coup nous arrive, devant nous une autre fumée blanche au ras du sol, et les coups se succèdent, et les obus arrivent, sifflant, fusant, éclatant. La terre brune, les pierres projetées volent, comme un fourneau de mine qui explose. Parfois des obus tombent dans des mares, fouettent l'eau, la font jaillir en trombes. Tout à coup, c'est un tir rapide; une grêle de projectiles s'abat en quelques secondes sur la plaine, l'air est plein de petites fumées, blanches et bleues, qui glissent doucement, et s'évanouissent.

En avant la corvée. Nous voilà partis dans les labours, dans les sillons des champs, les creux sont pleins d'eau. — Partout des fondrières s'ouvrent, des sources jaillissent, en ruisselets, à gros bouillons. Le sol est une argile imperméable, qui déverse l'eau des pluies dans

la plaine en contre-bas. Quand nous arrivons au bord de la prairie, où sont les panneaux, nous comprenons qu'il est impossible d'aller plus avant. Les fossés ont débordé, c'est une inondation, une vaste mare, d'où émergent les fines pointes des herbes et les calices mauves des colchiques d'automne déjà fleuris; par places, l'eau est plus profonde, et les vieux saules, les têtards, sont noyés jusqu'à leurs grosses branches.

Les cafuts, les éclats, les culots sont au diable, au fond de l'eau, qu'ils y restent. Entre vingt, nous en ramassons bien une livre. Nous avons pour la porter seize sacs à distribution, de grands sacs où on met l'avoine. Ça nous fait rire longuement cette livre de ferraille dans seize sacs portée par vingt hommes. Un mois à peine me sépare de la libération. Je vais reprendre ma vie de calme et d'étude; les livres vont me parler sous la lampe; encore une fois les idées inconnues vont se lever à l'horizon, comme des îles dans la mer profonde, où l'on aborde avec ravissement. — Je retrouverai les conversations sur les quais nocturnes, le long des moires du fleuve sillonné d'argent, alors que les âmes se pénètrent mieux dans le silence et l'effacement des choses. Par les matins vibrants d'énergie, de fermes résolutions, je verrai encore parmi les nuages les colorations cristallines des Alpes lointaines, où s'exaltèrent tant de lyrismes solitaires, que hante à jamais l'imagination des jeunes hommes, penchés sur les échos encore vibrants de la voix de Jean-Jacques et d'Obermann.

Pourtant il y a quelque changement en moi : je sors d'ici meilleur que je n'y étais entré.

Jamais je n'oublierai ce visage grave, penché sur moi, du laboureur de Senlis, les traits rudes et dou-

loureux de Jean Hersapuech. Jamais je n'oublierai la fraîcheur, douce à mes lèvres, du quart de vin bu dans la fièvre du soleil et de la marche, espèces symboliques où le peuple, dans un geste simple et bon, me donna sa chair et son sang. O vous, qui serez bientôt de chers disparus, restez en moi, vivant témoignage, pour me rappeler sans cesse la joie naïve du peuple, sa résignation et sa facile bonté. Donnez-moi la haine de ce qui n'est pas comme vous droit, simple, fort.

Je tousse depuis quelques jours. J'ai pris froid : je tremble de fièvre, les soirs, et la poitrine me fait mal.

A la visite, le major qui m'a ausculté, a dit : « Ce n'est rien, un peu de fatigue, quelques jours de repos et il n'y paraîtra plus. »

On m'a envoyé à l'hôpital militaire de X... Une voiture d'ambulance est venue me prendre.

Je suis vaguement inquiet : est-ce l'effet de mauvaises nuits, de cauchemars, de mouvements de fièvre ? Toutes sortes d'idées tristes tournent dans ma tête, m'obsèdent, s'éloignent, reviennent, des craintes que je n'ose formuler de façon précise, dans une pensée superstitieuse.

Non, ce n'est pas ainsi, couché sur ce matelas, parmi mon paquetage, ce n'est pas ainsi que j'avais rêvé ce dernier voyage, cette descente des monts tant de fois gravis sous le soleil. J'ai l'air d'un blessé ; et de quelle blessure ! Oh ! j'ai peur.

Jetons de longs regards, bien longs, sur les champs de l'automne. Des souffles déjà froids passent dans les pins harmonieux, les dernières roses fleurissent dans les jardins parmi les tonnelles de houblon.

Viendra l'hiver et le silence sous le linceul blanc de la plaine. A la cime des peupliers, les corbeaux croasseront criant le froid.

Et d'autres printemps. Oh ! les voir ! Oui, d'autres printemps, pleins du tressaillement des sèves, d'autres encore lointains, sûrs, pleins du piétinement des foules, de la rumeur des mondes qui naissent.

Le gérant : CHARLES PÉGUY

Imprimerie de Suresnes (E. PAYEN, administrateur), 9, rue du Pont. — 6607

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

Fini d'imprimer deux mille exemplaires de ce deuxième cahier le jeudi 23 octobre 1902

à l'Imprimerie de Suresnes

(E. Payen, administrateur)

9, rue du Pont

TROISIÈME CAHIER DE LA QUATRIÈME SÉRIE

Cahiers de la Quinzaine

PARAISSANT VINGT FOIS PAR AN

PARIS

8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

DE JEAN COSTE

Ce qui fait que je n'avais pas de la joie de ce que les gendarmes embarquaient les sœurs en troisième, c'est que j'avais reçu un peu avant le commencement des vacances la lettre suivante :

Montée de Charente

22 juillet 1902

Monsieur Charles Péguy,

gérant des Cahiers de la Quinzaine

8, rue de la Sorbonne, Paris

Monsieur

Mon mari fait depuis quelque temps partie de la *Ligue française pour la défense des droits de l'homme et du citoyen*, et nous lisons les *Cahiers de la Quinzaine*, qu'un autre membre de la *ligue* veut bien nous passer obligeamment.

J'ai pensé que, étant donnée l'importance de la publication dont vous êtes gérant, vous devez être en relation avec beaucoup d'hommes de lettres, de journalistes, d'éditeurs, de libraires. L'esprit démocratique qui anime les articles des cahiers me donne bonne idée de la fraternité qui doit unir les auteurs et les lecteurs; c'est pourquoi je me permets de vous demander un service.

Nous sommes de très pauvres gens. Mon mari est employé de perception aux appointements de 60 francs par mois; je gagne 80 francs comme institutrice publique. Nous sommes mariés depuis trente-trois mois et j'aurai dans un mois et demi mon troisième bébé.

Tant de besoins et de si maigres ressources vous laissent

deviner que nous vivons étroitement. L'arrivée d'un nouvel enfant, la perspective des dépenses prochaines, qui vont être si lourdes à notre petite bourse, nous fait désirer de travailler un peu plus afin d'augmenter nos ressources. Or il nous est bien difficile de trouver, dans la campagne où nous sommes, des occupations supplémentaires.

J'ai pensé que peut-être vous pourriez nous procurer quelque travail de plume : adresses à faire, manuscrits à copier, etc. J'espère n'avoir pas trop présumé de votre obligeance; je pense que vous voudrez être assez bon pour me répondre. Puisse votre réponse m'apporter une bonne nouvelle, je vous serai infiniment reconnaissante! Je prends mes vacances le 2 août; j'aurai un mois et demi de loisirs et je serai si heureuse de pouvoir les employer utilement!

Daignez agréer, monsieur, avec mes excuses pour la peine que je vais vous causer, l'expression de mes remerciements et de mes sentiments les plus distingués.

Marguerite Meunier,
institutrice primaire publique
à la Montée de Charente
Charente

Bien entendu, j'ai modifié les noms propres, le nom de la commune, la signature. Une institutrice qui cherche du travail pour nourrir ses enfants serait mal notée des grands chefs; de telles démarches feraient croire que les familles des instituteurs ne sont pas complètement heureuses.

Mais si quelqu'un de nos abonnés veut entrer en relation avec cette famille et peut lui procurer du travail, nous serons heureux d'établir la communication. Écrire à M. André Bourgeois.

Cette lettre nous parvint quelques jours avant le commencement des vacances. Nous recevons un assez

grand nombre de lettres écrites par des instituteurs ; j'aime cette écriture soigneuse, régulière, grammaticale, presque toujours modeste, calme, et déjà conforme à la typographie ; ce papier écolier ; cette encre violette, qui sert à corriger les devoirs.

Tout y était, dans cette lettre : d'abord la répartition des genres entre la *Ligue française pour la défense des droits de l'homme et du citoyen* et les *cahiers ;* la *Ligue*, dont on fait partie ; les cahiers, qu'on lit ; la *Ligue*, chargée de préparer les cérémonies des nouveaux cultes ; les cahiers, à qui on s'adresse pour demander du travail.

Puis cette idée, cette illusion des pauvres gens que les cahiers sont déjà une importante publication, dont je suis le gérant important, que je suis en relation avec beaucoup d'hommes de lettres, de journalistes, d'éditeurs, de libraires, et qu'en outre les cahiers ont un esprit démocratique ; cette confusion presque universelle, et dont vivent les politiciens, entre l'esprit démocratique et l'âme populaire ; cette confusion non moins universelle entre la fraternité, la solidarité socialiste et la charité bourgeoise, le travail demandé comme un service.

Enfin et surtout cette illusion suprême des pauvres gens : que l'on peut trouver facilement du travail honnête ; qu'il suffit d'être courageux, vaillant au travail, soigneux, pour avoir le droit de vivre en travaillant ; que nous pouvons sauver de la misère les gens que nous aimons ; que nous pouvons sauver nos amis de la faim ; que nous sommes assurés nous-mêmes contre le déficit, contre la misère, contre le dépérissement et contre la mort.

Singulière illusion des pauvres gens, mais dont une cause au moins est évidente. Quand il s'agit d'organiser des cérémonies cultuelles, ou des cérémonies culinaires, enterrements, banquets, ou de bâtir des monuments, nous lisons dans nos journaux que des milliers de francs par jour tombent; les pauvres gens en concluent qu'à plus forte raison ils pourront trouver de quoi vivre en travaillant; ils ne peuvent imaginer que l'argent aille aux représentations, et qu'il manque à l'organisation du travail.

C'est pourtant ce qu'il faut se représenter; le vice bourgeois, d'entretenir le luxe avec ce qui est dû au travail, n'a peut-être jamais sévi avec autant de férocité dans le monde bourgeois que dans un certain monde prétendu socialiste. S'agit-il de commémorations, de fêtes et banquets, de meetings, d'élections, de manifestations politiques, de voyages, de monuments morts, d'exhibitions, de listes publiées, de romantisme et de théâtre, l'argent tombe aux mains des innombrables Puech et des innombrables Barrias. Et non seulement l'argent des nombreux bourgeois égarés dans le mouvement prétendu socialiste et demeurés snobs, mais, hélas, l'argent des véritables petites gens. Car les petites gens n'ont rien de plus pressé que d'imiter les grands de leur monde. Qu'il s'agisse au contraire d'œuvres vivantes et d'hommes vivants, et que l'on demande un dévouement anonyme, je manquerais aux nombreux et solides amis qui travaillent pour nous et qui travaillent pour plusieurs institutions vraiment socialistes si je disais que l'on ne trouve personne et que l'on ne trouve rien; mais tous ceux qui ont essayé de préparer ou d'organiser du véritable travail savent,

à considérer l'ensemble du marché, de combien le rendement qui intéresse le travail est inférieur aux flots qui alimentent la représentation. Loin qu'ayant alimenté la représentation les souscripteurs habituels se croient tenus d'autant plus, à plus forte raison, à nourrir le travail, ils arguënt, au contraire, de ce qu'ils ont dépensé en représentations pour ne pas dépenser en travail : Nous sommes épuisés; il faut, vous le savez, contribuer tous les jours; les occasions ne manquent pas. — Nous ne sommes pas les seuls à qui on ait accoutumé de tenir ce langage; tous ceux qui ont voulu organiser du travail sans luxe, ni boniment, sans affectation, sans gloire, sans pose ni publicité, se sont heurtés aux mêmes refus, qu'ils voulussent faire des coopératives ou des écoles, des livres ou du pain, c'est-à-dire, en dernière analyse, quelles que fussent les coopératives de production qu'ils voulussent faire, car nous ne faisons rien jamais qui ne soit, en dernière analyse, de la coopérative de production; et fabriquer des livres n'est pas moins indispensable que de fabriquer du pain; aussi quand les initiateurs, quand les fondateurs, quand les gérants des institutions laborieuses, leurs démarches finies, et mal consommées, rentrent dans leur atelier, dans leur boutique maigre, et dans leur misérable bureau, vienne le même jour une occasion de grande liste, ils ont le même jour l'amère consolation de retrouver, affectés de coefficients variables, mais plutôt considérables, notés de sommes importantes, les noms de ceux qui se trouvaient trop pauvres pour fournir des moyens de travail. Et ce qu'il faut noter parce que c'est un événement considérable moralement, c'est que l'argent des pauvres se refuse

aux pauvres presque autant que l'argent des riches ; les pauvres qui sortent de l'égoïsme et de la misère, au lieu d'acquérir directement une solidarité de classe, commencent par se donner un orgueil de parti, une affectation de grandeur, un goût bourgeois de la cérémonie et de la représentation.

A ces aberrations des pauvres et des riches nous savons qu'il y a des exceptions nombreuses; nous savons qu'elles sont beaucoup plus nombreuses pour les pauvres que pour les riches; nous sommes ici mieux situés que partout ailleurs pour estimer à leur valeur juste les dévouements anonymes de quelques riches et de pauvres nombreux; nous reviendrons sur cette répartition; mais ce que je veux indiquer dès aujourd'hui, c'est que dans les partis et dans les compagnies républicaines, socialistes, révolutionnaires, anarchistes, laïques, et parmi les individus correspondants, sous les mêmes étiquettes, sous les mêmes aspects, deux genres d'hommes coexistent, et cohabitent : les uns soucieux de travail, et que nous devons nommer les classiques, les autres, préoccupés de représentation, et que je suis bien forcé de nommer les romantiques; ces deux genres d'hommes s'interpénètrent partout; et partout depuis le commencement du mouvement révolutionnaire les classiques sont gouvernés par les romantiques; ceux qui travaillent sont gouvernés par ceux qui représentent; l'introduction du gouvernement parlementaire parmi nous, je ne dis pas avec tous ses abus, mais je dis : de préférence par ses abus, sous ses formes d'abus, n'est qu'une introduction particulière de ce gouvernement général, et sauf de rares et d'honorables exceptions les travailleurs

émancipés pensent à gouverner plutôt qu'ils ne pensent à travailler; les romantiques et les classiques vivent partout ensemble, de bonne amitié, parce que les classiques sont bonne pâte, parce que les romantiques sont imposants, parce que les classiques ne demandent qu'à s'en laisser imposer; tous les romantiques sont gouvernementaux, ministériels, étatistes, quand même ils font profession, par démagogie électorale, d'être antigouvernementaux, antiministériels, antiétatistes; c'est que l'État militaire, totalement incapable d'organiser le travail, est assez capable d'organiser les représentations, les manifestations romantiques. Ces deux genres d'hommes vivent ensemble parce que les classiques, bonnes têtes, ont accepté l'asservissement romantique. En réalité, il y a peut-être plus de différence entre ces deux genres qu'il n'y en a entre les ennemis politiques et sociaux les plus acharnés. Il y a peut-être entre ces deux genres la plus profonde, et la plus grave des séparations contemporaines. Ceux qui aiment le travail sincère et ceux qui aiment les mensonges rituels des cultes romantiques sont peut-être séparés par le plus profond des dissentiments contemporains. Il est permis d'espérer qu'on s'en apercevra quelque jour. Déjà des présages laissent voir que les travailleurs sont las du gouvernement des théâtreux. Et il se peut que cet affranchissement le plus vaste fasse toute l'histoire de la période où nous entrons.

Cette lettre d'une institutrice était écrite parfaitement. Ceux de nos abonnés qui n'ont jamais manqué de pain ne peuvent imaginer comme il est difficile d'en demander. Demander une circonscription à la tourbe

électorale n'est rien : il suffit, sauf de rares et d'honorables exceptions, d'être plat; demander un gouvernement à la tourbe parlementaire n'est rien : il suffit, sauf de rares et d'honorables exceptions, d'être plat; mais demander du pain, même par le moyen du travail, quand on est bien né, sans platitude, sans déclamation, est une opération délicate.

Par hasard, et par intermédiaire, je pus mettre cette famille en relation avec un auteur qui avait à faire faire un travail de copie; mais le plus souvent je n'ai rien; je ne puis procurer du travail aux pauvres gens qui en demandent; je ne puis trouver des leçons pour les camarades qui en ont besoin; je ne puis répondre à leurs lettres, parce que je suis moi-même surmené; j'en ai du remords; et ce remords m'empêche de partager la joie laïque d'État.

Personnalités. Jean Coste est un personnage. Il n'est pas imaginaire. Il n'est pas littéraire. Il est vrai. On en parle comme de quelqu'un. Nous savons qui c'est. On a commencé par le vouloir ignorer. Mais il s'est fait connaître par sa force propre. Aujourd'hui les députés, les journalistes, les chroniqueurs de l'enseignement, Téry, parlent de lui souvent, comme de quelqu'un de bien connu.

Je n'ai pas reproché à Téry d'avoir étouffé totalement le *Jean Coste*. Il ne le pouvait pas. Il ne le voulait pas. Je lui ai reproché de n'avoir pas accueilli, soutenu le *Jean Coste* à l'origine avec toute la justice, avec toute la force que cette œuvre méritait. Je persiste à croire que Jean Coste, sous son nom, valait un article de tête, en première page de *la Petite République*. *La Petite*

République se sert beaucoup des instituteurs. Elle pouvait lancer le *Jean Coste.*

On a dit : Je ne puis m'intéresser à Jean Coste ; il est prétentieux, poseur, mièvre.

Nous savons de reste comme il est. Il n'est pas parfait. Il n'est pas un saint. Il est un homme. Il est un instituteur de village. Il est comme il est. Aux vertus que l'on exige des pauvres, combien de critiques et combien d'éditeurs seraient dignes d'être des maîtres d'école ?

On veut qu'il soit parfait. On ne voit pas que c'est la marque même de la misère, et son effet le plus redoutable, que cette altération ingrate, mentale et morale; cette altération du caractère, de la volonté, de la lucidité, de l'esprit et de l'âme. Ceux qui font de la philanthropie en chambre, et qui sont, à parler proprement, les cuistres de la philanthropie, peuvent s'imaginer que la misère fait reluire les vertus. On peut se demander alors pourquoi ils combattent la misère. Si elle était pierre ponce, ou tripoli à faire briller les vertus précieuses, il faudrait la développer soigneusement. En réalité la misère altère, oblitère les vertus, qui sont filles de force et filles de santé.

On dit qu'il est faible, et que fort il pourrait s'évader de son bagne. Ceux qui font du moralisme en chambre, c'est-à-dire, à parler proprement, les cuistres de moralité, peuvent s'imaginer que la misère fait un exercice de vertus. C'est la pesanteur et c'est la force inévitable de la misère qu'elle rend les misérables irrémédiablement faibles et qu'ainsi elle empêche invinciblement les misérables de s'évader de leurs misères mêmes. Dans

la réalité la misère avarie les vertus, qui sont filles de force et filles de beauté.

La misère ne rend pas seulement les misérables malheureux, ce qui est grave; elle rend les misérables mauvais, laids, faibles, ce qui n'est pas moins grave; un bourgeois peut s'imaginer loyalement et logiquement que la misère est un moyen de culture, un exercice de vertus; nous socialistes nous savons que la misère économique est un empêchement sans faute à l'amélioration morale et mentale, parce qu'elle est un instrument de servitude sans défaut. C'est même pour cela que nous sommes socialistes. Nous le sommes exactement parce que nous savons que tout affranchissement moral et mental est précaire s'il n'est pas accompagné d'un affranchissement économique.

C'est pour cela qu'avant tout nous devons libérer Jean Coste, ainsi que tous les miséreux, des servitudes économiques.

On confond presque toujours la misère avec la pauvreté; cette confusion vient de ce que la misère et la pauvreté sont voisines; elles sont voisines sans doute, mais situées de part et d'autre d'une limite; et cette limite est justement celle qui départage l'économie au regard de la morale; cette limite économique est celle en deçà de qui la vie économique n'est pas assurée, au delà de qui la vie économique est assurée; cette limite est celle où commence l'assurance de la vie économique; en deçà de cette limite le misérable ou bien a la certitude que sa vie économique n'est pas assurée ou bien n'a aucune certitude qu'elle soit ou ne soit pas assurée, court le risque; le risque cesse à cette limite; au delà

de cette limite le pauvre ou le riche a la certitude que sa vie économique est assurée; la certitude règne au delà de cette limite; le doute et la contre-certitude se partagent les vies qui demeurent en deçà; tout est misère en deçà, misère du doute ou misère de la certitude misérable; la première zone au delà est celle de la pauvreté; puis s'étagent les zones successives des richesses.

Beaucoup de problèmes économiques, moraux ou sociaux, politiques même seraient préalablement éclairés si l'on y introduisait, ou plutôt si l'on y reconnaissait comme due la considération de cette limite. Nous y reviendrons si nous le pouvons. Nous examinerons si cette limite existe en fait, si cette limitation vaut en droit, dans quelle mesure, sous quelles conditions.

En fait on s'apercevrait sans doute que cette limite n'existe pas universelle, qu'elle n'est pas fixe, qu'on ne la constate pas dans tous les cas, et que dans les cas où on la constate elle est variable; mais on reconnaîtrait qu'elle se présente dans un très grand nombre de cas, même aujourd'hui; qu'elle a une importance capitale dans les sociétés fortement constituées; qu'elle a une grande importance encore dans une société troublée, comme est la société contemporaine; aujourd'hui même, on reconnaîtrait qu'un très grand nombre de situations sociales sont définies parce qu'elles sont condamnées à demeurer en deçà de cette limite; et un assez grand nombre d'autres sont définies parce qu'elles ont franchi cette limite sans risque de retour; toute une zone sociale est déterminée parce qu'elle est située au delà de cette limite, juste au delà, sans la déborder beaucoup vers l'aisance, mais sans aucun risque de bavure en

deçà; ainsi on étudierait cette crise morale et sociale de première importance, qui survient à vingt-sept ans, et par qui l'immense majorité des révolutionnaires deviennent et restent conservateurs, soit qu'ils aillent faire de la conservation dans les partis de la conservation, soit, communément, qu'ils restent faire de la conservation dans les partis prétendus révolutionnaires, par opportunisme ou par surenchère, soit qu'ils pratiquent cette conservation publique et privée, de ne plus faire de l'action après avoir commencé par s'y intéresser: on reconnaîtrait que le souci de certitude, le besoin de sécurité, d'assurance, de tranquillité, est un facteur moral considérable; on distinguerait que ce besoin entre comme un élément respectable dans beaucoup de vocations religieuses; on éprouverait enfin que tant qu'un homme, jeune ou adulte, n'a pas dépassé l'âge de cette crise, on ne peut ni le juger, ni le présumer.

La misère est tout le domaine en deçà de cette limite; la pauvreté commence au-delà et finit tôt; ainsi la misère et la pauvreté sont voisines; elles sont plus voisines, en quantité, que certaines richesses ne le sont de la pauvreté; si on évalue selon la quantité seule, un riche est beaucoup plus éloigné d'un pauvre qu'un pauvre n'est éloigné d'un miséreux; mais entre la misère et la pauvreté intervient une limite; et le pauvre est séparé du miséreux par un écart de qualité, de nature.

Beaucoup de problèmes restent confus parce qu'on n'a pas reconnu cette intervention; ainsi on attribue à la misère les vertus de la pauvreté, ou au contraire on impute à la pauvreté les déchéances de la misère; comme ailleurs on attribue à l'humilité les

vertus de la modestie, ou au contraire on impute à la modestie les abaissements de l'humilité.

Ainsi à l'égard de la consommation la différence du pauvre et du miséreux est une différence de qualité, de mode, comme à l'égard de la production la différence du travailleur et du théâtreux était une différence de nature.

En droit, en devoir, en morale usuelle on reconnaîtrait que le premier devoir social, ou pour parler exactement, le devoir social préalable, préliminaire, celui qui est avant le premier, le devoir indispensable, avant l'accomplissement duquel nous n'avons pas même à discuter, à examiner quelle serait la cité la meilleure, ou la moins mauvaise, car avant l'accomplissement de ce devoir il n'y a pas même de cité, on reconnaîtrait que l'antépremier devoir social est d'arracher les miséreux à la misère, d'arracher les miséreux au domaine de misère, de faire passer à tous les miséreux la limite économique fatale.

Comme il y a entre les situations où gisent les miséreux et la situation où les pauvres vivent une différence de qualité, il y a ainsi entre les devoirs qui intéressent les miséreux et les devoirs qui intéressent les pauvres une différence de qualité; arracher les miséreux à la misère est un devoir antérieur, antécédent; aussi longtemps que les miséreux ne sont pas retirés de la misère, les problèmes de la cité ne se posent pas; retirer de la misère les miséreux, sans aucune exception, constitue le devoir social avant l'accomplissement duquel on ne peut pas même examiner quel est le premier devoir social.

Au contraire, étant donné que tous les miséreux,

sans aucune exception, seraient sauvés de la misère, étant donné que toutes les vies économiques, sans aucune exception, seraient assurées dans la cité, la répartition des biens entre les riches différents et les pauvres, la suppression des inégalités économiques, l'équitable répartition de la richesse entre tous les citoyens n'est plus qu'un des nombreux problèmes qui se posent dans la cité instituée enfin. Le problème économique de répartir également, ou équitablement, les biens entre tous les citoyens n'est pas du même ordre que le problème économique de sauver tous les citoyens, sans aucune exception, de la misère ; sauver tous les miséreux de la misère est un problème impérieux, antérieur à l'institution véritable de la cité ; attribuer à tous les citoyens des parts égales, ou équitables, de richesses est un des nombreux problèmes de la cité instituée ; le problème de la misère est un problème incomparable, indiscutable, posé, posé d'avance, dans la réalité, un problème de la cité à bâtir ; nous devons le résoudre et nous n'avons pas à discuter si nous devons le résoudre ; nous n'avons qu'à discuter comment nous pouvons le résoudre ; c'est un problème sans relâche ; au contraire le problème de la pauvreté est pour ainsi dire un problème de loisir, un problème de la cité habitée, un problème comparable, discutable, que les citoyens se poseront après, s'ils veulent ; avant d'examiner comment ils pourront le résoudre, ils pourront examiner même s'ils doivent se le poser.

Qu'on me permette une comparaison théologique : l'enfer est essentiellement qualifié comme l'effet d'une excommunication divine ; le damné est un excommunié de par Dieu ; il est mis par Dieu hors de la communion

chrétienne ; il est privé de la présence de Dieu ; il subit l'absence de Dieu ; les différentes et innombrables et lamentables peines où se sont excitées les imaginations sont dominées par cette peine d'Absence, qui est la peine capitale, incomparable ; d'ailleurs l'enfer est essentiellement modifié comme éternel , c'est-à-dire comme infini dans le temps, ou comme infini dans ce qui serait le temps et qui exclut le temps ; à cet égard l'enfer se connaît à ce qu'il n'admet aucune espérance ; l'horizon du damné est barré d'une barre infinie; l'enfer est cerclé ; aucun espoir absolument ne filtre, aucune lueur.

Au contraire le paradis est essentiellement qualifié comme le maintien de la communication divine ; l'élu est élu par Dieu pour demeurer dans la communion chrétienne ; il reçoit la présence de Dieu ; les nombreuses béatitudes où les imaginations ont assez vainement tâché de s'exercer sont dominées par cette récompense de Présence, qui est la béatitude capitale, incomparable ; d'ailleurs le paradis est essentiellement modifié comme éternel; donc il ne supporte aucun risque ; l'horizon de l'élu est ouvert d'une ouverture infinie ; aucun désespoir absolument, aucune hésitation ne filtre.

Cela étant, le purgatoire a beau ressembler à l'enfer en ce qu'il est un lieu de peine et d'expiation, en ce qu'il comporte la même Absence ; il a beau avoir la même qualité ; il suffit que le mode n'en soit pas éternel, et que l'espérance non seulement passe mais soit assurée pour que tout soit autre ; au jugement dernier quand Jésus viendra dans sa gloire il viendra aussi pour délivrer, pour chercher les dernières âmes du

Purgatoire ; la Présence commencera dès lors, pour l'éternité ; cette ouverture suffit pour que le purgatoire devienne, à cet égard, totalement étranger à l'enfer ; il suffit qu'une lueur de certitude éclaire ; deux séjours de peines, l'enfer et le purgatoire, peuvent sembler analogues ou de même ordre à une observation superficielle, parce qu'ils sont deux séjours de peines, et de peines analogues ; mais il suffit que dans ces peines analogues une certitude de vie ait pénétré en purgatoire et qu'une certitude de mort domine en enfer pour que le purgatoire et l'enfer ne soient pas du même ordre ; l'enfer est hors de la communion ; le purgatoire est dans la communion ; l'Église souffrante, après l'Église militante, avant l'Église triomphante, est de la communion ; le purgatoire est de la vie ; l'enfer est de la mort.

L'enfer est de la mort éternelle. Or quand nous parlons de l'enfer social ou de l'enfer économique les hommes de littérature, les hommes de gouvernement, les députés, les journalistes, les perpétuels candidats peuvent croire sincèrement, autant qu'ils peuvent être sincères, que nous employons avec eux une métaphore théâtrale, romantique, outrée, commode, inexacte, électorale pour tout dire ; c'est ainsi en effet qu'insoucieux ou ignorants de la réalité ils emploient la même expression ; ils disent un enfer social comme ils disent du concurrent qu'il est un immonde apostat : ces mots n'ont pas de conséquence ; mais ce ne serait pas la première fois qu'une expression profondément populaire serait détournée par les politiciens de son sens profond et plein, utilisée d'une utilisation fade et vide ; ici encore le langage exact, le sens profond appartient au peuple

et aux écrivains, par dessus la tête creuse de la plupart des parlementaires de langue et des parlementaires de plume ; quand un candidat parle de l'enfer social, économique, il veut dire une situation où que l'on ne se trouve pas bien; quand le peuple dit que la vie est un enfer, il garde au mot son sens exact, premier.

Quand avec le peuple ou, vraiment, dans le peuple, nous parlons d'enfer, nous entendons exactement que la misère est en économie comme est l'enfer en théologie ; le purgatoire ne correspond qu'à certains éléments de la pauvreté ; mais la misère correspond pleinement à l'enfer ; l'enfer est l'éternelle certitude de la mort éternelle ; mais la misère est pour la plus grande part la totale certitude de la mort humaine, la totale pénétration de ce qui reste de vie par la mort ; et quand il y a incertitude cette incertitude est presque aussi douloureuse que la certitude fatale.

On objecterait en vain que notre comparaison n'est pas fondée, sur ce que les peines infernales sont inépuisablement atroces ; d'abord elles ne sont pas toutes extrêmes ; l'attention, comme on pouvait le prévoir, s'est portée presque toute sur celles qui étaient extrêmes, autant l'attention des poètes que l'attention populaire, mais il n'est dit nulle part qu'elles soient extrêmes toutes, ni qu'il y en ait beaucoup d'extrêmes ; puis on ne ferait que de constater que notre comparaison est une comparaison ; mais on n'établirait pas qu'elle est mal fondée ; on oublie cette première loi de la psychologie, que les malheurs sont pour nous ce que nous les sentons ; les souffrances nous sont comme nous les éprouvons ; la capacité de souffrance étant demeurée au moins la même sans doute, la souffrance humaine

exerce un dommage non moins grand que ne pouvait exercer l'idée de la souffrance éternelle; d'autant que cette idée même était une idée, une image, une représentation humaine. On s'est flatté trop vite qu'en supprimant les dieux et les sanctions des dieux on supprimait les souffrances les plus grandes; premièrement on supprimait aussi, au moins dans le même sens, les consolations les plus grandes ; et peut-être la nature humaine est-elle ainsi faite qu'au lieu que ce soient les causes réelles extérieures qui mesurent la souffrance éprouvée, c'est au contraire la capacité réelle intérieure qui mesure le retentissement des causes ; il se peut que la menace ou même l'assurance d'un disloquement éternel introduisît moins de souffrance réelle dans l'âme d'un reître que n'en apporterait aujourd'hui dans une âme sentimentale ou douce le plus commun des malheurs sentimentaux. Notre première conclusion sera donc que la simple misère humaine a une suprême importance. La damnation a une suprême importance pour les catholiques. La misère sociale a une suprême importance pour nous.

On objecterait en vain que notre comparaison n'est pas fondée, sur ce que les peines infernales sont éternelles, infinies dans le temps ou dans ce qui serait le temps; on oublierait cette première loi de la psychologie, que les souffrances nous sont grandes autant que nous les éprouvons; la capacité de souffrance étant donnée, la vie humaine subit un dommage non moins grand que ne subirait une éternité, puisque cette éternité, pour nous au moins, ne serait jamais que représentée. On nous dit : Les misérables qui croyaient à l'enfer croyaient à une éternité de souffrance; ils en

avaient donc une souffrance infinie, totale, barrant toute la vie, où aucune lueur ne passait; au contraire le plus misérable des non-croyants a parmi nous au moins cette consolation qu'il sait que la mort ferme tout, y compris la misère. — C'est interpréter mal un phénomène assez simple. C'est apporter du dehors à ce phénomène sentimental une interprétation comme en fournissent les intellectuels qui ont commencé par ne pas se placer dans la situation requise. L'observateur extrinsèque tient le raisonnement suivant, qu'il n'avoue pas : étant donné un homme qui souffre d'une souffrance humaine et, en outre, d'une souffrance infinie, si nous commençons par le débarrasser de la deuxième, ce sera autant de gagné, autant d'acquis, et même on l'aura débarrassé de la souffrance la plus grave à beaucoup près, d'autant que la peur de l'enfer, souffrance infinie, est plus grave que la simple souffrance humaine, souffrance finie. — Ce raisonnement d'aspect mathématique est incomplet, grossier; il néglige la réaction presque automatique des sentiments. Il traite la conscience et l'inconscient des sentiments comme un vase inerte, qui ne se réveillerait pas, qui ne réagirait pas; il introduit à faux le mathématique, l'arithmétique, dans le vivant; il ne se vérifie, et mal, que dans les premiers temps de la libération; quand un homme, quand un peuple, quand une génération se libère d'un effroi religieux, d'une crainte religieuse, au moment de l'affranchissement il se produit un vide sentimental, une aération; il en résulte une respiration, une impression d'aise et de bonheur. « Celui que ni le renom des dieux, ni les foudres, ni les menaces du fracas céleste n'ont bloqué. » Mais cette impression

ne dure pas ; la place laissée vide est occupée bientôt ; les sentiments humains que les sentiments religieux comprimaient se donnent ou se redonnent du volume ; la souffrance humaine se détend, se dilate, occupe l'emplacement précédemment occupé par la crainte et la peur et la souffrance religieuse. Et la souffrance humaine emplit souvent cet emplacement. Car la souffrance religieuse pouvait avoir un objet infini, éternel, surhumain : elle n'en était pas moins une souffrance humaine, limitée dans le sujet, finie, limitée au sujet.

Quand une libération religieuse est accomplie, l'humanité respire, comme après un travail fait ; c'est un déménagement de fait ; cette impression ne dure pas longtemps ; c'est pour cela qu'il y a tant de jeunesse, tant d'ivresse, mais aussi tant de naïveté, quelquefois de la cruauté dans les générations qui s'affranchissent, tant de tristesse, mais aussi plus de sérieux et souvent de profondeur, et de la bonté dans les générations qui leur sont immédiatement consécutives ; on reconnaît alors qu'il n'y a rien de fait, aussi longtemps que tout n'est pas fait ; à cet égard au moins ; que nous devons renoncer aux religions parce qu'elles ne sont pas fondées rationnellement, parce qu'elles ne sont pas vraies, non pour nous donner de la place dans nos sentiments.

C'est pour cela que les radicaux ne sont pas des hommes de notre génération ; loin d'être en avance, comme on le dit, sur la situation intellectuelle de l'humanité présente, ils sont en retard d'une génération ; ils sont, littéralement, des rétroactionnaires, c'est-à-dire, en un sens, déjà des réactionnaires ; ils ont, quand ils tapent sur le curé, une joie naïve, sincère ou feinte,

qu'un homme averti de notre génération, soucieux des immenses problèmes renaissants, ne peut plus avoir.

[Aujourd'hui même je lis dans *la revue blanche* du premier novembre ce paragraphe de M. Michel Arnauld, critiquant le livre de M. Barrès : *Scènes et Doctrines du Nationalisme*. C'est le paragraphe de conclusion du critique :

« Ce n'est pas sur cette impression que je veux finir, mais en citant un beau passage d'une lettre que le très libéral Ernest Havet écrivit, le 23 août 1880, au très catholique Barbey d'Aurevilly :... « Je ne veux pas que « vous me soupçonniez de la sottise de vous réduire à ce « qu'on appelle le style. Le style et la pensée, c'est tout « un ; c'est donc bien dans la pensée qu'est votre force. « Mais la pensée n'est pas la même chose que la thèse ; « sans quoi, étant donnés par exemple Bossuet et Vol- « taire, l'un des deux ne serait nécessairement qu'un « imbécile. Une thèse erronée peut être une occasion de « penser très fortement et de répandre des vérités à « pleines mains ; et c'est précisément ce que vous faites « et ce qu'ont fait aussi vos grands hommes. Comme « eux, à mon avis, vous êtes à la fois puissant et impres- « sionnant. Vous ne viendrez pas à bout de nous faire « monarchiques et catholiques, mais vous réussissez « supérieurement à nous faire sentir que, *quand on a « dit qu'on ne l'est plus, tout n'est pas dit et qu'on n'a pas « trouvé pour cela la solution de tous les problèmes ni le « remède à tous les maux.* » Non, tout n'est pas dit, quand on a dit qu'on n'est pas nationaliste ; et même sans Barrès, nous nous en doutions un peu. »

Je lis du même dans le même ce dernier paragraphe

à la critique de : Marius-Ary Leblond, *les Vies parallèles* :

« Dans leur lettre liminaire à M. Léon Bourgeois, MM. Leblond prennent non sans fougue la défense du néologisme. Ils n'avaient pas besoin de se justifier et je n'ai, dans leur livre, relevé nul excès de mots nouveaux. Mais leur thèse appelle des objections, qui ne sont pas spéciales aux seuls « puristes ». Sans même rappeler que notre langue se révèle plus riche à mesure qu'on en use davantage, il faut avouer que le néologisme détourne de l'analyse, et ne favorise que des synthèses un peu grosses. Donner un nom spécial à chaque sentiment, dispense de le distinguer par des nuances fines et sans cesse changeantes. Il ne vit plus, le voilà classé, épinglé, empaillé pour toujours. La science a besoin de néologismes ; c'est qu'à chacun de ses progrès elle pose une loi, un rapport fixe, que dès lors elle a le droit de *désigner*, sans le *définir*. En art, — surtout quand il s'agit de décrire des sentiments, — la sobriété du vocabulaire et la souplesse de la syntaxe laissent mieux voir le retour des mêmes éléments simples sous des formes variées. C'est d'ailleurs question de mesure, qu'on ne peut trancher d'un mot. »

Tout le monde regrettera que l'auteur de ces deux paragraphes ne forme pas le ferme propos d'œuvrer lui-même ; ces deux paragraphes ont une importance capitale, chacun pour ce qu'il veut être ; la lecture du premier serait de la plus grande importance pour M. François Daveillans, de *la revue blanche* ; la lecture du deuxième serait d'une grande utilité pour M. François Simiand, et pour un assez grand nombre de sociologues ; il y a dans ce bref paragraphe, indiquées seule-

ment, les distinctions les plus utiles, et aussi les plus fondées, entre la science et l'art social. Quand un homme jeune en vient à mettre sur pied, presque en passant, deux paragraphes aussi fermes, quand il est aussi maître de sa forme et de sa pensée, il ne suffit plus qu'il parle à propos des livres qui paraissent, et qui souvent ne valent pas la critique. Il est temps que lui-même il fasse œuvre, et nous donne un cahier.]

Tant qu'il y a de la misère, la misère prend et tient la place de la misère.

C'est un fait d'expérience que pour les individus et pour les peuples libérés la simple souffrance humaine atteint souvent à la même gravité qu'atteignait la souffrance religieuse, comme le courage humain atteint où atteignait le courage religieux, comme la dignité humaine atteint où atteignait la dignité religieuse. L'analyse permettait de prévoir les résultats de l'expérience : l'homme étant demeuré sans doute le même, sa capacité de souffrance étant sans doute à peu près la même, le misérable reçoit dans sa misère la même impression totale de désespoir ; le misérable ne reçoit pas de sa misère la même impression partielle que le non misérable qui voit la misère du misérable ; le misérable ne voit pas le monde comme le voit le sociologue ; le misérable est dans sa misère ; le regard perpétuel qu'il jette sur sa misère, lui-même est un regard misérable ; la misère n'est pas une partie de sa vie, une partie de ses préoccupations, qu'il examine à tour de rôle, et sans préjudice du reste ; la misère est toute sa vie ; c'est une servitude sans exception ; ce n'est pas seulement le cortège connu des privations, des mala-

dies, des laideurs, des désespoirs, des ingratitudes et des morts; c'est une mort vivante; c'est le perpétuel supplice d'Antigone; c'est l'universelle pénétration de la mort dans la vie, c'est un arrière-goût de mort mêlé à toute vie; la mort était pour le sage antique la dernière libération, un affranchissement indéfaisable. Mais pour le misérable elle n'est que la consommation de l'amertume et de la défaite, la consommation du désespoir. Si Jean Coste acculé se tue un jour avec sa femme et ses enfants, son dernier jour sera son plus terrible jour. *Dies irae,* jour de colère.

Pour que la mort soit une libération que l'on goûte, il faut toute une civilisation, toute une culture, toute une philosophie, tout ce que la misère, justement, interdit. Le misérable est dans sa misère, au centre de sa misère; il ne voit que misérablement; justement parce qu'il ne croit pas à la vie éternelle, à une survie infinie, le misérable que nous connaissons, le misérable comme l'a fait l'élimination de la croyance religieuse n'a plus qu'un seul compartiment de vie et tout ce compartiment lui est occupé désormais par la misère; il n'a plus qu'un seul domaine; et tout ce domaine est irrévocablement pour lui le domaine de la misère; son domaine est un préau de prisonnier; où qu'il regarde, il ne voit que la misère; et puisque la misère ne peut évidemment recevoir une limitation que d'un espoir au moins, puisque tout espoir lui est interdit, sa misère ne reçoit aucune limitation; littéralement elle est infinie; point n'est besoin que la cause ou l'objet en soit infini pour qu'elle soit infinie; une cause, un objet qui n'est pas infini pour la science extérieure, pour la physique, peut déterminer dans une âme un sentiment infini si ce sentiment

emplit toute l'âme; non pas en ce sens qu'il exterminerait de l'âme tout autre sentiment, conscient, subconscient, inconscient, mais en ce sens qu'il affecte sans exception, qu'il nuance et qualifie toute la vie sentimentale, intellectuelle, toute la vie de l'âme et de l'esprit; peu importe quels événements se produisent à l'intérieur de la misère; il suffit qu'ils soient à l'intérieur de la misère pour être misérables; quand un homme est comme Jean Coste en pleine misère, dans l'enfer de la misère, le dernier événement qui l'achève peut être un événement extrinsèquement peu considérable, un événement à qui résisterait aisément quelqu'un qui ne serait pas misérable; mais pour celui qui le subit dans la misère, c'est-à-dire pour celui qui importe, en définitive, cet événement soi-disant peu considérable est un événement capital, un événement de conséquence infinie. Notre deuxième conclusion sera que la simple misère humaine a une importance infinie. La damnation a une importance infinie pour les catholiques. La misère sociale a une importance infinie pour nous.

On objecterait en vain que notre comparaison n'est pas fondée, sur ce que les peines infernales sont définitives pour la chrétienté, mais que la misère n'est que temporaire et pour ainsi dire provisoire dans l'histoire de l'humanité; les misérables, nous dit-on, peuvent au moins se consoler sur ce qu'à travers leurs misères particulières provisoires l'humanité marche délibérément, assurément, vers une ère de bonheur définitif; cette préoccupation apparaît souvent dans les derniers livres de Zola; l'honorable M. Buisson me disait : Ce qui manque à Jean Coste, ce qui pourrait peut-être le soutenir un peu, éclairer sa misère, et même lui

prêter un point d'appui pour son relèvement, c'est l'idée qu'il devrait avoir de la grandeur de sa mission ; cette idée le soutiendrait; beaucoup d'instituteurs, qui sont malheureux, se tiennent par cette idée ; vraiment Jean Coste n'a pas la vocation. Ainsi parlait l'honorable M. Buisson quand il était simple citoyen. Depuis lors M. Buisson devenu député fait tout ce qu'il peut pour atteindre par des sanctions économiques de simples citoyens qui ont eu ou qui sont censés avoir eu, qui juridiquement ont eu des vocations; car il est à noter que la loi vise les vœux religieux mêmes ; d'ailleurs il est vrai que M. Buisson, principal organisateur de l'enseignement primaire en France, et les principaux de ses collaborateurs, ont fait appel très souvent au dévouement et aux vocations de leurs très nombreux subordonnés; mais je ne crois pas que la société puisse faire appel aux dévouements ni aux vocations; l'humanité peut faire appel aux dévouements et aux vocations; l'humanité peut faire appel à tout ; elle peut faire librement appel au libre sacrifice; la société ne peut procéder que par voie de réquisition juste; elle ne doit faire appel qu'à la justice ; enfin et surtout on oublie cette première loi de la psychologie, que l'univers est pour nous ce que nous le connaissons. Quand on demande à Jean Coste misérable d'oublier sa misère et de travailler d'un cœur léger à l'avènement du bonheur universel, premièrement on le prie de conserver, pour la commodité de la société laïque, certains sentiments qui sont proprement des sentiments catholiques, la renonciation, l'abnégation, le dévouement sous cette forme, la résignation, la patience et d'une manière générale tous les sentiments qui sont de la charité ; or il n'est pas loyal de le lui demander

pendant que l'on persécute le catholicisme ; secondement on lui demande une feinte ; on lui demande, étant misérable, de faire comme s'il ne l'était pas ; et troisièmement on lui demande une impossibilité ; le misérable ne peut pas s'abstraire de la misère ; tout en est teinté; non seulement tous ses sentiments, mais toute sa connaissance ; vue à travers la misère, toute l'humanité est misérable ; peut-être est-elle misérable de partout, pourvu qu'on la regarde bien ; quand le misérable se demande s'il est bien vrai, s'il est bien assuré que l'humanité marche infailliblement vers une ère définitive d'un bonheur perpétuel, quand il se demande si cet ajournement perpétuel n'est pas une imitation de l'ajournement catholique éternel, quand il se demande si on ne le renvoie pas au Paradis terrestre pour se débarrasser de lui, comme les catholiques le renvoyaient au Paradis céleste, avec cette aggravation qu'il ne jouira pas personnellement de cette béatitude ; quand il se demande si les optimistes sont niais ou fourbes, quand il note que les optimistes ont toujours soin de commencer par se percher dans les situations qui sont les plus éloignées de la misère, quand il croit que l'humanité est mauvaise, qui l'en blâmerait, connaissant la misère et connaissant l'humanité ?

Chacun de nous est au centre du monde pour la connaissance, pour la présentation qu'il en a ; Jean Coste ne voit pas le monde comme un député radical-socialiste ; il a ses raisons pour cela ; croyons que réciproquement un député radical-socialiste a ses raisons pour ne pas voir le monde comme un Jean Coste ; quand on veut que Jean Coste voie le monde en beau, comme on dit grossièrement, on veut qu'il ne soit plus Jean Coste,

mais un spectateur bénévole, bon garçon, regardant commodément le monde et Jean Coste à sa petite place dedans. C'est altérer totalement les données du problème. Jean Coste a une image du monde; si nous voulons que cette image ne soit plus la même, qu'elle soit modifiée, il ne s'agit pas de la prendre, séparément du monde, et de l'altérer, car elle serait modifiée, mais elle ne serait plus image ; il faut modifier le monde même ; c'est le seul moyen qu'elle soit une image modifiée, du monde modifié.

Je demande pardon d'insister autant sur la misère ; c'est un sujet ingrat; une conspiration générale du silence nous laisserait croire que la misère n'existe pas; seules les troisièmes et les quatrièmes pages des journaux nous signalent, pour nous émouvoir grossièrement ou pour nous distraire, les misères intéressantes, passionnantes, amusantes, refaites à souhait pour le plaisir des yeux ; la plupart de ceux qui parlent de la misère le font par intérêt, par emphase et démagogie; les partis socialistes célèbrent par tant de banquets et par tant de fêtes la déviation de leur action récente que l'on se demande quelle fête ils imagineraient le jour que la révolution serait faite. Mais Jean Coste est dans sa misère. Il n'est pas seulement au centre de sa misère pour la connaissance qu'il a de sa vie; Jean Coste est au centre de sa misère pour la connaissance qu'il a du monde. Les peines des autres hommes lui font une multiplication, un redoublement de ses peines. Les bonheurs des autres hommes le repoussent dans sa peine ; les bonheurs des autres hommes lui laissent un arrière-goût d'amertume et d'ingratitude, parce qu'ils réveil-

lent en lui la connaissance de l'égoïsme universel. Vu par lui, l'univers est misérable. Notre troisième et dernière conclusion de fait sera que la simple misère humaine a une importance universelle. La damnation a une importance universelle pour les catholiques. La misère sociale a une importance universelle pour nous. Un fait particulier peut causer une souffrance totale. Une absence particulière peut causer une privation totale :

Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.

Nous ne pouvons pas, ce serait commode, mais nous ne pouvons pas croire qu'il n'y a pas de misère parce que nous ne la regardons pas ; elle est quand même, et nous regarde. Nous ne pouvons pas invoquer les sentiments de la solidarité pour demander à la misère de nous laisser la paix ; nous sommes forcés d'aller jusqu'aux sentiments de la charité ; mais il suffit de la solidarité pour que la misère puisse nous requérir.

Les catholiques sérieux ont toujours été préoccupés de l'enfer ; quelque importante que fût la gradation des béatitudes, il semble bien que la constante préoccupation des catholiques sérieux ait été de savoir si l'âme entrerait ou n'entrerait pas dans le royaume des béatitudes ; l'entrée, la participation, le être ou ne pas être de la vie éternelle avait une importance capitale ; pour les catholiques sérieux le degré de la participation, qu'ils se le soient avoué ou qu'ils aient redouté de se l'avouer, pour ne pas offenser la munificence divine et pour n'en pas mépriser les dons, paraît avoir eu comme une importance ajournée ; quelque importante que fût la

gradation des peines, il semble que la constante préoccupation des catholiques sérieux ait été de savoir si l'âme éviterait ou non la précipitation, si elle serait damnée ou non ; la préoccupation du salut était capitale : être ou n'être pas sauvé ; de là tant d'efforts sérieux pour supprimer l'enfer ; soit que devenant hérésiarques ils aient enseigné la caducité des peines infernales ; soit que demeurant fidèles et pénétrant même au profond de la foi, ils aient tâché de sauver des âmes, c'est-à-dire aient tâché, littéralement, de supprimer l'enfer au moins pour ces âmes ; soit que de nos jours, devenant infidèles résolument, ils aient abandonné la foi catholique pour ne pas accepter l'enfer ; et de nos jours il est tout à fait certain que la foi due à l'éternité des peines a été pour la plupart des catholiques sérieux la cause la plus grave de révocation ; beaucoup de catholiques sérieux ont éprouvé le besoin, l'insurmontable besoin de supprimer l'enfer ; ils ont commencé par le supprimer dans leur âme ; plusieurs vieillards seraient retournés au catholicisme, qui en furent empêchés par cet article seul : *est descendu aux enfers*, et l'interprétation que l'Église lui donne ; un très grand nombre de jeunes gens, sérieux, ont renoncé la foi catholique premièrement, uniquement, ou surtout, parce qu'ils n'admettaient pas l'existence ou le maintien de l'enfer.

Il n'est pas nécessaire qu'ils retrouvent ce maintien parmi nous ; quand la société se résigne lâchement au maintien de la misère, la cité des hommes redevient aussi mauvaise que l'était de ce chef la cité du Dieu catholique. Le prix de la vie n'a pas baissé depuis la diminution, depuis l'élimination de la foi catholique.

La valeur de la souffrance n'a pas diminué. La valeur de l'effort à faire n'a pas diminué ; comme les catholiques sérieux sont préoccupés surtout du salut, nous devons nous préoccuper surtout d'arracher les misérables à la misère ; l'effort par lequel nous devons arracher les misérables à la misère n'est pas du même ordre, ne reçoit pas la même mesure que l'effort par lequel nous devons ou nous pouvons devoir égaliser les situations de fortune ; les catholiques sérieux emploient une quantité donnée de prières à multiplier les saluts individuels et non pas à faire monter en grade, pour ainsi dire, certains élus ; nous devons employer une certaine quantité d'action à sauver de la misère le plus grand nombre de citoyens que nous pouvons, et non pas à faire monter en grade économique certains pauvres ; une quantité donnée d'action sociale, une dépense économique donnée peut assurer le salut économique de beaucoup ; la même quantité de dépense ne ferait que plusieurs demi-riches ; avec cent mille francs bien administrés on peut organiser, émanciper un assez grand nombre de travailleurs ; avec cent mille francs bien administrés on ne peut faire qu'un tout petit rentier ; un modeste accroissement fait passer de la misère à la pauvreté ; il faut un grand accroissement pour monter de la pauvreté à la richesse ; ainsi le plus important est ce qui demande le moins ; le plus important est de faire passer au plus de citoyens que l'on peut la limite fatale ; et ce qui revient le moins cher, à beaucoup près, est en effet de faire passer cette limite ; un léger accroissement de budget y suffit presque toujours ; à ne considérer que la quantité, il y a beaucoup moins de distance entre la misère d'où l'on

sauve un citoyen, et la pauvreté, où il s'installe, qu'entre la pauvreté même et les différents degrés de la richesse.

Le devoir d'arracher les misérables à la misère et le devoir de répartir également les biens ne sont pas du même ordre : le premier est un devoir d'urgence; le deuxième est un devoir de convenance; non seulement les trois termes de la devise républicaine, liberté, égalité, fraternité, ne sont pas sur le même plan, mais les deux derniers eux-mêmes, qui sont plus approchés entre eux qu'ils ne sont tous deux proches du premier, présentent plusieurs différences notables ; par la fraternité nous sommes tenus d'arracher à la misère nos frères les hommes; c'est un devoir préalable; au contraire le devoir d'égalité est un devoir beaucoup moins pressant; autant il est passionnant, inquiétant de savoir qu'il y a encore des hommes dans la misère, autant il m'est égal de savoir si, hors de la misère, les hommes ont des morceaux plus ou moins grands de fortune; je ne puis parvenir à me passionner pour la question célèbre de savoir à qui reviendra, dans la cité future, les bouteilles de champagne, les chevaux rares, les châteaux de la vallée de la Loire; j'espère qu'on s'arrangera toujours; pourvu qu'il y ait vraiment une cité, c'est-à-dire pourvu qu'il n'y ait aucun homme qui soit banni de la cité, tenu en exil dans la misère économique, tenu dans l'exil économique, peu m'importe que tel ou tel ait telle ou telle situation; de bien autres problèmes solliciteront sans doute l'attention des citoyens; au contraire il suffit qu'un seul homme soit tenu sciemment, ou, ce qui revient au même, sciemment laissé dans la misère pour que le pacte civique tout entier soit nul;

aussi longtemps qu'il y a un homme dehors, la porte qui lui est fermée au nez ferme une cité d'injustice et de haine.

Le problème de la misère n'est pas sur le même plan, n'est pas du même ordre que le problème de l'inégalité. Ici encore les anciennes préoccupations, les préoccupations traditionnelles, instinctives de l'humanité se trouvent à l'analyse beaucoup plus profondes, beaucoup plus justifiées, beaucoup plus vraies que les récentes, et presque toujours factices, manifestations de la démocratie ; sauver les misérables est un des soucis les plus anciens de la noble humanité, persistant à travers toutes les civilisations ; d'âge en âge la fraternité, qu'elle revête la forme de la charité ou la forme de la solidarité ; qu'elle s'exerce envers l'hôte au nom de Zeus hospitalier, qu'elle accueille le misérable comme une figure de Jésus-Christ, ou qu'elle fasse établir pour des ouvriers un minimum de salaire ; qu'elle investisse le citoyen du monde, que par le baptême elle introduise à la communion universelle, ou que par le relèvement économique elle introduise dans la cité internationale, cette fraternité est un sentiment vivace, impérissable, humain ; c'est un vieux sentiment, qui se maintient de forme en forme à travers les transformations, qui se lègue et se transmet de générations en générations, de culture en culture, qui de longtemps antérieur aux civilisations antiques s'est maintenu dans la civilisation chrétienne et demeure et sans doute s'épanouira dans la civilisation moderne ; c'est un des meilleurs parmi les bons sentiments ; c'est un sentiment à la fois profondément conservateur et profondément révolutionnaire ; c'est un sentiment simple ; c'est un des principaux parmi les sentiments qui

ont fait l'humanité, qui l'ont maintenue, qui sans doute l'affranchiront; c'est un grand sentiment, de grande fonction, de grande histoire, et de grand avenir; c'est un grand et noble sentiment, vieux comme le monde, qui a fait le monde.

A côté de ce grand sentiment le sentiment de l'égalité paraîtra petit; moins simple aussi; quand tout homme est pourvu du nécessaire, du vrai nécessaire, du pain et du livre, que nous importe la répartition du luxe; que nous importe, en vérité, l'attribution des automobiles à deux cent cinquante chèvaux, s'il y en a; il faut que les sentiments de la fraternité soient formidables pour avoir tenu en échec depuis le commencement de l'humanité, depuis l'évolution de l'animalité, tous les sentiments de la guerre, de la barbarie et de la haine, et pour avoir gagné sur eux; au contraire le sentiment de l'égalité n'est pas un vieux sentiment, un sentiment perpétuel, un sentiment universel, de toute grandeur; il apparaît dans l'histoire de l'humanité en des temps déterminés, comme un phénomène particulier, comme une manifestation de l'esprit démocratique; ce sont toujours, en quelque sens, les sentiments de la fraternité qui ont animé les grands hommes et les grands peuples, animé, inquiété, car la préoccupation de la misère ne va jamais sans une amertume, une inquiétude. Au contraire le sentiment de l'égalité n'a inspiré que des révolutions particulières contestables; il a opéré cette révolution anglaise, qui légua au monde moderne une Angleterre si nationaliste, impérialiste; il a opéré cette révolution américaine, qui instaura une république si impérialiste, et capitaliste; il n'a pas institué l'humanité; il n'a pas préparé la cité; il n'a instauré

que des gouvernements démocratiques. C'est un sentiment composé, mêlé, souvent impur, où la vanité, l'envie, la cupidité contribuent. La fraternité inquiète, émeut, passionne les âmes profondes, sérieuses, laborieuses, modestes. L'égalité n'atteint souvent que les hommes de théâtre et de représentation, et les hommes de gouvernement; ou encore les sentiments de l'égalité sont des sentiments fabriqués, obtenus par des constructions formelles, des sentiments livresques, scolaires; quand des passions violentes, profondes et larges, humaines et populaires, s'émeuvent pour l'égalité, comme au commencement de la Révolution française, presque toujours c'est que l'égalité formelle recouvre pour sa plus grande part des réalités libertaires ou de fraternité. C'est un fait que, sauf de rares exceptions, les hommes qui ont introduit dans la politique les préoccupations d'égalité n'étaient pas, n'avaient pas été des misérables; c'étaient des petits bourgeois ou des pauvres, des notaires, des avocats, des procureurs, des hommes qui n'avaient pas reçu l'investiture indélébile de la misère.

Le vrai misérable, quand une fois il a réussi à s'évader de sa misère, en général ne demande pas son reste; les vrais misérables, une fois retirés, sont si contents d'être réchappés que, sauf de rares exceptions, ils sont contents pour le restant de leur vie; volontiers pauvres, ils sont si heureux d'avoir acquis la certitude que ce bonheur les contente; la contemplation de ce bonheur les alimente; optimistes, satisfaits, désormais soumis, doux, conservateurs, ils aiment cette résidence de quiétude ; ils ne demandent pas une égalisation des richesses, parce qu'ils sentent ou parce qu'ils savent

que cette égalisation n'irait pas sans de nouvelles aventures, qu'elle rouvrirait l'ère des incertitudes, qu'elle donnerait ou laisserait place au recommencement du risque ; ils peuvent ainsi redouter cette égalisation comme un recommencement de la misère ; ils n'en sont guère partisans ; ils aiment la conservation politique et sociale, parce qu'ils aiment la conservation de la certitude ; les partis de conservation n'ont pas de plus nombreux contingent, de plus compact, et solide, que celui des pauvres évadés de la misère, assurés contre la misère ; anciens misérables ils ont conservé de la misère une mémoire si redoutée que ce qu'ils redoutent le plus c'est le risque. Les conservateurs modestes non réactionnaires sont les conservateurs les plus conservateurs. Ils n'ont pas du tout la passion de l'égalité. Ils ne sont pas du tout des révoltés. Ils ignorent trop souvent, ou désapprennent, les sentiments de la fraternité.

Quelques misérables au contraire ont gardé de leur misère un souvenir si anxieux qu'ils ne peuvent se tenir dans ces régions de la pauvreté, quantitativement, géographiquement voisines de la misère ; ils fuient en hauteur dans les régions économiques les plus éloignées de la misère ; ils deviennent immensément riches, beaucoup moins par cupidité des richesses que par effroi de la misère ancienne ; ces malheureux ne peuvent retrouver le repos, la paix de l'âme, que dans des situations économiques si éloignées de leur situation première que le voyage de retour paraisse impossible à jamais ; ainsi apparaissent des ambitieux singuliers, singulièrement formidables, ambitieux de gouvernement chez qui la passion du gouvernement n'est pas la pre-

mière, ambitieux de banque, de commerce, d'industrie chez qui la passion du gouvernement financier, commercial, industriel, chez qui la passion du travail, chez qui la passion d'amasser n'est pas la première; ambitieux dont les temps de grandes inventions mécaniques, de grandes aventures industrielles présenteraient beaucoup d'exemples; ambitieux dont les avènements de rois américains présenteraient des exemples particulièrement nombreux; ambitieux dont les campagnes économiques étaient, elles aussi, des fuites en avant; et dans l'ambition de Napoléon Bonaparte même on reconnaîtrait cet effroi persistant, la peur de retomber dans la misère, dans le risque, dans l'aventure; la proclamation de l'Empire semble avoir été surtout pour lui une assurance, plus une assurance qu'un agrandissement; il pensait à fixer la fortune, à consolider; il n'avait sans doute pas alors, à l'égard de la certitude, une mentalité très éloignée de celle d'un bon fonctionnaire qui songe à la régularité de l'avancement, à la sécurité de la situation, à la tranquillité de la retraite. Il voulut avoir son bureau.

Telle est en effet la prolongation de la marque de la misère : ceux qui échappent à la misère n'échappent pas à la mémoire de leur misère; ou par continuation, ou par un effet de réaction, toute leur vie ultérieure en est qualifiée; les uns, de beaucoup les plus nombreux, se taisent dans la conservation de la pauvreté; ils ne sont pas révolutionnaires; ils ne sont pas égalitaires; ils demeurent au-dessous de l'égalité; les autres, quelques-uns, ne sont révolutionnaires que pour soi; ils ne sont pas égalitaires non plus; ils s'enfuient au-dessus de l'égalité. Ce sont là deux démarches contraires, mais

elles ont la même cause : les uns fuient la mémoire du risque dans l'assurance de la pauvreté ; les autres fuient la mémoire de la gêne dans l'abondance des richesses. On compterait que l'immense majorité des anciens miséreux se réfugie ainsi dans des amnésies volontaires ; on noterait chez beaucoup d'écrivains des cas très caractérisés de cette amnésie, car beaucoup d'écrivains ont connu vraiment la misère dans leurs commencements, et peu d'écrivains ont su nous donner une exacte représentation de la misère ; cette amnésie prouverait au besoin combien la misère est grave, puisque d'une part la mémoire de la misère demeure si vivante au cœur des anciens misérables, et puisque d'autre part ils font des efforts si désespérés pour échapper à cette remémoration. Cette amnésie est pour eux comme une amnistie.

Restent ceux qui ayant par eux-mêmes la connaissance de la misère présente ou ayant eu la connaissance de la misère ne redoutent pas d'analyser la misère ainsi connue ; misérables ou anciens misérables, ils ont le courage de regarder la misère en face, ils ont le courage de ne pas se réfugier dans l'amnésie ; quand ils sont engagés dans l'action, ces misérables et ces anciens misérables se reconnaissent à des caractères constants ; mais ces caractères ne sont guère sensibles qu'à ceux qui les ont eux-mêmes : ils sont profondément révolutionnaires, c'est-à-dire qu'ils travaillent tant qu'ils peuvent à effectuer cette révolution de la société qui consisterait à sauver de la misère tous les misérables sans aucune exception ; ils sont profondément socialistes, c'est-à-dire qu'ils savent que l'on ne peut sauver des misères morales ou mentales tant que l'on ne sauve pas de la misère économique ; ils ne sont pas égali-

taires ; ils ne sont pas belliqueux ; ils ne sont pas militaires ; ils ne sont pas autoritaires ; ils ne subissent pas l'autorité ; ils ne sont pas enthousiastes ; ils ont l'admiration rare ; ils évitent les cérémonies, officielles, officieuses ; ils se méfient de l'éloquence ; ils redoutent l'apparat ; on les accuse, non sans apparence de raison, d'être tristes, souvent maussades ; ils ne paraissent pas aux banquets ; ils ne portent ni ne soutiennent les toasts ; la chaleur communicative ne se communique pas en eux ; les votes retentissants les laissent froids ; les ordres du jour de victoire les laissent indifférents et perpétuellement battus ; les drapeaux, même rouges, leur font mal aux yeux ; les fanfares, même socialistes révolutionnaires, les étourdissent ; la joie des fêtes publiques leur paraît grossière ; les inaugurations pompeuses ne leur apportent pas la profonde joie des commencements et des naissances ; les enterrements et les commémorations ne leur apportent pas la parfaite plénitude complète achevée de la mort ; ils sont très sévères ; ils ne se montent pas le coup sur la valeur des hommes et des événements ; ayant une fois mesuré le monde à l'immense mesure de la misère, ils ne mesurent pas à d'autres mesures ; les mesures usuelles, succès, majorité, vente, leur paraissent petites ; les malheurs qui ne sont pas de la misère, insuccès, minorité, mévente, ne leur paraissent pas des malheurs sérieux ; les malheurs qui ne font pas tomber ou retomber dans la misère ne leur paraissent pas des malheurs pour de bon ; les bonheurs qui, dans l'ordre de l'économie, ne sont pas le bonheur d'échapper à la misère ne leur paraissent pas des bonheurs proprement dits : ce ne sont plus que des avantages, des com-

modités ; les hommes qui n'ont pas connu comme eux la misère et qui parlent et qui sont éloquents leur paraissent toujours n'avoir pas atteint l'âge adulte, leur font l'effet d'enfants bavards ; les misérables et les anciens misérables conscients ne sont pas aimés de leurs ennemis, ni de leurs camarades, mais ils sont aimés de leurs amis. Les misérables conscients ont beaucoup d'ennemis, surtout parmi leurs camarades. Mais ils ont plusieurs amis.

C'est qu'ils sont des trouble-fête. Hantés par la connaissance qu'ils ont de la misère, anxieux de savoir qu'il y a tant de misère présente, ils ne peuvent ni ne veulent oublier cette existence ni cette connaissance l'espace d'un banquet, le temps de boire au plus récent triomphe définitif de la Révolution sociale. Donc on les hait. Ils savent que la misère n'intervient pas dans la vie comme un élément du passif dans l'établissement d'un bilan. Ceux qui n'ont pas connu la misère peuvent s'imaginer loyalement et logiquement que dans la vie de l'individu les éléments d'assurance et les éléments de misère sont des éléments du même ordre, qu'ils reçoivent la même mesure, qu'ils peuvent donc s'opposer, s'équilibrer, se balancer : nous savons qu'il n'en est rien; les éléments de misère ont un retentissement total sur les éléments de certitude; les éléments d'incertitude qualifient les éléments de certitude ; mais tant que la certitude n'est pas complète les éléments de certitude ne qualifient pas les éléments d'incertitude; aussi longtemps que la certitude n'est pas complète, elle n'est pas la certitude; une vie assurée de tous les côtés moins un n'est pas une vie assurée ; un véritable malheur, une véritable misère empoisonne toute une vie ;

un véritable bonheur ne peut pas même se produire dans la misère ; il y devient aussitôt misère lui-même et malheur ; il ne s'agit donc pas d'établir un bilan de la vie individuelle où bonheur et misère seraient équilibrés ; même si on réussissait à établir ce bilan, c'est en vain que les éléments de bonheur surpasseraient les éléments de misère, car les éléments de bonheur n'atteignent pas les éléments de misère, et les éléments de misère atteignent les éléments de bonheur ; mais on ne peut pas même établir ce bilan, parce que les éléments de bonheur et les éléments de misère ne sont pas du même ordre ; et l'on ne peut pas comparer ce qui n'est pas du même ordre. Pour une vie individuelle, à l'égard de la misère, tant qu'on n'a pas fait tout, on n'a rien fait.

Ceux qui n'ont pas connu la misère peuvent s'imaginer loyalement et logiquement que dans la vie de la société les vies individuelles assurées et les vies individuelles de misère sont des unités du même ordre, qu'elles reçoivent le même compte, qu'elles peuvent donc s'opposer, s'équilibrer, se balancer ; nous savons qu'il n'en est rien ; les vies de misère peuvent avoir ou n'avoir pas de retentissement individuel sur les vies assurées ; il reste que la misère des vies individuelles a un retentissement sur toute la vie sociale, sur la société, sur l'humanité ; une cité assurée de tous les côtés moins un n'est pas une cité ; un véritable malheur individuel, une véritable misère individuelle empoisonne toute une cité ; une cité n'est pas fondée tant qu'elle admet une misère individuelle, quand même l'individu intéressé y consentirait ; un tel consentement, un tel renoncement, recommandé dans la morale de la

charité, est incompatible avec la morale de la solidarité ; il ne s'agit donc pas d'établir un bilan de la vie sociale où vies individuelles d'assurance et vies individuelles de misère seraient équilibrées ; même si on réussissait à établir ce bilan, c'est en vain que les vies de bonheur surpasseraient en nombre, en quotité, les vies de misère. car les vies de bonheur n'atteignent pas les vies de misère et les vies de misère atteignent les vies de bonheur ; mais on ne peut pas même établir ce bilan, parce que les vies de bonheur et les vies de misère ne sont pas du même ordre ; on ne peut les comparer. Pour la vie sociale, à l'égard de la misère, tant qu'on n'a pas fait tout, on n'a rien fait.

En intensité, aucun bonheur n'est plus intense que la misère.

Les misérables et les anciens misérables conscients savent cela ; et ceux qui ne le veulent pas oublier ne manifestent pas perpétuellement une joie publique d'État, gratuite, laïque et obligatoire. Quand on célèbre par des fêtes ininterrompues un avancement douteux, ils pensent à la misère non douteuse ; quand on célèbre un avancement précaire, ils pensent à tout ce qui n'est pas fait ; au milieu de la joie ils pensent à la misère extérieure ; ils sont des trouble-fête : on les hait ; on les estime et on les hait ; ils ne haïssent pas ; ils n'estiment pas.

On les hait surtout dans les partis socialistes révolutionnaires nationalement et régionalement constitués ; un assez grand nombre de bourgeois admettent que des chrétiens ou que des socialistes pensent aux misères de la société bourgeoise : les camarades socialistes révolutionnaires n'admettent pas qu'on ne communie

pas infatigablement avec eux dans les apothéoses des punchs. Le parti de la souffrance est tout à la joie. Il est donc tout à la dureté. Rien ne rend féroce comme une joie fausse, non fondée. C'est ici proprement le mystère de la représentation parlementaire. Puisque les représentants représentent, et qu'ils sont contents, il faut que les représentés le soient aussi. Puisque la puissance des représentants représente censément la puissance des représentés, il faut que tout des représentants représente les représentés ; le contentement des représentants ne peut représenter que le contentement des représentés.

Quand un misérable ou un ancien misérable conscient fait un livre, il peut faire un *Jean Coste*.

Sur le réalisme de *Jean Coste* on ne saurait mieux dire que n'a dit M. Sorel, — un article du *Mouvement Socialiste*, reproduit dans le huitième cahier de la troisième série, — et je me suis moi-même expliqué plusieurs fois. Bien lu, le *Jean Coste* est rigoureusement réaliste. Quand on a dit : *C'est trop noir*, on ne voulait pas seulement dire : C'est trop noir ; on entendait, ce qui est au moins aussi important : Avec des noirceurs qu'on mettrait, tout le monde pourrait en faire autant. — Qu'on se détrompe. Ce n'est pas avec du noir étalé romantiquement sur du noir que l'on fait un *Jean Coste* ; rien n'est aussi éloigné qu'un *Jean Coste* du romantique et du mélodramatique ; rien n'est aussi difficile à faire qu'un *Jean Coste* ; c'est une erreur d'art grossière que de s'imaginer qu'il faut et qu'il suffit de fourrer du noir pour obtenir un effet de misère ou un effet de tristesse ; il pourrait arriver à Jean Coste un assez grand nombre

d'événements beaucoup plus graves qu'il ne lui en arrive, et que sa vie fût moins misérable; inversement il pourrait ne pas lui arriver tous les événements graves qui lui arrivent, et que sa vie ne fût pas moins misérable; ce ne sont pas les seuls événements extérieurs qui font l'assurance ou la misère; la misère n'est pas mathématiquement proportionnée à la gravité des événements extérieurs ; si la seule ingéniosité des supplices d'imagination faisait l'épouvantement d'un enfer, M. Mirbeau y suffirait; mais ce qui fait justement que M. Octave Mirbeau n'est pas Dante, c'est qu'un enfer n'est pas tout constitué par la seule imagination de littérature. Il y faut ou du génie ou ce qui peut seul remplacer le génie et souvent se confond avec lui : d'avoir vécu soi-même une vie, ou de l'avoir vu soi-même vivre de très près, en sympathie, en amour.

Je l'ai dit moi-même à Lavergne et il me permettra de le redire : *Jean Coste* est un livre si fort que ce n'est pas un livre de série ; ce n'est pas un commencement de série ; ce n'est pas un de ces premiers livres qui annoncent assurément toute une bibliothèque, histoire naturelle et sociale de toute une famille sous la troisième République ; ce n'est pas un de ces premiers livres dont on peut dire après qu'on les a lus : l'auteur en a quarante-cinq dans le ventre et nous en aurons un tous les ans; c'est au contraire un de ces livres si forts qu'ils paraissent être sortis de l'auteur bien plutôt qu'il ne les a faits ; quand on les a lus il en reste une impression si forte que l'on se demande si l'auteur pourra jamais recommencer ; je ne dis pas cela pour diminuer Lavergne, au contraire, ni pour limiter le champ de son travail éventuel ; j'attends beaucoup de ce qu'il fera ; mais à

peu d'hommes il a été donné de produire ainsi un premier livre, un livre seul, debout comme un pilier, et qui fasse naître cette espèce de préoccupation; c'est ici une *case de l'oncle Tom,* un *don Quichotte,* un *Robinson Crusoé,* un de ces livres qui surgissent isolés de toute une œuvre ou de toute une vie ou d'un temps même et qui vivent indéfiniment dans les mémoires; c'est pour cela que le nom de Jean Coste est devenu un nom commun; ce nom ne sera sans doute jamais aussi répandu que les noms de ces personnages fameux, parce que le sujet du livre est beaucoup moins vaste, moins largement humain, parce que le livre intéresse une humanité beaucoup plus restreinte, parce qu'il est un peu strictement professionnel; mais, ces réserves faites, ou plutôt ces mesures prises, à proportion le livre de Lavergne est un livre de la famille de ces livres traditionnels; c'est un livre dangereux pour les suivants, et redoutable pour l'auteur même.

On s'en aperçoit pour peu qu'on sache lire, et si l'on avait quelque hésitation, il suffirait de comparer l'œuvre de Lavergne à certains volumes de Zola; je ne veux pas entrer par une incidence dans la critique d'un monument aussi colossal; mais que l'on compare les misères si fréquemment décrites par Zola dans ses romans à la misère d'un Jean Coste; les misères de Zola sont presque toujours beaucoup plus noires que la misère de Jean Coste; les événements sont beaucoup plus graves, beaucoup plus dramatiques; et pourtant l'impression n'est pas la même; les misères de Zola sont des misères de description, des misères vues par un touriste laborieux, souvent consciencieux, par un inspecteur des misères, par un excursionniste; les

misères de Jean Coste sont vues de l'intérieur, vécues par un misérable ; quand on lit du Zola les horreurs accumulées produisent fréquemment une impression terrible ; mais à mesure que la lecture physique s'éloigne l'impression, qui était littéraire, diminue, s'atténue, s'efface, laisse place à une impression de fabrique ou de renseignement ; quand on lit le *Jean Coste* on n'a pas une impression aussi terrible ; on a plutôt une impression triste, commune, et cette impression si trompeuse, que l'on pourrait en faire autant ; on ferme le livre, sur cette impression qu'il ne nous a rien appris de nouveau ; le temps passe ; les images travaillent dans la mémoire ; les images de littérature s'effacent ; les images de réalité s'élaborent ; Jean Coste, sa femme, sa mère, ses enfants se dessinent, vivent, gagnent ; la charpente même du roman nous apparaît, simple, grande, robuste, solide, loyale ; cette image de Jean Coste et de sa misère nous poursuit, nous hante ; c'est un misérable familier ; il vit parmi nous ; et nous souffrons de ne pas pouvoir lui donner de notre pain : telle est la différence d'un livre classique, réaliste, à une construction romantique, nommée naturaliste ou réaliste.

On m'objectera que Lavergne n'en a pas cherché si long pour faire son *Jean Coste* ; je l'espère bien ; mais c'est le propre de la probité, de la sincérité classique ; mettant le réel même en œuvre, elle supporte le même examen que le réel ; comme le réel même elle épuise inlassablement la science, la critique, l'analyse ; pour la même raison que l'on marche avant de savoir l'anatomie et la physiologie du mouvement musculaire, pour la même raison Jean Coste instituteur, vivant une vie

réelle, fournit l'inépuisable matière d'une étude qu'il peut n'être pas capable de faire ; et pour la même raison Lavergne, opérant une œuvre réelle, fournit, comme et d'après son modèle vivant, l'inépuisable matière d'une étude qu'il n'est pas forcé d'avoir faite ; ni la vie sous la forme de l'action, ni la vie sous la forme de l'opération, n'attend après la science ; la science peut l'éclairer, la surveiller, la contrôler, la corroborer ; mais la science ne fait pas la vie ; c'est méconnaître à la fois la vie et la science, l'impérieuse nécessité de la vie et la liberté totale de la science, que de brouiller ainsi les fonctions de la connaissance et les fonctions de l'action ; c'est précisément cette confusion qui a préparé l'usurpation du romantisme et de la représentation ; au lieu de vivre une vie réelle dans l'ordre de l'action, le romantique vit une image, une représentation de vie en pensant aux spectateurs ; quand il n'a pas de spectateurs, lui-même il se fait spectateur ; il n'agit pas en considérant la réalité agie ; mais il agit comme à la scène ; il est en perpétuelle représentation ; il ne pense qu'aux effets produits ; il se conduit dans l'ordre de l'action en fonction non pas de l'action, mais de la connaissance qu'il veut que le spectateur ait de cette action ; pour dire le mot, il est tout envahi de cabotinage ; au lieu d'avoir une réalité comme est la réalité, matérielle, récalcitrante, obscure, difficile, et débordant de toutes parts la connaissance et la science, une réalité comme les véritables savants la connaissent et la reconnaissent, ils ont une pseudo-réalité formelle, rationnelle, claire, soumise, fausse, facile, commode à la connaissance, de même grandeur qu'elle, non mystérieuse ; et ce n'est pas étonnant, puisque

en eux les fonctions de la connaissance ont eu la complaisance de se fabriquer pour soi une réalité à connaître : au lieu d'attacher les fonctions de la connaissance à la réalité, aux vestiges de la réalité, ils ont fait fabriquer par ces fonctions une réalité faite exprès pour elles; ainsi les romantiques ne font le tour du monde que parce qu'ils ont commencé par se fabriquer un petit monde circumnavigable.

On a reproché à Jean Coste une certaine grandiloquence ; on a eu raison de la constater; on a eu tort de la lui reprocher : il parle comme il peut ; on a eu tort de la reprocher à l'auteur : l'auteur a bien vu; c'est un fait que les misérables se plaisent un peu à ce qui nous semble de la grandiloquence; ils sont trop souvent oratoires, et quelquefois rhéteurs ; cela ne tient pas seulement à la vanité commune, exacerbée, aigrie par la misère; cela ne tient pas seulement au vice de littérature, de phrase, à l'envahissement du jargon politique ; il y en a une cause beaucoup plus belle, beaucoup plus noble et beaucoup plus profonde, beaucoup plus humaine : la misère est une grandeur; si grande que les autres grandeurs humaines en comparaison paraissent petites ; quand on connaît bien de vrais miséreux, ce qui frappe le plus en eux, dans l'abaissement même, c'est un certain ton de hauteur; leur humilité n'est souvent que de la hauteur, intérieurement possédée ; ils ont toujours l'air de dire en parlant aux autres hommes : vous qui ne connaissez pas la vie, parce que vous ne connaissez pas la misère; c'est justement cette grandeur, dont ils ont conscience, qu'ils ne peuvent pas toujours porter, et qui leur monte à la tête ; ils ne tombent

dans la grandiloquence que parce qu'ils ont un besoin de monter jusqu'à la grande éloquence, et qu'ils ne savent pas toujours ; c'est le propre de cette grandeur qu'est la misère de n'avoir pour ainsi dire jamais été choisie, élue, voulue, préparée ; c'est une grandeur involontaire, venue du destin, non préparée : de là cette gaucherie haute, cette insolence prétentieuse des têtes désignées ; les misérables sont investis d'une grandeur qu'ils n'avaient pas demandée ; ils sont condamnés par la force des événements à jouer la vie au tragique sans avoir le tempérament ou le génie tragique ; ils jouent faux ; ils jouent mélodramatique au lieu de jouer tragique ; et l'on croit que leur vie est mélodramatique ; mais elle est tragique tout de même : c'est l'expression qui manque. Même il se produit parmi les misérables un phénomène assez analogue à celui qui se produit parmi les grands : de même que les grands héréditaires ont une aisance que les parvenus n'ont pas, de même les misérables héréditaires ont une aisance que n'ont pas les naufragés de la vie ; les familles de miséreux se tiennent mieux devant la misère. Je ne parle pas des fatalistes ; et combien d'orgueil encore, et de hauteur, dans le fatalisme.

On lui a reproché d'avoir un langage précieux. L'auteur a bien entendu. Je connais les primaires. Non seulement je fus élevé à l'école primaire, de sept à onze ans, mais cette école était l'école primaire annexe à l'école normale primaire, à l'école normale d'instituteurs du département. Sous la direction d'un instituteur particulièrement choisi, les élèves-maîtres venaient chaque semaine, chacun son tour, nous faire la classe.

Ils m'ont enseigné *le sifflet de Franklin,* et la ligne droite *si l'on coupait la France de Liège à Bayonne.*

La plupart des gens qui flattent aujourd'hui les instituteurs pour s'en faire une clientèle sont des bourgeois d'origine secondaire.

J'aimais beaucoup mes maîtres primaires. J'ai conservé des relations personnelles, respectueuses, affectueuses, avec la plupart d'entre eux. Venu au lycée, nous eûmes avec les normaliens primaires d'excellentes relations. Nous fîmes, sans phrases, la fameuse fusion des deux enseignements. C'était le temps où l'on restituait les exercices physiques. Il y avait des équipes du lycée, des équipes de l'école normale. Nous concourions. Nous composions des rallies, des parties, des fêtes.

Je retrouvai au régiment beaucoup d'instituteurs et dans cette camaraderie sans appareil j'eus avec plusieurs d'entre eux des relations de véritable amitié. Ces relations furent continuées. Depuis que j'ai commencé à faire des éditions, par les cahiers ou, en dehors des cahiers, par les *Journaux pour tous*, aujourd'hui par *l'œuvre du Livre pour tous*, par *Pages libres*, je continue à communiquer avec des instituteurs, de plus en plus nombreux. Nous avons beaucoup moins d'instituteurs abonnés de propagande ou abonnés ordinaires que nous ne servions la première année d'abonnements gratuits à des instituteurs. Mais dans l'accroissement régulièrement lent de nos cahiers, les instituteurs figurent pour un accroissement supérieur à l'accroissement moyen. Les instituteurs nous écrivent longuement ; et je lis scrupuleusement tout ce qu'on nous écrit.

Je connais donc les instituteurs. Je les connais comme

un inspecteur général ne les connaît pas. Je les connais comme l'honorable M. Buisson, qui les a faits, qui les connaît tant, ne les connaît pas. Surtout je les connais comme les politiciens qui aujourd'hui veulent se servir d'eux ne les connaissent pas. Sauf des exceptions, heureusement nombreuses, ils pensent, ils parlent exactement comme Jean Coste. Loin qu'allant de l'enseignement primaire au supérieur en passant par le secondaire on aille du simple au compliqué, c'est au contraire l'enseignement supérieur qui est simple, et c'est dans le primaire, et trop souvent dans le secondaire, qu'il y a de la complication. Sauf des exceptions, heureusement nombreuses, quand les instituteurs écrivent, ils sont tentés d'écrire un peu comme Jean Coste parle, un peu raide, un peu mièvre, un peu prétentieux, un peu précieux.

Entendons-nous : il y a partout des hommes, qui échappent à leur métier, à leur classe, à leur entourage. Nous ne voulons, et nous ne pouvons parler ici que des instituteurs qui ont reçu l'empreinte de leur métier, qui sont caractérisés par leur métier, non par leur métier en général, mais par leur métier comme on a fait ce métier. Ce qui est libre échappe à cette espèce de remarque. Il y a heureusement beaucoup d'instituteurs qui sont restés peuple, ouvriers ou paysans. Il y en a plusieurs qui ont d'eux-mêmes un esprit de science, ou d'art, ou de philosophie. Mais les instituteurs qui ont subi sans résistance l'impression proprement primaire ont désappris de parler peuple et n'ont pas encore appris à parler français.

Parler peuple et parler français, c'est parler le même langage, un langage de nature et d'art, sur deux plans

différents parallèles de culture. La nature et l'art travaillent sur deux plans différents ; mais ces plans sont parallèles et les résultats sont conformes. Parler primaire, c'est parler un langage un peu appris, un peu conventionnel, un peu artificieux. Le parler peuple, ouvrier ou paysan, travailleur ou soldat, ressortit à la culture humaine. Le parler primaire appartient à l'entraînement d'État.

Qu'il soit hautement désirable que les primaires parlent peuple et français, oui. Mais tant qu'ils sont en majorité comme ils sont, l'historien doit les représenter comme ils sont, les faire parler, ou plutôt les écouter parler, comme ils parlent. Nous n'avons à nous masquer aucune réalité. Nous devons savoir ce qu'est l'enseignement primaire, comme le reste. Nous devons le savoir en un temps où des politiciens, d'État, veulent nous faire croire que l'enseignement primaire supérieur est l'aboutissement d'un peuple et d'une humanité.

Sur la quotité de la misère je ne crois pas que l'auteur ait exagéré ; il y a au moins autant de misère dans le monde qu'il n'en paraît, c'est-à-dire, exactement, qu'il y a au moins autant de misères qui se cachent par vanité, par fierté, orgueil, tristesse, par devoir, par grandeur, par noblesse, par nécessité, par bons et mauvais sentiments, qu'il n'y a de fausses misères étalées par cupidité.

Pressez un peu quelqu'un sur le *Jean Coste*. J'entends quelqu'un de sincère et de grave, quelqu'un qui ne se réfugiera pas derrière les phrases conventionnelles des discours. On vous répondra : Sans doute, mais il y met un peu du sien. Nous connaissons beaucoup d'institu-

teurs qui sont très heureux. — L'auteur n'a jamais dit le contraire. Lui-même il a dit combien il y en a d'heureux, de pauvres, de malheureux, de misérables pour une compagnie déterminée. — Ils se marient comme ils veulent.—Je n'en sais rien. — Les paysans les estiment; dans les villages les dots les plus fortes sont pour eux; ils font des bons mariages.—N'oublions pas que l'auteur a fait manquer à Jean Coste un mariage préparé par ses parents pour être un bon mariage. — Ah dame ! s'ils veulent faire des mariages d'inclination! Et puis aussi pourquoi a-t-il tant d'enfants ? — Quatre. — C'est vouloir être malheureux.

— J'y consens; mais puisque c'est ainsi que répondent les hommes sincères et réalistes, les hommes établis et sérieux, il faut savoir si derrière l'apparat des discours officiels tout l'idéal de vie que la troisième République propose à un assez grand nombre de ses loyaux serviteurs est le mariage d'affaires ou le célibat perpétuel.

Je ne reviendrai pas aujourd'hui sur l'histoire du *Jean Coste* avant sa publication; les campagnes les plus acharnées de calomnies ne me feront pas revenir sur d'anciens incidents ; je rappelle seulement, et Lavergne aime à rappeler que sans nos cahiers *Jean Coste* n'aurait jamais vu le jour. Le livre fut longtemps aussi misérable que le personnage, et, au fond, de la même misère. L'histoire de *Jean Coste* après sa publication présente un intérêt considérable.

Ce livre réussit ; il n'avait pas été fait pour plaire, mais il réussit ; par ce livre simple un très grand nombre de lecteurs furent simplement émus ; un très

grand nombre de critiques libres firent à ce livre une importante publicité.

Les hommes engagés dans les partis politiques anticléricaux négligèrent d'en faire autant. J'avais bêtement pensé que ce livre serait bienvenu dans les partis républicains. J'avais oublié que les partis n'aiment pas le livre. Partout autour de nous on ne parlait que des instituteurs ; on protégeait les instituteurs ; on vantait les instituteurs ; on chérissait les instituteurs ; je pensai qu'on accueillerait ce livre d'instituteur ; je me trompais ; on me le fit bien voir. Les grands orateurs attitrés se turent ; les gens qui parlent de tout ne parlèrent pas du *Jean Coste ;* dans *l'Aurore* même le livre n'eut que quelques lignes de Geste, un *post-scriptum*, je crois.

Sur le conseil de notre ami Pierre Félix, qui alors s'intéressait aux cahiers, et que le *Jean Coste* avait profondément ému, je fis les démarches les plus instantes auprès de la *Ligue de l'Enseignement*. Je demandais que la *Ligue* adoptât pour ainsi dire ce livre, qu'elle en achetât et en répandît un certain nombre d'exemplaires. Puisque la *Ligue*, à son origine institution privée, née d'initiative individuelle, formée d'efforts individuels, tend de plus en plus à devenir une institution d'État, un organe de gouvernement, puisque d'ailleurs on veut en venir à fixer les responsabilités, je dois dire que mes démarches ne furent pas, comme on dit, récompensées ; aujourd'hui je me demande, anxieusement, si je ne fus pas joué, noyé d'eau bénite.

Ce *Coste* insubmersible aujourd'hui reparaît. La librairie Ollendorff le publie en un volume à trois

francs cinquante, 314 pages, couverture toile reliée illustrée rouge et noir de H. Goussé. Quand on me dit qu'il y aurait une image peinte, je me méfiai; je ne redoute rien tant que les images pour un texte; aujourd'hui que le livre est là, relié dans sa toile verte, je dois déclarer que ce dessin rouge et noir me paraît beau; il est simple, il est sobre, il vaut le livre, il exprime le livre : c'est tout dire.

Je ne cesse de demander à nos abonnés; mais c'est qu'il y a beaucoup à demander; l'œuvre à faire est immense; je leur demande instamment de faire à cette édition nouvelle du *Jean Coste* la plus grande fortune qu'ils pourront. Le livre mérite cette fortune.

L'auteur la mérite. Nous avons ici exposé assez franchement notre situation administrative et financière pour avoir le droit de parler finance. On doit toujours parler finance. La fausse discrétion financière est la plus insupportable des hypocrisies bourgeoises. Lavergne s'est endetté pour écrire son livre. D'ailleurs Lavergne a, comme tous les auteurs, comme tous les ouvriers, le droit et le devoir de vivre en travaillant. Nos cahiers sont malheureusement trop misérables eux-mêmes pour payer des droits d'auteur; le temps n'est pas venu où dans cette institution, florissante enfin, tous les ouvriers auront un salaire normal, un salaire minimum.

Lavergne n'a pas touché un sou des cahiers; dans la nouvelle édition il touche, pour la première fois de sa vie, des droits d'auteur; un contrat normal est intervenu ; or il est juste que Lavergne et sa famille vivent ; nous devons avoir beaucoup d'affection pour ceux de nous qui, instituteurs ou professeurs, quittent leur métier et viennent exercer sur nous parmi nous leur

petite fraction de gouvernement socialiste et révolutionnaire; nous ne devons pas avoir moins d'amitié pour les instituteurs et pour les professeurs qui dans la peine et dans le travail continuent d'exercer leur métier modeste.

Lavergne a fait plus; sur ma demande, et très cordialement, il a bien voulu partager avec les cahiers ses droits d'auteur; pour tout exemplaire acheté de la nouvelle édition, la moitié des droits d'auteur vient à Lavergne, la moitié des droits d'auteur vient aux cahiers; je sais que cette révélation suffira pour que plusieurs étendent au nouveau *Jean Coste* le boycottage dont nos cahiers bénéficient; mais les boycotteurs sont moins nombreux qu'ils ne veulent bien le croire, et moins puissants.

Enfin la convention commerciale passée entre les éditeurs, l'auteur et les cahiers est telle que les exemplaires de la nouvelle édition commandés à la librairie des cahiers nous rapportent plus que la librairie ordinaire. — Je rappelle que nous demandons à nos abonnés de commander tous leurs livres et périodiques à la librairie des cahiers.

Nous demandons à nos abonnés de faire au nouveau *Jean Coste* la plus grande fortune, la plus grande publicité, de l'acheter et de le faire acheter, de le faire placer dans les bibliothèques publiques, scolaires, communales, dans les bibliothèques de groupes; ils rencontreront sans doute quelques résistances; ils verront par eux-mêmes d'où elles viennent, ce qu'elles signifient.

Ce livre peut fournir un très bon roman feuilleton pour les journaux de province et même pour les journaux de Paris; nous ne devons pas négliger le roman feuil-

leton ; mauvais, il est un des agents les plus pernicieux de démoralisation ; bon, il peut devenir un des moyens de culture les plus efficaces, et non pas seulement pour le peuple ; quand j'ouvre *la Petite République*, c'est pour lire ou pour parcourir les romans extraordinaires de M. Michel Zévaco ; c'est un auteur qui a beaucoup gagné ; *le Matin* a beaucoup fait, en donnant de l'Erckmann-Chatrian ; *l'Aurore* a beaucoup fait, de donner le Stendhal et beaucoup de Balzac.

Le *Jean Coste* fait un excellent feuilleton ; c'est à nos amis d'y aviser. Ils rencontreront les mêmes résistances. Un grand journal républicain d'un port militaire breton qui n'est pas Brest refusa de publier le *Jean Coste* en feuilleton ; la situation des instituteurs n'est déjà pas si brillante en Bretagne, l'école primaire laïque y est fortement attaquée, il ne faut pas déprécier l'œuvre scolaire de la troisième République, il ne faut pas décourager le recrutement des écoles normales primaires.

C'est toujours la même aberration de méthode : se masquer la réalité, au lieu de la voir et d'y travailler.

Nous avons connu ainsi, sur le tard, les crimes de Lavergne : tout soucieux de faire un livre, un roman réaliste, il avait négligé de faire un volume anticléricaliste ; il avait fait un curé de village comme il avait vu, un curé brave homme, honnête homme, au lieu de faire un curé comme il faut qu'ils soient tous pour que l'anticléricalisme radical soit fondé ; ayant à faire une élection, au lieu de mettre en présence un parti réactionnaire tout à fait immonde et un parti radical tout à fait sublime, il avait mis en présence deux partis politiques assez également faux, assez également lâches.

D'autres, très nombreux, surtout depuis que le livre a réussi, ont au contraire, — mais cela revient au même, — été pris pour Jean Coste d'un amour inattendu. Je crois que Téry aujourd'hui se méprend sur les sentiments qu'il convient d'avoir pour Jean Coste. On aime trop Jean Coste. On l'aime contre quelqu'un. Nous devons l'aimer pour lui-même. Il vaut d'être aimé pour lui-même. On veut l'aimer à condition que dans la commune il soit un anticuré. Nous devons l'aimer pour lui-même, comme un homme libre; il a le droit et le devoir d'exister pour lui-même, par lui-même, pour et par l'humanité, non pas seulement en opposition, en conflit préparé perpétuel avec un autre homme, quel que soit cet homme.

On veut aimer Jean Coste à condition qu'il soit dans la commune un représentant du gouvernement, un agent de l'État, un émissaire des partis.

Jean Coste n'en veut pas tant : il demande du pain; il demande la liberté; non pas comme une faveur, mais comme son droit. Il a droit au pain, il a droit à la liberté, sans condition. Il est un homme, il a les droits d'homme, sans condition.

Il ne s'agit pas de faire entrer Jean Coste, bon gré mal gré, dans des combinaisons politiques; il ne s'agit pas de lui vendre ce que l'on doit lui donner; il a des droits imprescriptibles; il ne s'agit pas de lui vendre son pain, sa liberté, pour des services politiques; il ne s'agit pas de faire de lui le jouet des partis politiques. Il y perdrait toute autorité, morale, sociale, professionnelle, toute dignité, toute valeur de vie et toute valeur d'homme.

On veut déléguer à Jean Coste une parcelle de l'auto-

rité gouvernementale, un morceau d'État. On en veut faire un de plus qui pèsera sur nous. Il procédera du préfet par le sous-préfet. Il sera un fragment du gouvernement d'État. Il demandait son pain et sa liberté, ce que nous avons nommé sa liberté économique. Par le sophisme d'action le plus répandu qui soit en France on lui répond en lui proposant de l'autorité, en lui imposant d'exercer une autorité. Notons provisoirement ce paralogisme d'action, ce parapragmatisme devenu capital en France. Il demandait la liberté, où il avait droit ; on la lui refuse ; mais, en échange de ce qu'on la lui refuse, on le convie à exercer pour sa part de l'autorité, à refuser pour sa part de la liberté, à être un agent du refus universel, à empiéter pour sa part sur les libertés communes, sur les libertés des simples citoyens ; au besoin on l'y contraint ; c'est-à-dire que l'on ajoute à son ancienne servitude cette servitude nouvelle, cet accroissement d'exercer une autorité de commandement. Il semble que par un troc politique la liberté qu'il ôte aux simples citoyens compense la liberté qu'on ne lui a pas rendue ; je ne parle que des libertés légitimes. C'est par un effet de ce raisonnement que les peuples asservis se vengent en aidant l'envahisseur à soumettre un tiers voisin, que l'on subordonne spécialement à ces courtiers de servitude.

Ce troc immoral est des plus fréquents dans la société contemporaine ; les effets de ce troc se multiplient ; c'est par l'universalisation de ce jeu que la société moderne se constitue de plus en plus comme une immense, comme une totale mutualité de servitude : chacun vend sa part de juste liberté pour une

part d'autorité injuste qu'il exercera. Il y a même un marché de ces trocs, il y a un cours des valeurs : tant d'autorité pour tant de liberté perdue. C'est le fondement même du suffrage universel. Ce n'en était pas le fondement théorique. C'en est devenu le fondement pratique.

Le malheur est que la plupart des citoyens se plaisent à ces trocs usuels immoraux; c'est un marché qui a deux avantages : premièrement il débarrasse l'intéressé du soin, du souci d'exercer sa juste liberté; car exercer justement une juste liberté est de l'ordre du travail; et c'est un travail difficile; au contraire exercer une autorité injuste n'est pas de l'ordre du travail; il est fatigant de dire, d'énoncer une proposition, puis d'en donner librement l'histoire et les démonstrations; il n'est pas fatigant de dire : J'ai raison parce que je le dis, ou : j'ai raison parce que c'est la loi. Deuxièmement cette opération confère à l'intéressé la jouissance d'exercer de l'autorité sur quelqu'un. Et il paraît que c'est une jouissance irrésistible.

Des symptômes inquiétants nous forcent à nous demander si beaucoup d'instituteurs trouveront en eux-mêmes le courage de résister à la tentation; la modestie civique est rare; la tentation est grande : on leur offre d'entrer dans le système du gouvernement; tout dans nos idées, dans nos mœurs, dans notre éducation, nous pousse à entrer tant que nous pouvons dans les gouvernements; les instituteurs subissent aujourd'hui la tentation à laquelle tant de socialistes révolutionnaires n'ont pas résisté. Au fond, c'est toujours la tentation ministérielle.

On veut qu'ils soient les magistrats de la raison.

D'où sort cette nouvelle magistrature? Nous n'avons que trop de Magistratures d'État, civiles et militaires. Il n'est pas indispensable que toutes nos écoles soient transformées en conseils de guerre ou en tribunaux correctionnels, au choix. Sachons lire *l'affaire Crainquebille*. Téry me reproche d'avoir épinglé à *l'affaire Crainquebille* une citation que pourtant je croyais faite exprès. Téry me reproche de n'avoir pas épinglé tout l'article. Qu'il se rassure. Nous publierons tout l'article intéressé, pour sa peine; et je le commenterai; nous publierons tout l'article où il se plaint; et je le commenterai, pour son malheur; et nos abonnés verront que je ne pouvais pas et que je ne devais pas épingler tout l'article et qu'en épinglant juste la phrase qu'il regrette aujourd'hui je lui ai fait encore la part belle, et que ma citation était de bonne guerre; si Téry veut ameuter contre ces cahiers misérables de nouvelles démagogies, anticléricales, je suis prêt à recommencer la conversation; je n'ai pas peur de ses calembours; puisqu'il ose parler d'État-Major, parlant à ma personne, je lui demanderai où il était et ce qu'il faisait quand nous épuisions nos forces, nos finances, nos santés, pour la défense de la république libre contre les envahissements de l'État-Major militaire; puisqu'il veut réglementer les relations que je puis avoir avec Anatole France, puisqu'il veut réglementer l'amitié que j'ai avec les deux Tharaud, — déjà la réglementation d'État? mon camarade, — puisqu'il veut réglementer les relations que Tharaud peut avoir avec France et la prédilection que France peut avoir pour un livre de Tharaud, je préciserai, je lui demanderai ce qu'il faisait exactement, lui, dans le cabinet de M. Lemaître à la

date où M. Clemenceau avait à défendre la Cour de Cassation contre les calomnies nationalistes.

Que Téry le sache : dans ces débats où il ne joue que sa réputation d'amuseur talentueux, nous avons engagé toute notre vie, et nous saurons nous défendre en conséquence.

Je m'en tiens aujourd'hui à la citation incriminée. Téry compare les maîtres de l'enseignement aux magistrats judiciaires. C'est une comparaison de réunion publique. Elle ne tient pas. Si elle tient, nous tombons dans *l'affaire Crainquebille*. Mais elle ne tient pas. Les élèves ne sont pas des inculpés. Les maîtres ne sont pas des juges. L'enseignement n'est pas une magistrature. C'est une culture. Nous reviendrons sur cet article, puisque l'auteur le demande.

Quand Téry assimile ou compare les maîtres de l'enseignement aux magistrats, il semble vouloir insister sur le devoir qu'on aurait de conférer aux premiers l'inamovibilité des seconds; mais, premièrement, l'inamovibilité n'est pas la seule forme ni la seule garantie de la liberté, de l'indépendance ; il n'est nullement démontré qu'il faille conférer aux fonctionnaires l'inamovibilité pour leur garantir la liberté ; il n'est nullement démontré qu'il suffise de conférer aux fonctionnaires l'inamovibilité pour leur garantir la liberté ; il n'est pas démontré qu'il faille assimiler aux magistrats judiciaires les membres de l'enseignement pour leur assurer la liberté ; nous assistons ici à un nouvel effet du parapragmatisme déjà noté ; assimiler aux magistrats judiciaires les membres de l'enseignement, ce n'est pas garantir leur liberté, mais c'est leur conférer une autorité ; je n'insiste pas ; nous reviendrons sur cette

assimilation dangereuse. Deuxièmement Téry oublie qu'il appartient officiellement à un parti où l'amovibilité des magistrats judiciaires est partie essentielle du programme ; quand Téry non seulement vante l'inamovibilité mais la veut étendre des magistrats judiciaires aux maîtres de l'enseignement, il oublie qu'il fait partie d'un parti nommé le *Parti Socialiste français*, qu'il fait partie d'un gouvernement nommé *le comité interfédéral*, que ce gouvernement fut constitué peu à peu dans les congrès de ce parti, que le dernier congrès eut lieu à Tours, et que le programme constitutionnel de Tours comporte l'élection de la magistrature, ce qui sans doute la rendrait amovible.

Nous recommencerons ce débat par le principe autant que nous le pourrons aussitôt que nous le pourrons. Je ne veux retenir aujourd'hui que le procédé. C'est le procédé le plus dangereux de la démagogie. Le démagogue négligent et grand seigneur est le plus dangereux. Lancer des idées fausses, et y tenir, est dangereux. Mais lancer une idée fausse et négligemment la retirer, sans y attacher autrement d'importance, est beaucoup plus dangereux. La critique indispensable ne sait plus où se prendre. L'auteur est de votre avis. Vous n'avez plus rien à dire. Cependant l'idée fausse continue son chemin, pousse sa fortune. L'auteur a pu retirer son idée : il n'a pas retiré l'image, la mémoire que les pauvres gens ont formée, ont gardée de cette idée. A la première discussion l'idée fausse reparaît, florissante ; la comparaison inconsidérée s'impose ; elle est commode.

Il y a cinq ans, au commencement de l'affaire, il y a deux ans, quand on pensa faussement que l'affaire était

consommée, toutes les fois que la conversation des dreyfusards et des républicains revenait sur les instituteurs, il n'y avait qu'un cri et qu'une indignation : La première mesure à prendre, disait-on partout et sans aucune exception, la mesure indispensable, immédiate, sera de libérer les instituteurs; ils sont aujourd'hui à la nomination des préfets ; il est inadmissible que des fonctionnaires appartenant au ministère de l'instruction publique, il est inadmissible que des universitaires soient responsables non pas devant leurs supérieurs hiérarchiques, non pas devant leurs inspecteurs, leurs maîtres et leurs amis, mais devant les agents du ministère de l'intérieur. — Telle était alors l'indignation de tous. L'amnistie passa.

On sait ce qui est advenu. Il est advenu la circulaire de M. Combes, la première, celle où pour la première fois un chef du gouvernement, un président du conseil des ministres, un ministre de l'intérieur a osé parler officiellement des faveurs gouvernementales, celle qui officiellement a étendu à tous les fonctionnaires de la République la pratique désastreuse du dossier politique, cette circulaire contre laquelle presque tout le monde s'est tu, qui fut à ma connaissance la première violation solennelle de la charte civique instituée par la Déclaration des Droits de l'Homme et du Citoyen, et contre qui la *Ligue française pour la Défense des Droits de l'Homme et du Citoyen* ne s'est pas sérieusement émue, — je ne parle pas des sections qui ont approuvé, — cette circulaire qui soumettait aux préfets tous les fonctionnaires du territoire, qui soumettait au ministère de l'intérieur tous les ministères de la République; loin de libérer les instituteurs, c'est l'ancien asservissement des institu-

teurs que l'on a étendu à tous les fonctionnaires. Ce n'est pas vers l'indépendance et l'inamovibilité du magistrat que l'on tend, mais vers l'asservissement et l'amovibilité du fonctionnaire.

Je n'ai rien contre M. Combes. Quand il fut question de lui pour former un ministère, ses amis disaient : Il a été tout à fait nul comme ministre de l'instruction publique ; mais, vous verrez, il fera un excellent président du conseil. Jaurès nous expliquait dans son journal qu'avec une Chambre aussi bien faite, après d'aussi bonnes élections, avec une majorité aussi assise, on n'avait pas besoin de quelqu'un de très fort pour gouverner. Je ne me rappelle pas si même il ne nous expliqua pas que quelqu'un de pas très fort valait mieux.

On exagérait. M. Combes n'avait pas été nul comme ministre de l'instruction publique. Des personnes renseignées assurent qu'il est intelligent. Gauche et maladroit, la main lourde au commencement de son ministère, il est rapidement devenu spirituel, aisé ; il s'est révélé fort honnête orateur ; il tient bien la tribune ; il a de vives et bonnes reparties. Tout le monde s'accorde à répéter que c'est un vieil honnête homme ; et je sais qu'en politique cela est rare et précieux.

Je n'ai rien contre M. Combes. Il a courageusement assumé une tâche écrasante. Cette tâche écrasante, ce n'est pas de combattre l'Église. Vaincre l'Église serait une tâche écrasante. Combattre l'Église est cette année en France plus facile que de ne rien faire. Un gouvernement qui ne fait rien et qui ne combat pas l'Église tombe. Un gouvernement qui ne fait rien et qui combat l'Église tient.

La tâche écrasante que M. Combes a courageusement assumée, la tâche pour laquelle il a droit à toute l'indulgence des bons citoyens, c'est de constituer un gouvernement, et par suite un peu une administration avec des éléments empruntés aux partis radicaux.

Nous n'avons rien contre M. Combes. Il a beaucoup acquis de doigté depuis qu'il exerce le gouvernement. Et je n'omets pas de distinguer entre les deux couches, entre les deux générations de radicaux. Les républicains, radicaux et opportunistes, qui ont l'âge de M. Combes ont fondé la République. Cela ne s'est pas fait tout seul. Rien ne se fait tout seul. Et forcément il en reste quelque valeur aux hommes de ce temps-là. Non je ne confonds pas les radicaux de quarante, cinquante ou soixante ans avec cette multitude pressée de jeunes radicaux, — jeunes gens de vingt à trente ans, — qui de partout se poussent à l'occupation des places.

Tout ce que nous avons déclaré, mais je maintiens cette déclaration, c'est que nous refusions de nous engager, que nous refusions d'engager notre responsabilité dans la politique improprement nommée anticléricale des radicaux de gouvernement, parce qu'elle était injuste, et parce qu'elle était vaine. Qu'elle fût injuste, c'est ce que j'espère pouvoir montrer quelque jour, et je demande que l'on me fasse crédit jusque-là. Qu'elle soit vaine, c'est ce que l'on commence à reconnaître un peu partout. Ceux mêmes qui voulaient nous entraîner dans la compagnie de cette majorité commencent à se demander ce qui se prépare. Jaurès et Pressensé dans leurs journaux commencent à s'apercevoir que les partis radicaux ne sont pas solides. Jaurès

parle de défaillance et pense de trahison. Cette majorité qui devait tout bouffer, — style approprié, — se rompt devant les bouilleurs de cru et vient de porter M. Doumer à la présidence de la commission du budget.

Nous n'avons jamais rien dit que cela. Mais nous l'avons dit à temps.

Si avant peu le ministère de M. Combes devient formellement un antiministère Doumer, un ministère de la paix contre le ministère de la guerre, à cet égard, et dans cette mesure, nous serons, autant que nous le pourrons, ses plus fermes soutiens.

Il ne faut pas que l'instituteur soit dans la commune le représentant du gouvernement ; il convient qu'il y soit le représentant de l'humanité ; ce n'est pas un président du conseil, si considérable que soit un président du conseil, ce n'est pas une majorité qu'il faut que l'instituteur dans la commune représente : il est le représentant né de personnages moins transitoires, il est le seul et l'inestimable représentant des poètes et des artistes, des philosophes et des savants, des hommes qui ont fait et qui maintiennent l'humanité. Il doit assurer la représentation de la culture. C'est pour cela qu'il ne peut pas assumer la représentation de la politique, parce qu'il ne peut pas cumuler les deux représentations.

Mais pour cela, et nous devons avoir le courage de le répéter aux instituteurs, il est indispensable qu'ils se cultivent eux-mêmes ; il ne s'agit pas d'enseigner à tort et à travers ; il faut savoir ce que l'on enseigne, c'est-à-dire qu'il faut avoir commencé par s'enseigner soi-même ; les hommes les plus éminents ne cessent pas de se cultiver, ou plutôt les hommes les plus éminents sont

ceux qui n'ont pas cessé, qui ne cessent pas de se cultiver, de travailler; on n'a rien sans peine, et la vie est un perpétuel travail. Afin de s'assurer la clientèle des instituteurs, on leur a trop laissé croire que l'enseignement se conférait. L'enseignement ne se confère pas : il se travaille, et se communique. On les a inondés de catéchismes républicains, de bréviaires laïques, de formulaires. C'était avantageux pour les auteurs de ces volumes, et pour les maisons d'édition. Mais ce n'est pas en récitant des bréviaires qu'un homme se forme, c'est en lisant, en regardant, en écoutant. Qu'on lise Rabelais ou Calvin, Molière ou Montaigne, Racine ou Descartes, Pascal ou Corneille, Rousseau ou Voltaire, Vigny ou Lamartine, c'est en lisant qu'un homme se forme, et non pas en récitant des manuels. Et c'est, aussi, en travaillant, modestement.

Charles Péguy

FLÉTRI

L'an mil neuf cent deux, le vingt-huit octobre, à la requête de monsieur Colomb, président du Comité de « l'Œuvre des Journaux pour Tous », dont le siège est à Paris, 17, rue Cujas,

Élisant domicile en ma demeure,

J'ai Louis Maillard, huissier près le Tribunal Civil de la Seine, séant à Paris, y demeurant, 9, boulevard Saint-Michel, soussigné,

Signifié dit et déclaré à monsieur Charles Péguy, pris en qualité de Directeur-Gérant du journal *Les Cahiers de la Quinzaine*, dont les bureaux sont à Paris, rue de la Sorbonne, numéro 8, où étant et parlant à un employé à son service ainsi déclaré :

Que dans le numéro du journal *Les Cahiers de la Quinzaine*, portant le numéro 21, troisième série, paru en août 1902, il a été inséré un article contenant des injures à l'adresse de « l'Œuvre des Journaux pour Tous » et du requérant, qui est qualifié de « Vulgaire escroc » ; qu'il est insinué dans ledit article des commentaires inexacts et malveillants notamment que l'Œuvre des Journaux pour Tous ne serait désormais qu'une œuvre policière au service du Ministère de l'Intérieur, auquel elle communiquait ses fiches d'adresses d'expéditeurs et de destinataires.

Que mon dit requérant entend user de son droit de

réponse que lui confère l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881 sur la presse.

Pourquoi, j'ai huissier susdit et soussigné fait sommation audit monsieur Charles Péguy, en sa qualité sus-exprimée et en parlant comme dessus, de dans trois jours pour tout délai ou dans la première édition du journal *Les Cahiers de la Quinzaine*, avoir à insérer à la même place et en mêmes caractères que l'article incriminé et en réponse à cet article, l'extrait du procès-verbal ci-après :

Le Comité des « Journaux pour Tous », réuni le 10 octobre 1902, au siège de l'œuvre, 17, rue Cujas, après avoir pris connaissance de l'article de M. Charles Péguy (*Cahier de la Quinzaine*, numéro 21, troisième série) ;

Approuve toutes les mesures qui ont été prises pour conserver à l'Œuvre l'indépendance sans laquelle elle ne saurait être vraiment agissante ;

Affirme une fois de plus que l'œuvre des « Journaux pour Tous » doit rester une œuvre impersonnelle de propagande républicaine désintéressée et loyale.

Félicite le nouveau secrétaire, M. Forest, d'avoir aussi rapidement mené à bien le travail urgent de la réorganisation de l'œuvre.

Décide sur la demande des personnes calomniées par M. Péguy et par égard pour des tiers intéressants qui, bien que solidaires de ce dernier, ne sauraient être rendus responsables de ses actes, que pour l'instant, il ne sera pas donné à l'affaire les suites judiciaires qu'elle comporte.

De plus, ne pouvant compter sur l'impartialité du

signataire d'un pareil article, se résout à demander à M. Charles Péguy, par les voies légales, l'insertion dans son plus prochain *Cahier de la Quinzaine*, du présent extrait du procès-verbal de ses séances;

Et passe à l'ordre du jour.

Ont signé :

MM. Georges Colomb, président ; Alfred Alexandre, trésorier-comptable ; **François Simiand** ; Eugène Rehns ; Jean Mascart ; Louis Feine ; Eugène Després ; Émile Chauvelon ; Michel Dalsace ; Héligon, membres ;

Lui déclarant que faute de satisfaire à la présente sommation le requérant se pourvoira ainsi que de droit pour l'y contraindre.

Sous toutes réserves.

A ce qu'il n'en ignore.

Et je lui ai, étant et parlant comme dessus, laissé cette copie sous enveloppe fermée ne portant d'autre indication d'un côté, que les nom et demeure de la partie et de l'autre, le cachet de mon étude apposé sur la fermeture du pli, le tout conformément à la loi.

Coût sept francs soixante-cinq centimes.

Copie : une feuille de papier spécial à 1 franc 20.

Rayé cinq mots nuls.

L. Maillard

Nous avons donné le bon à tirer après corrections pour deux mille exemplaires de ce troisième cahier le mardi 4 novembre 1902.

Le Gérant : Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

Imprimerie de Suresnes (E. Payen, administrateur), 9, rue du Pont. — 6676

Lorsque Maillard, juge d'enfer, menait
A Montfaucon Samblançay l'âme rendre,
A votre avis, lequel des deux tenait
Meilleur maintien? Pour le vous faire entendre,
Maillard semblait homme que mort va prendre,
Et Samblançay fut si ferme vieillard
Que l'on cuidait pour vrai qu'il menât pendre
A Montfaucon le lieutenant Maillard.

Clément Marot

QUATRIÈME CAHIER DE LA QUATRIÈME SÉRIE

ANTONIN LAVERGNE

la médaille
la lettre de convocation

CAHIERS DE LA QUINZAINE
paraissant vingt fois par an
PARIS
8, rue de la Sorbonne, au rez-de-chaussée

Pour savoir ce que sont les Cahiers de la Quinzaine, *il suffit d'envoyer un mandat de trois francs cinquante à M. André Bourgeois, administrateur des cahiers, 8, rue de la Sorbonne, Paris. On recevra en spécimens six cahiers de la deuxième et de la troisième série.*

Nous mettons ce cahier dans le commerce; nous le vendons un franc

Les Cahiers ont publié du même auteur :

Jean Coste, *ou l'Instituteur de village,* douzième cahier de la deuxième série, un fort cahier de 216 pages, marqué trois francs cinquante, épuisé, ne se vend plus que dans les collections complètes.

Vient de paraître du même auteur, en vente à la librairie des cahiers :

Jean Coste, *ou l'Instituteur de village,* nouvelle édition, *Société d'éditions littéraires et artistiques, — librairie Ollendorff,* — un beau volume de 314 pages, couverture reliée toile illustrée de H. Goussé,

trois francs cinquante.

LA MÉDAILLE

LA MÉDAILLE

Je relisais dernièrement la savoureuse préface que Daudet a écrite pour *Vie d'enfant*, ce beau et simple livre, fleurant si doux notre lumineux et odorant Midi, et qui a pour auteur le pacan Batisto Bonnet.

Par ma fenêtre, aux vitres embuées, j'apercevais un ciel rétréci, brumeux et sans lueurs, d'où tombait le jour terne d'un hiver du Nord, ce jour maussade, ce jour d'agonie qui, par contraste, me rappelle, plus vivement et non sans nostalgie, les clairs matins, les tièdes après-midi, les soirs transparents de mon pays ensoleillé.

L'âme plus chaude à cette évocation, je glissai dans le rêve et je revécus les années heureuses où, comme la plupart de mes compatriotes enfants, je ne savais du français que les quelques mots bégayés et traduits, tels les mots d'une langue étrangère, sur les bancs de notre école.

Et des impressions anciennes, des souvenirs, ténus et flottants d'abord, se levèrent des limbes troubles de ma mémoire, secouèrent leur brumeuse enveloppe d'oubli, lentement se précisèrent, et, comme dans une brusque soleillée, apparurent soudain dans tout leur éclat et toute leur netteté, telles, sur un fond noir, de belles images coloriées et dorées. Alors du fuseau où sont emmêlées les heures du passé se dévidèrent et

resplendirent, sous mes yeux, quelques-uns des jours lointains, si lointains, qui précédèrent mon adolescence et dont je veux vous conter les incidents évoqués par la phrase magicienne de Daudet et ayant trait à la sonore et chère langue de la Terre d'Oc.

I

J'avais alors de huit à dix ans, je crois. Aniane, ce vieux bourg du Bas-Languedoc, fondé par saint Benoît au temps de l'antique empereur « à la barbe florie », Aniane, ce bourg où je suis né et où j'ai encore tant de grandes affections, Aniane avait, à cet âge de ma libre et choyée enfance, M. Lassalle pour instituteur.

« Lou mestré » (le maître) ou encore « nostré moussu » (notre monsieur), ainsi que nous l'appelions, avait exercé dans maints villages de la région, avant de venir parachever sa déjà longue carrière dans ce poste avantageux, en ce riche pays de vignobles et d'oliviers, où commence la fertile plaine de l'Hérault.

Certes, M. Lassalle n'était point un éducateur d'élite, le parangon des instituteurs. Peu préoccupé d'innovations pédagogiques, il savait le train-train de son métier et employait les vieilles méthodes : un routinier, si l'on veut, et d'esprit très étroit, comme on le verra par la suite.

Mais s'il se souciait comme d'une guigne de nous rendre l'étude attrayante, s'il ne bavardait pas tout le long du jour pour mâcher la besogne à des élèves inattentifs, s'il recourait plus volontiers à notre mémoire qu'à notre jugement, il avait cependant une certaine

expérience, savait nous faire travailler dur et nous obligeait à apprendre par cœur nos leçons sans escamoter une seule syllabe. Bronchait-on seulement trois fois, pas une de plus, au cours d'une récitation, il avait une façon de nous regarder en dessous qui nous donnait le frisson et nous faisait, tout penauds, regagner notre place, sans chercher aucune excuse ou échappatoire. La tête entre les mains, on plongeait aussitôt le nez dans le livre, jusqu'à ce que la leçon fût parfaitement sue. Sauf les incorrigibles, — qui n'en menaient pas large pourtant, — on ne récidivait pas d'ordinaire.

Non, il ne fallait pas en conter à M. Lassalle qui avait coutume de nous répéter :

— Je suis un trop vieux singe pour qu'on m'apprenne ce que c'est que grimaces.

Agé de quarante-cinq à cinquante ans, M. Lassalle était un homme assez grand, maigre, aux pommettes saillantes; les pointes tombantes de sa moustache grise entouraient, comme d'un croissant, sa bouche mince et son menton carré; au fond de ses yeux caves, sous la broussaille épaisse des sourcils, brillait un regard acéré, dur et implacable, qui nous tenait, immobiles, durant la classe, et aux heures de colère, nous fascinait comme l'œil du milan une couvée de tremblants oisillons.

M. Lassalle parlait peu et d'une voix grêle mais sévère, afin de ménager ses bronches fatiguées. Il est vrai que les gifles que nous distribuait sa main sèche, les coups de férule qu'il prodiguait dans les graves occasions nous le faisaient redouter au point de ne pas oser même bouger en sa présence.

Or, M. Lassalle avait une haine, haine qui aurait

paru étrange, absurde, chez un instituteur d'origine paysanne, mais qui s'expliquait chez lui, fils, frère, neveu, père, oncle et cousin d'instituteurs enseignant et parlant le français, rien que le français : c'était la haine du patois, haine d'autant plus farouche, d'autant plus exaspérée, qu'en dépit des recommandations et des objurgations incessantes de notre maître, nous ne savions et ne pouvions que parler patois entre nous et en dehors de l'école.

Aussi quand, tour à tour, nous lisions, à haute voix, nos devoirs de rédaction, tout émaillés de barbarismes, de mots francisés, d'expressions et de tournures hétéroclites, le visage pâle de M. Lassalle devenait vert, tandis que, dans les trous d'ombre qu'embroussaillaient ses gros sourcils hérissés, son œil s'allumait et pétillait comme un feu de sarments au fond d'une baume des Cévennes. Un tremblement convulsif agitait ses mains, des frissons de colère secouaient son corps osseux, sous la longue lévite noire lustrée aux coudes.

— Le voilà bien, — sifflait-il, les dents serrées, de sa voix tranchante et sèche comme sa personne, — le voilà bien votre maudit, votre abhorré, votre satané patois!... Je me tue à vous apprendre notre belle langue française... Et c'est là ce que j'obtiens : un charabia de bohémiens, de *caraques*, comme vous dites... Oui ou non, êtes-vous Français ou Iroquois?

Et les bras tendus en avant, de son regard terrible, il nous médusait à nos places.

— Petits malheureux, — reprenait-il, tandis que des trémulations de pitié faisaient chevroter sa voix blanche, — petits malheureux que vous êtes! pourquoi vous obstiner à user de cet horrible, de cet infâme

patois!... Mais c'est ainsi que parlent les charretiers, les voyous, les pas grand chose... Voyez les gens comme il faut : ils s'expriment en français. Moi-même est-ce que j'emploie jamais un mot de votre affreux baragouin... Je me coudrais plutôt la bouche...

C'était vrai. Contrairement à beaucoup de ses collègues qui, à tort ou à raison, parlent au paysan sa langue ou un français mêlé de phrases patoises, afin de se faire mieux comprendre, — M. Lassalle, lui, ne se servait que de tournures et de mots purement orthodoxes. Il aurait cru déchoir que de s'adresser en languedocien, même aux bonnes vieilles femmes de chez nous, lesquelles aussi le comprenaient à grand peine et, souvent, dodelinaient de la tête au « moussu », pour toute réponse.

Quant à moi, les réflexions que je roulais dans ma petite tête ne donnaient qu'à moitié raison à M. Lassalle. J'aimais trop le doux et chantant parler d'oc qu'employaient, autour de moi, parents, amis et voisins, pour ne pas être un tantinet froissé du jugement, sévère et injuste, porté par notre maître. Les miens n'étaient ni des voyous, ni des charretiers grossiers : pauvres peut-être et des paysans, mais honnêtes, estimés de tous et même d'une vieille famille sortie de la glèbe ! Quelle que fût la peur respectueuse que m'inspirait M. Lassalle, toutes mes affections protestaient contre ses paroles injurieuses.

Mais, par ailleurs, je savais aussi fort bien que les enfants des riches parlaient français — un français souvent douteux, certes ! — et que certains parvenus villageois, très désireux de voir leur progéniture leur faire honneur, professaient, devant leurs fils et leurs

filles, l'étrange mépris, le dédain, comique parfois, ridicule toujours, de cette langue déchue, dont pourtant ils usaient uniquement eux-mêmes ! Si bien que, par vanité, quoique à contre-cœur, je m'évertuais tout le long du jour à franciser mes phrases. Pourtant, j'étais si maladroit, qu'après bien des tentatives fort pénibles, j'en revenais toujours, presque inconsciemment, au cher langage qui m'avait bercé de ses chansons jolies et claires, dans lequel je pensais et qu'il me fallait traduire avec tant de difficultés, hélas !

En outre, ce qui m'empêchait et ce qui empêchait certains de mes camarades, timides comme moi, de suivre les conseils du maître tant redouté, c'étaient les allures désinvoltes, les airs narquois qu'affectaient les esprits frondeurs de notre petit monde. Ceux-là se gaussaient sans pitié de nos efforts et les accueillaient par ces mots, teintés de mépris pour notre faiblesse :

— Té ! il fignole... il veut faire le *franciman* comme les riches !

Vite, je rengainais alors mes vocables mi-français, mi-languedociens, et, de plus belle, je retournais aux sonorités musicales qui, de l'aube à la nuit, résonnaient dans tout le village et par les champs.

Cette impuissance, cet entêtement que M. Lassalle croyait volontaire, l'exaspérait. Il était furieux de voir que ses recommandations étaient perdues, qu'il prêchait, comme il disait, dans le désert et que, par suite, nos devoirs de rédaction ne s'amélioraient point.

Coûte que coûte, il voulait expurger les conversations de ses élèves et même, dans l'avenir, celles du bourg entier, de ce grossier langage qui — M. Lassalle l'ignorait — avait été la langue d'une civilisation bril-

lante et délicate, dans le passé, et qui, récemment restauré, avait servi, aux grands poètes des bords du Rhône, Mistral et Aubanel, à écrire déjà leurs premiers et impérissables chefs-d'œuvre.

Que de fois, en effet, l'entendions-nous dire avec une flamme d'apôtre dans son œil braisillant :

— Mes chers enfants, je vous en supplie, habituez-vous à parler français, rien que français. Outre les conséquences immédiates que cette habitude aura pour votre propre instruction, elle peut en avoir d'autres immenses, incalculables, autour de vous. Le bon exemple est contagieux. Vos parents eux-mêmes finiront par abandonner l'usage de leur vilain patois, rien qu'à vous entendre. Si je pouvais obtenir cela, et je ferai l'impossible pour y arriver, je mourrais content d'avoir rempli ma tâche jusqu'au bout.

J'étais trop jeune encore pour pouvoir d'avance mettre au rang des choses impossibles et illusoires la croisade entreprise par M. Lassalle contre un dialecte qui est, au fond, la langue maternelle de tout un pays aux mœurs et aux idées bien particulières, et qui, à ce titre, mérite quelque respect. Vouloir proscrire le patois est aussi vain que de chercher la trissection de l'angle. Pourquoi ne pas le laisser vivre côte à côte, en bon frère, avec la langue nationale et, mieux encore, comme le font de nos jours certains instituteurs, s'en servir — à cause de sa proche parenté avec le latin — pour enseigner, par l'étude comparée, la grammaire et l'étymologie françaises aux enfants des pays d'oc ?

Mais cette idée-là n'habitait pas la cervelle étroite de M. Lassalle et c'est pourquoi il ne se lassait pas de prodiguer ses conseils et ses adjurations qui faisaient,

sur moi, une très vive impression, en dépit des quelques réserves dictées par mon affection pour les miens.

Aussi, durant mes courts accès de zèle, j'en venais parfois à être ennuyé d'entendre mes parents continuer à s'exprimer comme des gens grossiers, comme les voyous. J'osai même, selon le désir de M. Lassalle, en manifester quelque surprise.

Je m'attirai par là des réponses péremptoires qui firent sur l'ardeur de mon prosélytisme enfantin l'effet de douches glacées.

— Ton maître se mêle de ce qui ne le regarde pas, — disait l'un.

— Nous parlons comme on nous a appris, comme parlaient nos anciens, — ripostait ma mère.

— Té! faut-il parler *pointu* pour te faire plaisir ? — ricanait un de mes frères.

Parler *pointu* équivaut chez nous à parler avec l'accent d'un Français du Nord. Et c'étaient autour de moi de telles moqueries, même de la part de mon bon oncle Frère et de ma chère tante Daumassette, qui m'aimaient tant et que j'adorais, que finalement, de peur d'être ridicule, je m'encroûtais, excepté à l'école, dans mes habitudes de patoiser sans remords.

Mais M. Lassalle ne perdait pas courage. Si profonde était sa conviction que rien ne le rebutait, pas même les objections et les réponses faites par nos parents, et que nous ne manquions pas de lui rapporter, hypocritement et malignement. Il se contentait d'en hausser les épaules, en murmurant, entre les dents, des phrases où revenaient ces mots : « Entêtement... obstination déplorable... il est difficile de bien faire... nous verrons bien... etc., etc. » En proie à son idée fixe, il avait juré

de trouver un moyen de nous obliger à faire ce qu'il voulait, même en dehors de l'école, même les jours de congé, à n'importe quel moment enfin.

Qui cherche, trouve, dit le proverbe. M. Lassalle, à force de chercher, finit par trouver.

II

Un matin, en arrivant dans la cour de l'école, nous le vîmes se promener dans une allée de son jardinet, l'air tout rayonnant. Il se frottait souvent et vigoureusement les mains de satisfaction, tout en surveillant d'un regard oblique mais joyeux nos ébats bruyants. Chose extraordinaire, il pénétra dans sa classe, le moment de la rentrée venu, en chantonnant! L'entendre lui-même nous parler patois, ne nous aurait pas plus étonnés. M. Lassalle fredonnant une ariette dans l'exercice de ses graves fonctions, non, vous ne vous imaginez pas tout ce que cela avait, pour nous ses élèves, d'insolite, d'inouï, de prodigieux! Nous remarquâmes aussi que sa figure, si sévère, était détendue par un sourire qui nous mit tous en joie, car les punitions pleuvaient plus ou moins dru sur nos têtes, selon l'humeur du maître.

La charmante matinée! et qu'il faisait bon écouter distraitement les moineaux piailler dans la cour et se disputer, à grands coups d'ailes et de bec, les miettes de pain que nous avions laissé tomber en déjeunant!

La gaieté de M. Lassalle ne se démentit pas un instant. Je crois même, s'il m'en souvient bien, que, dans l'intervalle de deux leçons, il continuait à fredonner! Nous n'en revenions pas et la classe fut moins silen-

cieuse que de coutume. Nous aussi, nous avions des envies folles de crier, de nous poursuivre comme les moineaux, de chanter comme notre maître. C'était pourtant jour de rédaction! Mais, nouvelle surprise, tranquillement, sans sourciller, sans prononcer sa philippique habituelle contre le patois, M. Lassalle, souriant toujours, redressa vaille que vaille nos phrases boiteuses, les épouilla de leurs barbarismes parasites, les échenilla de leurs solécismes dévorants. Néanmoins, pendant ces corrections, son sourire s'était aiguisé, avait pris quelque chose d'équivoque, de troublant, de gouailleur, qui, à la longue, nous donnait froid au dos. Le vague et étrange malaise! A maintes reprises, on l'entendit marmonner :

— Patience, patience, ça va finir, Iroquois !

Nos cœurs avaient, toute la matinée, joui d'une parfaite et si douce quiétude, mais quel sombre réveil !

Vers onze heures, au moment béni de prendre notre volée comme les moineaux de la cour, nous eûmes enfin le mot de l'énigme. Déjà, nous nous préparions à enfiler le bras dans les courroies de nos « cartables », lorsque M. Lassalle nous retient d'un geste sur nos bancs et fixe sur nous son regard joyeux, mais d'une acuité de plus en plus gênante. Sans savoir pourquoi, une angoisse inexplicable contracte ma gorge comme à la vue d'un danger imprévu.

— Mes amis, — s'écrie enfin notre maître, — j'ai encore un petit mot à vous dire... ce ne sera pas long.

On fait silence, oh ! un silence gros de l'appréhension d'un péril inconnu et d'autant plus redoutable. Tous nous devinons qu'il va se passer une chose extraordinaire, menaçante pour notre tranquillité.

Debout sur son estrade, M. Lassalle vient d'introduire ses doigts longs et osseux dans la poche de son gilet. Puis d'un geste sec et triomphant, il lève la main en l'air et, sans rien dire, comme le prêtre fait de l'hostie, il nous présente, entre le pouce et l'index, un objet rond et noir, pareil à un pion du jeu de dames. Nos bons yeux d'enfants ont vite reconnu un de ces vieux sous, à l'effigie de Louis XIV, Louis XV ou Louis XVI, comme il en reste beaucoup dans nos campagnes. Le relief a presque disparu sous la patine et le vert-de-gris du temps, et une crasse séculaire, amassée aux creux, rend imprécis les traits élimés du souverain.

Lentement, dans l'attitude hiératique de l'officiant montrant l'ostensoir aux fidèles agenouillés, M. Lassalle promène sa main de droite à gauche, de gauche à droite, et, en même temps, il a, aux commissures de ses lèvres minces, un tel sourire goguenard que, sans comprendre encore, mon petit cœur se serre d'effroi.

— Hé ! hé ! — susurre-t-il enfin, avec un rire aigrelet, tout chargé de menaces, — hé ! hé ! ça ne vous dit rien, cette « médaille » !

C'est, en effet, par ce mot que nous avions l'habitude de désigner tous ces vieux sous avec lesquels nous jouions au bouchon.

— Hé ! hé ! avec ça, je vous tiens, mes amis... Ah ! ah ! on s'obstine à parler cet odieux patois. Eh bien ! cette médaille si facile à cacher, cette médaille, qui circulera furtivement de main en main, me tranquillise pour toujours... Avec ce brave vieux sou, désormais plus moyen de tricher. Que je sois présent ou absent, à Aniane, à Montpellier, au Sénégal ou aux pôles, ceux qui transgressent mes ordres, qui font fi de mes con-

seils et patoisent constamment seront bel et bien pincés... Une trouvaille, n'est-ce pas ? un trait de génie, hé ! hé !

Les yeux grands ouverts, nous comprenons de moins en moins. Est-ce un talisman, une médaille-fée ? L'air de suprême raillerie qui éclaire le visage pâle et souvent morose du maître nous tient là, haletants.

— *Es baou !* (il est fou !) — murmure près de moi un des plus osés de mes camarades.

Posément, d'un ton calme qui ne dénote aucune folie, M. Lassalle nous explique son plan machiavélique où il fait appel aux pires instincts. Mais le but poursuivi est si noble ! C'est nous-mêmes qui allons, en effet, nous surveiller, nous espionner et nous dénoncer forcément.

Le silence est glacial. Pour ma part, je me sens à la torture. Dorénavant sera suspendue sur nos têtes la menace invisible, angoissante de punitions sévères.

Car M. Lassalle a tout prévu. Impossible de le tromper. Son moyen est infaillible. Et si simple qu'il a dû se révéler à lui, comme une illumination soudaine, durant une des insomnies causées par sa haine du patois ! Oui, un trait de génie !

Le voici :

A certains jours, la médaille serait confiée par lui, en cachette, à un élève sérieux qui la remettrait au premier camarade qu'il entendrait parler patois. Celui-ci chercherait à en faire autant et ainsi de suite, de l'un à l'autre, jusqu'au jour où le maître la réclamerait et distribuerait force punitions à ceux entre les mains de qui elle aurait passé. L'élève choisi par le maître devrait d'ailleurs se débarrasser à tout prix de la médaille, s'il

ne voulait être puni lui-même comme « ayant trahi la confiance mise en lui ».

Cette défiance était inutile. M. Lassalle ne l'ignorait pas et n'agissait ainsi que par extrême prudence, pour raffiner à mieux dire. En effet, les enfants sont comme les hommes, sinon pires : celui qui détient une part d'autorité en est très flatté, très orgueilleux et se sent porté à en abuser volontiers. On éprouve toujours de la satisfaction à molester autrui ; on trouve un plaisir malsain à faire trembler plus faible que soi. Tyranniser ses semblables est une tendance bien humaine et encore plus développée chez l'enfant, tout d'instinct.

C'est ce qui advint en cette conjoncture. Toujours, ceux qui reçurent la médaille des mains du maître s'ingénièrent pour la faire circuler et n'encourir aucun reproche. Au contraire, d'aucuns déployèrent même un zèle très autoritaire de gendarme, pareils encore en cela aux hommes investis d'un pouvoir quelconque et tracassier. D'ailleurs la perspective d'être réprimandé et puni fermait le cœur de l'enfant, pris en faute, à tout sentiment de pitié et de solidarité. On se disait égoïstement, à part soi : « Puisque je dois être puni, tâchons de faire punir les autres. » Et la médaille circulait de doigts en doigts, de poche en poche.

Mais ce n'est pas tout, ce n'est pas seulement pour obéir à ces pires instincts qui sommeillaient en nous et que la malencontreuse manie de M. Lassalle allait réveiller, ce n'est pas uniquement pour cette raison que nous allions nous traquer sans merci. Il y avait autre chose de plus grave, car, comme je l'ai déjà dit, la combinaison de M. Lassalle était vraiment machiavélique et infaillible.

Pour éviter toute entente entre nous, toute faiblesse ou toute négligence coupable, il avait été décidé que celui qui, le dernier, aurait la médaille en sa possession, non seulement serait gratifié d'un double pensum, mais de plus resterait la journée entière en retenue et au pain sec. Aussi chacun avait-il intérêt à n'être pas ce dernier si mal loti !...

Ce que nous étions tristes, ce jour-là, en sortant de l'école, on le devine. D'autant plus que M. Lassalle, ne nous laissant pas de répit, s'était empressé de nous dire :

— J'ai remis, tout à l'heure, en secret, une autre médaille que celle-ci à l'un de vos camarades que j'estime. Allez donc, méfiez-vous et ne péchez plus. Je serai sans pitié pour les coupables !... Lundi prochain, je m'occuperai de cela.

— Qui a la médaille ? qui a la médaille ? — chuchotions-nous, une fois les rangs rompus et en formant, déjà, des groupes hostiles.

Et les suppositions d'aller bon train. Est-ce Jacques ? est-ce Paul ? autant d'interrogations obsédantes et sans réponse. Le détenteur du terrible vieux sou ne se trahissait point.

Dès lors, on s'observa, on se regarda de travers. Il y eut beaucoup moins d'entrain et d'abandon dans nos jeux. Chaque compagnon devenait dangereux. Car, on avait beau se surveiller, l'habitude l'emportait et, involontairement, dans la fièvre du jeu, quelque exclamation ou mot patois échappait à l'un de nous, auquel cas « celui qui avait la médaille » en profitait pour la remettre aussitôt au coupable ahuri. Lors même que le condisciple ennemi n'était pas là, on n'en éprouvait

pas moins un vif saisissement, à peine le mot prononcé. Anxieusement on regardait autour de soi, quitte à pousser un cri de bonheur, si rien ne sortait des poches environnantes. Si, au contraire, l'un de nous était pris ainsi, il nous demandait le secret, sur un ton de prière, secret que nous lui gardions d'ailleurs, le plus souvent pour le malin plaisir d'en voir d'autres attrapés à leur tour. Alors il se hâtait de nous quitter et d'aller au Jeu de Ballon, au Pont-Neuf, au Roc, tous lieux où se tenaient nos réunions d'enfants et il ne revenait qu'après avoir fait circuler le maudit sou.

Bientôt, nous parlions tous français, sauf quelques fortes têtes qui se moquaient des retenues et des pensums et qui, néanmoins, s'empressaient, une fois la médaille en leur possession, de la donner traîtreusement aux camarades en faute, pour que ceux-ci leur tinssent compagnie à l'école.

Les peureux, les timides tremblaient sans cesse et, de peur d'un oubli, refusaient de jouer, ne parlaient presque plus, se cloîtraient la plupart du temps dans leurs maisons.

Au bout d'un mois, cela devint intolérable. Ne plus avoir la liberté de communiquer entre nous, dans notre cher patois, c'était trop vraiment !

On rusa.

Bientôt on se réunit par groupe de quatre ou cinq et, après s'être juré solennellement qu'aucun n'avait la médaille, confiants en la parole donnée, on s'enfuyait au loin, dans un endroit écarté, afin d'y jouer dans une sécurité complète.

Tantôt, c'était à *la Brèche*, un petit chemin creux, sis en dehors du bourg et longeant le ruisseau qui, après

avoir côtoyé des prés et des jardins potagers, traverse Aniane et le divise en deux parties inégales, le bourg proprement dit et le quartier de *Régagnas*. *La Brèche* est une promenade fréquentée, le soir, par les amoureux, qui peuvent s'y aimer en toute tranquillité. Dans la journée, elle est le rendez-vous de prédilection des vieilles gens : encaissée entre le mur de ronde de la maison centrale et un monticule planté de pins et de grands arbres, appelé *le Bosquet*, elle est bien exposée, fraîche et verte à cause des arbres en été, abritée des vents en hiver, et devenant alors un tiède cagnard où les vieillards vont lézarder au soleil et deviser du passé.

Souvent, pour être plus en sûreté, nous escaladions la pente raide et argileuse du monticule, érodé par les crues du ruisseau, et nous nous réfugiions dans les allées ombreuses du Bosquet. Mais, malgré tant de précautions, une fois installés là, dans une clairière isolée, nous ne parlions qu'à voix basse, craignant de déceler notre présence et ayant toujours l'oreille tendue. Parmi les fourrés où s'enchevêtrent les arbustes, les ronces et les plantes grimpantes qui croissent entre les fûts sveltes des pins, mille bruits frémissaient : froissement de feuilles sous l'envol d'un oiseau, éboulis de gravier sur les talus, ou bris sec de branchettes sous la fuite d'un lapin qu'effarouche une ombre. Tous ces frémissements des buissons et des verdures nous alarmaient, nous jetaient en des transes, car nous redoutions toujours de voir brusquement émerger d'un massif le museau narquois d'un camarade à l'affût et d'entendre sa voix guignonnante nous crier :

— Voilà la médaille pour toi.

Ce n'était donc qu'après un moment d'anxieuse attente que nous revenions à nos jeux et que nous osions reparler patois, tout bas comme à l'église, et avec, devant nos yeux, le spectre sévère, la figure froide et détestée de M. Lassalle nous disant le lendemain :

— Un tel, cent lignes bien soignées et une retenue pour avoir parlé charabia.

Non, on ne s'amusait plus comme au temps jadis. La méfiance croissait, nous envahissait comme une mauvaise herbe. Et cela d'autant plus que des traîtres, en dépit du serment prêté, s'écartaient avec nous et, sans aucune honte, nous glissaient tout d'un coup l'effarante médaille. Ils étaient sûrs d'être approuvés par M. Lassalle, qui se frottait les mains de l'idée mirifique, mirobolante et diabolique qu'il avait eue, et ne réfléchissait guère aux sentiments bas et peu éducateurs qu'il encourageait ainsi en nos jeunes âmes. Je dois dire pourtant que le respect de la parole jurée était tel, parmi nous, qu'après plusieurs mises en quarantaine et maintes bourrades, on ne chercha plus à tromper. Non, on n'aimait pas les traîtres. Ruser, soit ; trahir nous semblait monstrueux.

Le jour où la médaille circulait, circulait sans relâche et faisait le plus de victimes, c'était sans contredit le dimanche. Ce jour-là, tout entier consacré au repos et au jeu, les gamins d'Aniane, quittant leur quartier respectif, descendaient en bandes *au Roc*. On appelle ainsi une rue déclive et très large, située sur le derrière des maisons dont la principale est le café Alphonse, et bordée de l'autre côté par un parapet au-dessous duquel coule, dans un lit vaste, le ruisseau ou

plutôt un filet d'eau nauséabond, servant de déversoir aux tanneries qui se trouvent en amont ; sur l'autre rive s'étend le faubourg de Régagnas.

Chaque dimanche, en ce temps, de neuf heures du matin à la nuit tombante, le Roc s'animait de groupes bruyants d'enfants. On y jouait aux billes, à la toupie, au cerceau, à « la raie », etc. ; les hommes eux-mêmes jouaient, mais de l'argent, soit à la roulette, soit aux quilles, dans un hourvari incessant. C'était là, qu'à coup sûr, le détenteur de la médaille s'en débarrassait aisément, car toujours, dans la grande animation des jeux, partait un mot patois, et la médaille courait de main en main, s'insinuait de poche en poche, agile, capricieuse, vivante, fléau de notre insouciance heureuse, distributrice de retenues et de pensums pour le lendemain. Et pas moyen de la refuser, de se gendarmer contre elle, car, dans ce cas, on écopait double punition.

Tout, vous dis-je, avait été prévu, archi-prévu, par l'adversaire acharné du patois, par l'impitoyable M. Lassalle qui, chaque lundi, tenait ses grandes assises avec la gravité inflexible d'un haut justicier du moyen-âge jointe à l'implacabilité d'un inquisiteur.

Oh ! ce lundi ! Que de prétextes invoqués pour manquer à la classe, pour différer sinon éviter la punition suspendue sur nos têtes ! Que de maladies imaginaires : maux de tête, quintes de toux simulées, afin de demeurer chez soi, à l'abri. D'aucuns même, au moment de franchir le seuil de l'école, perdaient tout courage et, dans un besoin âpre de liberté, s'en allaient étudier parmi les buissons accueillants, dans la compagnie des merles et pinsons fraternels.

Oui, toute ma vie, je me rappellerai ces tristes réveils du lundi, après l'adorable tranquillité du dimanche.

Rien qu'à nous voir cheminer vers l'école, isolés, pensifs, le pas traînant, le dos courbé, l'oreille basse, on devinait les douloureuses réflexions qui térébraient nos petits cerveaux. Quelle grêle, quelle avalanche de pensums, sur le coup de dix heures! D'avance, on en avait la chair de poule. Et jusqu'à dix heures, les timides, pris la veille en train de patoiser, haletaient dans l'attente de ce qui allait se passer.

Les mouches avaient beau, taquines, voleter sur nos pupitres, se percher sur notre nez, vrombir à nos oreilles. Hélas! nul ne songeait à les prendre adroitement, puis à saisir délicatement la bestiole entre les doigts. soit pour lui arracher les ailes, la plonger dans l'encre et lui faire tracer des hiéroglyphes sur une feuille blanche, soit encore pour lui planter dans l'abdomen une minuscule banderole de papier rouge ou bleu et la lâcher ensuite, empanachée ainsi à rebours, dans le recueillement de la salle de classe, alors que le maître avait le dos tourné.

Dix heures sonnaient. M. Lassalle gravissait, solennel, les degrés de l'estrade. Une sueur froide perlait aussitôt à nos fronts, un silence religieux s'établissait. C'était l'heure de la colère, l'heure de la terreur.

M. Lassalle sortait sa tabatière, humait une prise sur le revers de sa main blanche et sèche et, l'œil dilaté et dur, la voix impérieuse :

— Jacques, c'est à vous que j'ai confié la médaille... à qui l'avez-vous remise ?

— A Louis, m'sieur.

— Bien. Louis, quatre fois le verbe parler patois et

au pain sec pour avoir récidivé... Et vous, vous l'avez remise ?

— A Jean, — pleurniche le gamin.

A son tour, Jean reçoit sa punition et, de l'un à l'autre, la liste s'allonge. Les mines se tirent, les larmes coulent, et cette salle d'école, traversée de gais rayons, si gentille avec ses cartes et ses tableaux d'histoire naturelle, dont les couleurs éclatantes tranchent sur le blanc cru du mur badigeonné de frais, — prend soudain à nos yeux des airs de géhenne, d'une chambre de tortures.

Pourtant des protestations, des discussions s'élèvent parfois.

— Non, m'sieur, c'est pas vrai, ze parlais pas en patois.

— En tous cas, — riposte le maître, — vous vous exprimez, à cette heure, en fort mauvais français.

— Si, m'sieur, il parlait patois, quand je lui ai donné la médaille. Il a dit : *zou !* allons à la maison.

— *Zou* est certes une exclamation patoise, mais il est difficile aux méridionaux de s'en débarrasser. Tout le monde, même les gens comme il faut du pays, l'emploie, à tort il est vrai. Vous n'auriez pas dû donner la médaille pour si peu... Péché véniel très pardonnable... A un autre...

Le gamin qui a évité, cette fois, la punition, se rassied l'air triomphant.

Mais, d'autres fois, le cas est plus délicat. M. Lassalle l'envisage et le discute gravement, cherche à s'assurer s'il y a négligence, mauvais vouloir, ou ignorance réelle. C'est lorsqu'il nous est arrivé d'affubler certains mots patois d'un habit à la française.

— M'sieur, il a dit *l'ourgeau.*

— Évidemment, vous savez fort bien que le mot français est *cruche;* non, ce n'est pas pardonnable... cinq cents fois le mot *cruche* à copier, ça vous empêchera de l'oublier désormais, cruche vous-même !

Puis, c'est le tour d'un autre gamin, fils du chiffonnier, gros joufflu un peu niais, souvent puni et incapable de prononcer une phrase de cinq mots sans qu'il y en ait au moins trois de francisés.

— M'sieur, — bafouille-t-il, — je ramassais de la *frigoule* au *truc* de « la Bade » et j'ai dit qu'il y avait de *l'aïguage* sur les *bertas*, parce que je ne savais pas *comme* dire.

— Quel baragouin, mon Dieu ! — s'exclame M. Lassalle, furibond, — tuez-vous pour des ostrogoths pareils ! Ane bâté, tu parles français comme une vache espagnole... Nigaud, triple ignorant ! un *bertas*, c'est un buisson ; *frigoule,* du thym ; *aïguage,* de la rosée ; le *truc* de « la Bade », la colline de ce nom... Ces mots usuels, tu dois les connaître... Cinq cents fois à copier chacun d'eux pour les graver dans ta dure caboche.

Parfois M. Lassalle déclare que le mot pouvait être ignoré et qu'il n'y a pas à sévir. Par exemple, un élève, allant chez un jardinier et interrogé insidieusement par le porteur de la médaille, lui a répondu :

— Ze bais cercer de *l'orte* pour ma mère.

Le cas est douteux ; il peut y avoir ignorance réelle du terme français correspondant. M. Lassalle croise les bras, prend une attitude d'homme soucieux et, le menton dans sa main droite, réfléchit un instant, aussi grave que Salomon en présence des deux mères. Puis, tout pesé, il glapit au milieu du silence général :

— Ze bais cercer ! tu parles, toi, comme un Marseillais... Hum ! hum ! de *l'orte* pour « de la poirée », — poursuivit-il en secouant la tête, et les sourcils presque dressés en l'air. — Hum ! hum ! oui, il se peut que ce mot te soit inconnu... Jules, tu n'es pas coupable ; tu as péché par ignorance, je te pardonne... Mais à l'avenir sache que *l'orte* c'est « la poirée », entends-tu ?... Et tâche surtout de corriger ton insupportable accent... Voyons, je-vais-cher-cher... répète un peu.

— Oh ! oui, m'sieur, — s'écrie l'enfant réjoui.

— Allons, à un autre...

Et pendant une bonne demi-heure, cela continuait ainsi. Il y avait même des quiproquos comiques, certaines expressions ou tournures étranges embarrassaient, faisaient hésiter l'instituteur, qui n'en devenait alors que plus impitoyable.

Mais combien l'école et le maître nous paraissaient haïssables !

— Ah ! quand je serai grand, — se disait-on, — je parlerai toujours patois, toujours, toujours...

C'était là notre espoir vengeur. Grandir, quitter l'école afin d'échapper à cette odieuse inquisition, à cet occulte danger qui nous menaçait partout, nous guettait sous la figure d'un camarade jadis aimé et qu'on se prenait, lui aussi, à détester, lorsque, méchamment, sournoisement, il profitait d'un oubli, d'une distraction quelconque pour nous glisser la médaille.

D'aucuns, se voyant pris, avaient des colères violentes, se battaient, se haïssaient désormais, pour la vie peut-être. Sans s'en douter, M. Lassalle semait de la haine à pleines poignées.

Ce n'était pourtant pas un méchant homme ; mais il

aurait dû se dire que le mieux est l'ennemi du bien et comprendre que, par sa sévérité outrée, il compromettait le succès de son plan. En effet, dès que ses élèves cessaient de fréquenter l'école où ils avaient pris en horreur ce français maudit, cause de tant de punitions, ils s'empressaient, par goût et surtout par esprit de contradiction, de ne parler que leur patois si musical et d'autant plus aimé. Les plus aigris ou les plus hardis se donnaient la joie malicieuse de s'exprimer en languedocien au passage ou sous le nez de M. Lassalle.

— Ah ! vaurien, — leur criait-il, — que ne viens-tu encore à l'école, je te mettrais au pain sec toute une semaine.

On ricanait alors derrière son dos et, dans les réflexions bougonnes qu'on marmottait, il reconnaissait encore et toujours cet affreux patois abhorré.

Le comble, c'est qu'heureux de se sentir délivrés de cette obsession, nos anciens condisciples se riaient de nous.

— Où est-elle, la médaille ? — disaient-ils. — Donne-la-moi que je te la fiche sur les toits, espèce de *franciman*.

Oh ! cette médaille ! nous n'en dormions plus. Quels cauchemars je lui devais pour ma part. La nuit, dans la maison close, dans mon lit, j'avais peur, en rêvant, de prononcer un mot patois.

Le dimanche soir, veille du terrible lundi, un état de fièvre nous gagnait tous. On se surveillait davantage ; si on allait être le dernier à avoir la médaille ! Aussi celui qui la détenait recourait, pour s'en débarrasser, à des ruses d'Apache : il s'embusquait dans les portes

sombres, se dissimulait derrière les tas de cailloux pour mieux surprendre la conversation des camarades passant sans défiance. Ce soir-là, chaque coin, chaque borne pouvait cacher l'ennemi.

Par crainte, on ne quittait pas la maison ou l'on se promenait bouche close, épiant les ténèbres et le silence.

En été, lorsqu'on était assis à causer avec les parents et les voisins au seuil de sa demeure, on voyait une ombre se glisser de porte en porte, rasant le côté non éclairé de la rue. On se taisait aussitôt, devinant l'ennemi qui rôdait ainsi dans le bourg. A l'heure des repas, quand on se croyait chez soi à l'abri, souvent un enfant était là, dans l'escalier, écoutant à la serrure. Et on était surpris, en sortant, d'entendre une voix joyeuse vous dire :

— Tu parlais patois tout à l'heure avec tes parents, voilà la médaille.

Pareil fait m'advint un soir d'hiver et, désolé, comme un vil espion, je me mis à mon tour à errer dans les rues, collant mon oreille aux fentes des portes, surprenant les confidences des veillées. Et je me rappelle fort bien qu'à un moment donné, j'entendis un de mes bons camarades parler patois. Dans ma joie, j'ouvris la porte, je jetai le vieux sou au milieu du cercle des parents assemblés au coin du feu, en criant : « Louis, voilà la médaille! » et je m'enfuis gaiement, laissant la porte ouverte au froid de la nuit, heureux d'avoir esquivé la dure punition réservée au dernier.

Tout à son idée fixe, M. Lassalle ne se formalisait pas de ce manque de discrétion ; il nous y encourageait presque, car il nous répétait sans cesse que pour don-

ner le bon exemple aux parents encroûtés dans leurs mauvaises habitudes, nous devions surtout parler français, chez nous, lors des réunions du soir.

Toutes les expansions de notre enfance étaient donc gênées par un tel souci. Pour moi, j'en étais énervé, car j'avais une peur bleue de M. Lassalle. Et cependant par l'attrait qu'exerce le fruit défendu, je l'en aimais davantage ce patois proscrit. Volontiers, je m'isolais pour le parler à voix basse, malgré la crainte d'être entendu, car les murs mêmes avaient des oreilles. Tous les soirs, surtout, en me couchant, dans la chambre reculée de la maison paternelle, lorsque je me sentais défendu par un triple rempart de portes verrouillées, quel délice que de patoiser avec les miens! Non sans appréhension, il est vrai, ce qui était peut-être un charme de plus. Au craquement d'un meuble ou du plancher, au bruit d'une souris trottinant dans le grenier, au bondissement du chat se jetant sur elle, aux courses tapageuses des lapins dans « la lapinière », je m'arrêtais court, presque blême, m'attendant à voir la porte de la chambre voler en éclats ou le mur s'entr'ouvrir comme le rocher d'Ali-Baba pour laisser apparaître un condisciple qui me présenterait l'horrifique sou, aux tons fauves, désencrassé de son vert-de-gris séculaire par son glissement de main en main, par ses frottements de poche en poche.

Mes plus belles journées, je les passais en dehors d'Aniane, à quatre kilomètres de l'école, dans un hameau, *le Mas de Daumas*, où habitait un frère de ma mère et où j'allais souvent demeurer une semaine entière. Là, débarrassé de mon souci obsédant, ivre de liberté, j'errais le long du ru, bordé de prairies et de

vignes, qui coule, au bas du mas, dans une étroite vallée entre deux collines boisées et pierreuses. Je m'enfonçais tantôt dans les touffes de roseaux, tantôt dans les cépées de chênes-verts, allant du Pesquié (le bassin), d'où sort une source d'eau fraîche, au château de Capiou avec ses hauts platanes. Alors, loin de l'école, loin de M. Lassalle, loin de tout camarade trompeur, je parlais patois, rien que patois, aux arbres, aux nuages, aux oiseaux, aux rochers même, caressé d'air pur, baigné de lumière blonde, libre d'âme et de corps, dans cette solitude charmante et sans danger. Et quelles délicieuses causeries en languedocien avec mon cousin, beaucoup plus âgé que moi, lorsque, après des crépuscules roses et mauves, nous partions à travers la nuit tombante. Des clairs de lune merveilleux, pleins d'augustes silences, éclairaient notre route, ouataient mollement les contours et les formes, appâlissaient les teintes, enveloppaient d'un réseau blanc les arbres dont la verdure transparaissait comme à travers une gaze légère. Des chants de grillons, des parfums de fleurs agrestes montaient du sol humide de rosée. Nous cherchions la trace d'un lièvre, les jouettes d'un lapin qui, tout à l'heure, pendant que nous dormirions en paix, viendrait, en broutant les herbes odorantes et le thym, se prendre sottement au piège tendu. Et au matin, sous les aubes fraîches et indécises, nous refaisions le même chemin, bavardant sans trêve, alléchés par l'espoir d'une bonne prise, morte ou clapissant encore dans le piège.

Mais ces jours heureux s'envolaient rapidement. Et quel gros crève-cœur que d'abandonner cette vie de liberté au grand air pour revenir à Aniane et, derechef,

réintégrer l'école maussade, retrouver le regard sévère et glacial du maître, le visage méfiant et anxieux de mes condisciples !

III

Cependant, après environ un an de ce régime, on en eut assez. Aux craintes veules, à la soumission lâche et sans réplique du début, succéda une telle surexcitation, un tel état d'irritation que chacun, à part soi, rêvait de luttes fécondes pour retrouver l'indépendance première. M. Lassalie dut bientôt sévir plus fortement ; car, las de cette compression despotique, nous commençâmes à nous agiter. Mais par défiance les uns des autres, on n'osa se communiquer ses réflexions et, après une entente débattue, jeter les bases d'une ligue contre le tyran. Seulement, indices d'un état d'esprit général, quelques-uns, non suivis par la masse, se posèrent en chefs, prêchèrent la révolte, mais leurs tentatives isolées furent inutiles. Coup sur coup, ces impatients, excédés d'être pris en faute au beau milieu d'une partie passionnante, s'insurgèrent et, dans leurs colères soudaines, la médaille, saisie rageusement, vola sur les toits. Terrible, exemplaire fut la répression.

L'un de nous, Louis Lazuttes — il s'en souvient encore et nous en parlons, chaque année, pendant mes vacances — coupable plusieurs fois de cette revendication brutale de nos chères libertés et l'un des plus obstinés à n'user que du patois, fut condamné à rester près d'un mois à l'école, de huit heures du matin à sept heures du soir, sans récréations, n'ayant pour déjeuner,

à midi, qu'un morceau de pain et quelques amandes et, de plus, obligé de griffonner je ne sais combien de fois par jour la conjugaison de ce verbe incommensurable : *Je m'entête à parler charabia et à jeter la médaille sur les toits, malgré les trop justes défenses de mon maître.*

— Et n'oubliez pas, monsieur le communard, — lui recommandait M. Lassalle, — d'écrire au futur : Je *ne* m'entêterai *plus*, etc.

Les mécontents furent ainsi matés. Mais la haine de l'école, du français et aussi du maître trop zélé qui, au lieu de proscrire le patois, ne savait pas profiter des multiples ressources de la langue occitane, riche, poétique et musicale, cette haine croissait, s'exacerbait au fond de nos cœurs terrorisés.

D'autres mois passèrent avec des alternatives de tranquillité passive et de brusques révoltes aussitôt comprimées par une main de fer.

Nous avions grandi pendant ce temps-là ; nous appartenions maintenant à la première division : c'était à notre tour de nous voir confier la médaille tant honnie, avec le devoir ou plutôt la charge de la remettre es mains des plus jeunes que nous surprenions à patoiser.

Or, cette année-là, en l'absence de M. Lassalle qui passait ses vacances dans le village natal de sa femme, la médaille avait fait d'innombrables victimes ; personne qui en sortît indemne : tous nous avions été peu ou prou frappés ; quelques-uns l'avaient eue jusqu'à des vingt fois et plus. Aussi, à la rentrée, pendant toute une journée M. Lassalle distribua punition sur punition.

Holocauste et martyrologe ! Pas un jour d'octobre, sans des légions de punis ; plus de récréations, plus de

sorties normales : du matin au soir, chacun avait tant de pensums sur la planche qu'on noircissait des montagnes de cahiers. Voilà ce que nous avaient rapporté nos distractions des vacances. Ah ! misère !

J'étais des moins atteints; j'étais resté presque tout le mois de septembre chez mes parents, au Mas de Daumas. Mais, comme mes condisciples, j'avais trop souffert durant ces quelques années. Nous étions mûrs pour les grandes résolutions; après l'avalanche de punitions tombée dès la rentrée, on résolut d'agir.

On se concerta parmi les « grands ». Conspirateurs et révolutionnaires, nous eûmes, la nuit, des conciliabules tenus sur une aire solitaire où, seules, stationnent, en automne, des voitures de bohémiens, et qu'on appelle, pour cela, *l'aire des caraques.* Des complots s'ourdirent dans l'ombre. A tout prix, il fallait échapper à la servitude, jeter bas la tyrannie du vieux sou. Nous jurâmes de perdre les médailles qui nous seraient confiées. Tour à tour, beaux d'héroïsme, nous nous dévouâmes aux colères glaciales de M. Lassalle, qui, pourtant, n'osa pas trop sévir, car nous protestions impudemment de notre bonne foi et de notre innocence.

Mais, efforts superflus, ce que nous avions espéré n'arriva pas. Nous avions beau égarer les vieux sous, M. Lassalle en trouvait d'autres. Il avait dû recueillir tous ceux du pays; sa provision ne s'épuisait jamais. Je crois même qu'une fois, pris au dépourvu, il partit pour Montpellier et courut, pour s'en procurer, toutes les boutiques de marchands de bric-à-brac. De rage, on s'obstina à jeter les médailles sur les toits, au fond des égouts, dans les gouffres de l'Hérault ; et le lendemain,

malgré les verbes : *être négligent, tromper la confiance de son maître,* que nous récoltions, nous soutenions mordicus que nous les avions égarées en jouant. Mais va-te-faire-fiche, il y avait souvent parmi les jeunes des rapporteurs, mis ensuite à l'index, qui, par traîtrise, naïveté ou malice, vendaient la mèche et s'écriaient au milieu de nos dénégations :

— C'est pas vrai, m'sieur, il l'a flanquée sur les toits ! Et alors !

Mais tant pis ! Nous étions résolus à tout subir. On reconnut cependant, à la longue, que ces moyens révolutionnaires n'étaient pas les meilleurs ; comme dans toute société, la guerre ouverte, la révolte violente contre les abus et l'autorité toute puissante, n'aboutissait qu'à rendre notre sort plus misérable et la tyrannie plus pesante. On devint plus prudent, plus politique.

Dès lors, on agit par ruse, légalement. Tous les « grands » jurèrent — par une nuit sans lune, sur les marches de l'église des Pénitents Blancs — de garder par devers eux la médaille que leur confierait M. Lassalle, d'en empêcher la circulation, c'est-à-dire de ne plus prêter l'oreille aux mots patois, de les tolérer et d'affirmer effrontément, le jour de l'enquête, que tout le monde parlait désormais un excellent français dépouillé de toutes scories et locutions patoises.

Je mentirais si j'ajoutais que M. Lassalle nous crut du premier coup et ne se méfia pas de nos protestations éhontées. Nos regards impudents, nos mines hypocrites ne lui disaient rien qui vaille. Il branlait la tête, craignant qu'il n'y eût de la gabegie là dessous. Mais comme tous les tyrans qui croient avoir par la force imposé l'obéissance aux lois répressives et injustes et qui, dans

leur sécurité trompeuse, n'entendent plus bouillonner les colères populaires sous l'apparente tranquillité de la surface, il s'endormit peu à peu sur l'oreiller de la confiance. Pourquoi, en effet, n'aurait-il pas purgé nos rangs du terrible minotaure patois prêt à dévorer le français qu'il nous enseignait à grand peine ?

Ce fut un radieux jour que le jour où cette croyance s'affirma en lui. Lui, si froid, lui, si sévère, en eut une douceur et un attendrissement surprenants ! Tant il y a qu'il en arriva même à constater des progrès étonnants dans nos rédactions. Et pourtant !... Enfin, une heure vint, où devant toute la classe au complet et plongée dans un ravissement mêlé de la malice d'avoir si bien roulé un maître si retors, il décréta, le visage rayonnant, en phrases pompeuses de dithyrambe, que la médaille était désormais inutile, que l'habitude, « cette seconde nature », était prise, prévaudrait contre tout retour intempestif et que notre exemple agirait assez fortement sur les jeunes pour les inciter à ne parler que le français. Et dans la vision triomphante de l'avenir, il prophétisa, à bref délai, avec un tremblement dans la voix, la mort, l'anéantissement du charabia, du patois abhorré, cela grâce à ses efforts et ceux de ses collègues auxquels, par l'entremise d'un journal pédagogique, il allait communiquer la merveilleuse réussite de son procédé... *Pécaïré!* le pauvre homme !

A l'heure de la sortie, nous défilâmes, avec des mines hypocrites, devant le maître ravi, qui répondait à chacun de nos saluts par de bonnes paroles. On se rendit posément au Roc et de là, en bande tumultueuse, en poussant des cris de joie, on s'engagea dans le chemin de la Brèche. Comme à l'assaut, on grimpa la pente abrupte

du Bosquet qu'on traversa de part en part et bientôt tous « les grands », après avoir descendu une large allée, se trouvèrent réunis dans une prairie, en contrebas, qu'entourent des massifs d'arbres élevés. Là, au chant d'une ronde patoise, nous célébrâmes notre victoire et nos libertés reconquises, après plusieurs années de dure servitude. Il fut décidé cependant qu'on userait exclusivement du français à l'école et aux environs, de peur que M. Lassalle ne fût de nouveau mis en éveil...

De ce jour, la confiance, la cordialité et l'entrain reparurent dans nos rapports et dans nos jeux, et de plus belle, entre soi, on parla avec délice cette chère langue d'oc proscrite, car on n'aime que davantage les êtres et les choses pour lesquels on a souffert.

Antonin Lavergne

LA LETTRE DE CONVOCATION

LA LETTRE DE CONVOCATION

Ce mercredi-là, comme à l'accoutumée d'ailleurs, M. Bastoul, l'instituteur de Sallèles, ouvrit sa porte sur le jour qui, encore indécis, tremblait autour des choses. A cause de la fraîcheur, il releva le col de son veston, puis, après avoir humé une prise, il s'ébroua fortement. Enfin, à pas lents, d'une allure musarde, il pénétra dans le jardinet attenant à la maison d'école.

Le village semble dormir ; pas un bruit humain. Cependant, au fond des cours, les poules caquettent déjà et des coqs claironnent la diane, à plein gosier. Bientôt, des écuries closes s'élèvent les hennissements saccadés des chevaux et des mules qui, voyant, à ces premières lueurs diffuses, la mangeoire vide, réclament la provende matinale et frappent du sabot le sol de terre battue.

Une aube de mai nacre le bord oriental du ciel où, seule, palpite encore, d'un éclat vif mais de plus en plus pâle, l'étoile du berger. Peu à peu, apparaît la teinte rougeâtre du terrain ferrugineux, teinte qui, sans doute, a valu, à tout le haut pays environnant, son nom significatif : *las Rufas*. A voir les collines voisines, les guérets, toute la campagne couleur de pourpre s'illuminer

maintenant, on dirait d'un champ de bataille dont la terre est détrempée et rougie par le sang, mais dont on a enlevé les morts et les blessés pendant la nuit.

De la vie s'éveille partout, à mesure que les clartés s'épandent. Dans les chênes-verts du mont au flanc duquel est collé Sallèles, parmi les buissons et les bouquets d'arbres du ruisseau qui coule, en-dessous, dans un val, rouge aussi, vibrent les cris, battent les ailes du père et de la mère voletant près de chaque nid où des oisillons goulus tendent leurs becs largement ouverts par la faim du réveil.

De son jardin, M. Bastoul pouvait apercevoir, là-bas, en des lointains violets, la plaine de l'Hérault, toute plantée de vignes sur lesquelles flottait une impalpable brume irisée, bien vite dissipée par les premiers rayons du soleil rose. Mais, rendus indifférents à ce spectacle par une longue accoutumance, c'est à peine si ses yeux virent cette verdure si fraîche dans la transparence de cette matinée blonde et le cadre clair des Cévennes. Depuis plus de vingt-cinq ans, M. Bastoul était instituteur à Sallèles, et le charme particulier du pays ne le touchait plus. De goûts simples, il avait maintes fois refusé de quitter, même pour des postes plus avantageux, ce village cévenol où il s'était marié et où le retenaient depuis lors ses intérêts et ses habitudes. Par sa femme, il se trouvait être, en effet, un des plus gros propriétaires de la commune ; il vivait à Sallèles tranquille et très estimé, car il avait vu bien des générations d'enfants défiler sur les bancs de son école et tendre la main à ses patoches.

En ce moment, il n'avait d'yeux, il n'avait de pensée

que pour ses fleurs aux corolles éclatantes et variées, que pour ses arbustes mouillés d'aiguail. Très fier de ses collections de plantes, il les cultivait soigneusement et les aimait avec passion. Comme beaucoup de ses collègues qui vivent isolés dans leur village, M. Bastoul était un botaniste enragé. Depuis vingt ans, il consacrait ses loisirs à herboriser dans tous les environs. Les Rufes n'avaient pas un coin qui eût échappé à ses investigations, pas une combe qu'il n'eût parcourue en tous sens, pas une plante enfin qui ne figurât dans son riche herbier. C'était là son unique plaisir, sa marotte, comme la pêche ou la chasse pour d'autres instituteurs, comme l'archéologie, la numismatique ou la table pour beaucoup de desservants. Aussi, malgré sa modestie et son humilité naturelles, M. Bastoul était quelque peu connu des botanistes distingués de Montpellier. Même, lors d'une excursion d'étudiants dans cette partie des Cévennes, il avait rendu quelques services au chef de la caravane, professeur presque célèbre de l'École de pharmacie, lequel professeur, depuis ce jour, ne dédaignait pas, le cas échéant, de recourir aux connaissances spéciales et au dévouement du maître d'école. Si celui-ci en était flatté dans son amour-propre, il ne s'en montrait pas pour cela plus orgueilleux, car, dans ce village perdu, M. Bastoul était retourné, petit à petit, à la simplicité des braves pacans qu'étaient ses ancêtres.

Cependant la matinée devenait radieuse. Déjà, les laboureurs étaient partis un à un du village et l'on entendait, par les chemins caillouteux, s'éloigner leurs cris gutturaux et le grincement strident des roues de

fer dans l'essieu desquelles s'emboîte le soc long et aigu des araires. Le soleil était haut dans le ciel très bleu et commençait à chauffer. L'heure de la classe allait sonner.

Avant de rentrer, M. Bastoul voulut jeter un coup d'œil sur son rucher, situé au fond du jardin, derrière une muraillette de pierres rougeâtres, car tout ce qui tient du sol est rouge dans ce pays.

Actives et bourdonnantes, les abeilles allaient et venaient de la ruche aux collines et à la vallée où s'ouvraient mille fleurettes, riches de sucs et de parfums. Loin de s'effaroucher à l'approche de l'instituteur, elles voletèrent autour de lui et d'aucunes se posèrent, presque caressantes et reconnaissantes, sur l'ami qui prenait d'elles tant de soin. Et lui, doucement, leur chantait ce mot qui charme, dit-on, les abeilles, sensibles comme les femmes à toute louange :

— *Bèlas! bèlas! bèlas!...* (Belles ! belles ! belles !...)

Après quoi, M. Bastoul remonta lentement vers la cour de l'école, où piaillaient des voix aiguës d'enfants. Inconsciemment, il subissait le charme paisible de ces heures, passées en plein air. Heureux, il souriait à ses chères fleurs, redressait d'un geste tendre quelques tigelles, secouait ses arbustes où des fourmis processionnaient, débarrassait ses plates-bandes des mauvaises herbes si promptes à croître et à grener. En lui-même, il se promettait pour le lendemain jeudi, — toute une grande journée de congé ! — une bonne promenade à travers les combes. Peut-être, dans ses recherches, découvrirait-il quelque plante rare dont s'enrichirait son herbier ?... Malgré ses cinquante ans, M. Bastoul avait encore bon pied et bon œil. Les

fatigues de sa profession ne l'avaient point du tout vieilli. Ses élèves étaient peu nombreux ; d'ailleurs sa vie s'était écoulée à l'air vif et balsamique des Rufes, et cet air avait tôt fait de nettoyer ses poumons des miasmes respirés entre les murs de sa classe étroite. Courtaud et un peu bedonnant, M. Bastoul était d'une robustesse à toute épreuve et n'avait jamais eu de bien grands soucis. Aussi, sur sa face large et rose, dans ses yeux clairs et bruns, se lisait une satisfaction complète, la paix que donnent aux humbles la santé de l'âme et la santé du corps.

***

— M'sieu! m'sieu!

M. Bastoul cessa d'éplucher les brindilles sèches d'un superbe rosier, tout fleuri de la chair blonde de ses roses-thé. Il se retourna. Vers lui accourait un de ses élèves, brandissant un pli blanchâtre, sans doute quelque prospectus.

Il interrogea l'enfant :

— *Qu'ès aco, menut ?* (Qu'est-ce que cela, petit ?)

— M'sieu, c'est le *fateur* qui m'a dit de vous apporter ça tout de suite...

— Ah ! le facteur... il est matinal, aujourd'hui.

Et M. Bastoul consulta sa grosse montre d'argent, un véritable « oignon » quant à la forme. Il eut un geste de surprise.

— Fichtre ! — s'écria-t-il, — neuf heures moins vingt !... Je me suis oublié... Comme le temps passe vite !... *Zou!* va dire à tes camarades de rentrer en classe et de commencer la page d'écriture dont le mo-

dèle est au tableau noir... Et surtout pas de bruit, *tu surveilleras*... Le temps d'avaler mon bol de lait et je suis à vous...

Et, sans trop se presser néanmoins, il continua de suivre, à petits pas, l'étroite allée du jardin : il ne se lassait pas d'admirer ses belles plates-bandes, si doux-fleurantes par cette matinée printanière.

— Là, voyons ce prospectus ! — fit-il enfin.

Lentement, il tira de leur étui et mit ses lunettes, après en avoir essuyé les verres sur sa manche.

Il regarda le pli qu'il tenait à la main. C'était une feuille de papier assez fort, entourée de deux bandes en croix. M. Bastoul jeta les yeux sur l'adresse et brusquement il murmura, en pâlissant :

— Fichtre ! ça vient de l'inspection académique... Et *très urgent !*... Mon Dieu ! qu'est-ce que cela peut bien être ?...

Il n'ose déchirer les bandes, pris de peur et tremblant comme, autour de lui, les feuilles à la brise.

C'est la première fois que pareille chose lui advient. Jamais, dans sa longue carrière, il n'a reçu aucun pli de l'inspection académique. Toutes les lettres administratives lui arrivent par l'inspecteur primaire de Lodève, son chef immédiat. Pour qu'on lui écrive ainsi directement, il s'agit donc de quelque chose de bien grave ?

Plein d'appréhension, M. Bastoul reste planté au beau mitan de son jardin si tranquille, si frais, si embaumé. Il tourne et retourne le malencontreux papier. Sur un coin de la bande grise, qu'il ne peut se décider à briser, flamboient ces mots : *l'Inspecteur d'Académie*, puis, au-dessous, une signature illisible.

Finalement, d'une main nerveuse, il rompt la bande, déplie le papier et lit, de plus en plus ému :

Monsieur l'Instituteur,

Vous êtes prié de vous rendre jeudi matin, de neuf à onze heures, dans le cabinet de M. l'Inspecteur d'Académie, pour une communication très urgente.

Et, au-dessous de la même signature illisible, flanquée d'un timbre à l'encre bleue, cette adresse :

A M. Bastoul, instituteur à Sallèles.

C'est tout. Pas d'erreur. C'est bien lui que l'on convoque pour le lendemain. Et cette interrogation se pose soudain : que lui veut-on ? qu'a donc à lui communiquer l'inspecteur d'académie ?

Il relit ces lignes froides, énigmatiques. Que cachent-elles ? Immobile, le cœur serré, le regard trouble, il en oublie son déjeuner, il en oublie sa classe, où s'agitent bruyamment et criaillent ses élèves, il en oublie ses fleurs, ses arbustes, ses abeilles, tout enfin... Ses yeux hypnotisés ne voient que ce bout de papier dont le griffonnage cèle un secret, ce papier qui bruit sourdement à la brise frisante.

L'inspecteur d'académie le convoque dans son cabinet, directement, sans l'intermédiaire de l'inspecteur primaire ! D'avance, M. Bastoul en est tout remué... Pas d'autre indication. La foudre tombant à son côté lui aurait produit moins d'effet. L'esprit à la torture, il se répète :

— Que me veut-on ?... Que se passe-t-il ?...

En vain les abeilles, ses abeilles tant aimées vont et

viennent sur les rosiers, bourdonnent joyeusement, puis filent en sifflant, telles de petites balles d'or, dans un rai de soleil ; en vain les fleurs se balancent avec des mines coquettes sur leurs tiges, exhalent leurs plus doux aromes, le pauvre M. Bastoul n'entend rien, ne voit rien, ne sent rien.

L'inspecteur d'académie, — c'est-à-dire le chef puissant, redouté, qu'il n'a jamais vu, dont on ne parle qu'à propos de nominations, de promotions, de déplacements, — le fait appeler ! Lui, humble instituteur qui a vécu heureux dans son trou, qui n'en sort presque jamais, lui qui ne reçoit qu'une fois par an, ou tous les deux ans même, la visite de l'inspecteur primaire, — visite toujours ennuyeuse pour un vieux maître peu au courant des nouveautés pédagogiques, — il devra aller demain à Montpellier, dans les bureaux où, avant d'être signés par le préfet, se préparent les changements d'instituteurs et où, n'ayant rien eu à demander de sa vie, il n'a jamais bouté les pieds ! Et tristement il se rappelle des histoires de collègues appelés ainsi soudainement pour affaires graves dans ce cabinet où bientôt, avec quelle angoisse, Seigneur ! il va comparaître pour la première fois, lui, infime fonctionnaire de campagne, timide, chétif, craignant ses supérieurs et n'aimant que sa tranquillité !

Encore que la chaleur fût déjà forte, M. Bastoul avait froid au dos. Sûrement, ce ne pouvait être que pour quelque affaire très sérieuse ! Oui, mais quoi ?... Et en proie aux conjectures vagues, il s'alarmait, tandis que ses élèves, chevauchant les bancs et les tables, riaient, chantaient, tapageaient à qui mieux mieux dans la classe, dont les fenêtres s'ouvrent sur la rue à l'opposé

du jardin où le maître se tourmentait en lancinantes interrogations...

— Hé ! dis, Arsène, que fiches-tu là droit comme un piquet ?... Tu contemples les nuages ? Ce n'est guère le moment... Allons, *nigaudas*, laisse tes fleurs et viens boire ton lait... Oh ! Jésus ! écoute-moi ces enfants, en font-ils du bacchanal ! Que de bonnes calottes perdues !

A la voix de sa femme, l'instituteur tressaille comme au sortir d'un mauvais rêve et passe la main sur son front en sueur. Cependant madame Bastoul, une petite vieille proprette, maigriotte et vive, coiffée et vêtue à la paysanne, continue d'agiter ses bras, avec de grands gestes d'appel, dans l'encadrement de la porte.

Elle s'approche, impatientée :

— Hé ! Arsène ! — crie-t-elle, — es-tu sourd ?... Espèce de Jean-de-la-Lune, tu couches toujours avec tes herbes !... Dépêche et viens-t'en boire ton lait... il va être neuf heures.

Elle secoue maintenant son mari par le bras :

— Écoutez-moi ça !... en mènent-ils du vacarme, ces diables d'enfants !... Qu'est-ce que ce papier que tu regardes d'un air éberlué ?...

— C'est l'inspecteur d'académie qui me mande d'aller dès demain à Montpellier.

— Mais il est à Lodève, ton inspecteur !...

— Pas l'inspecteur primaire, je te dis : M. l'inspecteur d'académie !

— Ah ! est-ce que je m'y connais, à tous ces gens !... Et alors, qu'est-ce qu'il te veut, celui-là ?...

— Ma foi ! je l'ignore, et c'est ce qui me tracasse...

— Est-il permis, Jésus! de déranger les gens sans leur dire pourquoi!... Un joli merle que cet inspecteur!

— Oh! oh! tu sais, c'est le grand chef, celui-là, et il est rare qu'un inspecteur d'académie appelle ainsi un petit instituteur de village comme moi... Ce doit être quelque chose de bien grave... quelqu'un qui veut me porter préjudice... c'est peut-être pour me changer...

— Quitter Sallèles!... Ah! ça, non, jamais! — se récria la petite madame Bastoul, levant les bras et s'effrayant, à son tour, devant la mine abattue de son mari.

Fébrilement, elle l'interroge sur cet inspecteur qui, d'un mot, peut les arracher au pays natal et les envoyer promener à des lieues, au bout du département, si ça lui plaît. Tous deux sont tristes, maintenant. Ils rentrent enfin ; et bientôt, dans le calme du village qui rougeoie au grand soleil, gronde la grosse voix de M. Bastoul, imposant silence aux perturbateurs et distribuant force verbes et lignes pour punitions.

Une paix profonde, troublée seulement par les chants des oiseaux, par le gloussement des poules et le bourdonnement des insectes, s'épand aux alentours, et les fleurs, ivres de lumière, jettent dans l'atmosphère qui s'embrase les fortes senteurs de leurs corolles que butinent les abeilles.

***

Toute la journée se passa pour M. Bastoul en des transes jusqu'alors inconnues. Lui, d'ordinaire si rassis d'esprit, cherchait... Il en avait mal à la tête. Son imagination, s'éveillant soudain, après le long sommeil de

tant de paisibles années, s'agitait sous le crâne, comme une bête captive, et cognait dur aux parois. Comme il se tourmentait le pauvre homme ! Ce qu'il échafaudait d'hypothèses, et les plus folles et les moins rassurantes! Est-ce que sa tranquillité allait être en jeu? Serait-il déplacé et, par suite, acculé à demander sa retraite proportionnelle? — car sa femme ne consentirait jamais à quitter Sallèles ! — mais encore il fallait une cause... Laquelle ?...

L'inspecteur primaire, venu un mois auparavant, se serait-il plaint de lui? C'était un jeune, un débutant, frais émoulu de l'examen. Beau parleur, la bouche pleine de phrases pillées en des manuels de pédagogie, il s'était plu à faire la roue devant M. Bastoul, tout interdit par cette faconde. L'instituteur était émerveillé de la science livresque qu'étalait cet homme de trente ans à peine, lequel pourtant lui venait d'avouer n'avoir jamais enseigné dans une classe primaire, puisqu'il était, avant l'examen, professeur d'école normale. L'inspecteur avait parlé de Spencer, de Blackie, de Pestalozzi, de Channing et autres, — des noms que connaissait peu M. Bastoul, — et il avait préconisé telle ou telle des idées ou des méthodes de « ces éminents pédagogues ». Puis il avait critiqué certaines leçons du vieil instituteur, donné un tas de conseils sur l'enseignement de la morale, des sciences, etc... — toutes choses dont on ne s'occupait guère autrefois, car on se contentait simplement d'apprendre aux enfants à lire, à écrire et à calculer.

M. Bastoul, abasourdi, n'y avait vu goutte, fort penaud d'entendre ainsi critiquer ce qu'il faisait depuis vingt ans et plus, sensible surtout au reproche de ne

pas suivre et respecter « l'emploi du temps » collé sur un carton, où étaient piqués des insectes.

— De la suite, de la suite et du travail ! — avait conclu l'inspecteur.

Certes, s'il avait osé, l'instituteur aurait répondu qu'il ignorait ces belles choses, que lui et ses élèves travaillaient de leur mieux et que, grâce à ses soins, tout Sallèles savait aujourd'hui lire et écrire.

Somme toute, M. Bastoul se rappelait que le jeune inspecteur, enchanté de soi-même, l'avait quitté avec de bonnes paroles, un : « Au revoir, à l'an prochain, » très cordial et une franche poignée de main, après qu'il l'eut accompagné respectueusement sur la route, branlant sa vieille tête grise, d'un air convaincu, aux conseils verbeux de son nouveau chef. Non, réflexion faite et tout examiné, ce n'était pas de ce côté qu'il y avait à craindre.

Mais alors, quoi ?... Et, de supposition en supposition, ses craintes augmentaient. Et dire qu'il se promettait une si bonne journée à travers bois et combes, pour le lendemain !...

Au milieu de ses leçons, il s'interrompait, tirait de sa poche la lettre de convocation pour voir si elle ne lui dévoilerait pas enfin le mot de l'énigme. De temps en temps, il montait dans la cuisine, échangeait des réflexions avec sa femme qui, à l'entendre, « se mangeait les sangs », elle aussi.

— Pardi ! — s'écria tout à coup M. Bastoul, — ne serait-ce pas ce becque-cornu de Froucandou qui me jouerait un tour et aurait écrit à Montpellier ?... Il est si sournois et si rancunier qu'il en est capable !...

« Froucandou », ou « Froucand », n'était autre que le maire, M. Fulcrand Servel, un jeune propriétaire, ancien élève de M. Bastoul. Celui-ci le traitait parfois encore en gamin, ce dont s'offusquait le maire qui ne laissait pas que de prendre ses fonctions au sérieux et de trouver que son vieux maître aurait dû montrer un peu plus d'égards pour lui. Quelques jours auparavant, à propos d'une affaire du secrétariat, maire et instituteur avaient eu une discussion et s'étaient séparés assez froidement. M. Bastoul, qui possédait autant, sinon plus de bien au soleil que Froucandou, se croyait l'égal de ce morveux, à qui il avait jadis si souvent tiré les oreilles, et il lui en voulait de se poser en supérieur, à cause de son écharpe.

L'instituteur avait juré qu'il ne ferait point le premier pas : si Froucandou boudait, on le laisserait bouder !... Mais, sous la poussée de la peur, M. Bastoul n'y tint plus, et, à midi, se rendit chez le maire pour éclaircir la chose.

Froucandou, flatté de voir son ancien maître lui faire des avances, l'accueille aussi bien qu'il lui est possible et avec un sourire, un tantinet protecteur, sur sa mine chafouine. On choque les verres, vite remplis jusqu'au bord, de l'excellent vin blanc de Cambous.

M. Bastoul, décontenancé et rageur, plante tout à coup ses yeux dans les yeux du maire et lui dit :

— Tu sais, Froucandou, je vais demain à Montpellier.

— Ah ! — fait celui-ci, nullement interloqué.

— Oui, c'est l'inspecteur d'académie qui me convoque... et j'ignore ce qu'il peut bien me vouloir.

— Moi aussi, monsieur Bastoul... En tout cas, je vous

donnerai une commission pour un marchand de meubles...

Cela est dit sans aucun embarras. La conversation se poursuivant, l'instituteur s'aperçoit que Froucandou ne sait pas très bien ce qu'est l'inspecteur d'académie : — comme madame Bastoul, il le confond presque avec l'inspecteur primaire...

***

Ainsi, de ce côté encore, buisson creux ! M. Bastoul était au martyre. Lui, si débonnaire, il fut d'une humeur massacrante durant la classe du soir. Les claques, les punitions pleuvaient dru sur les récalcitrants et les bousilleurs, dès qu'ils profitaient des distractions du maître qui, le front à la vitre, le regard vague, semblait se perdre en des songeries profondes, dans les abîmes bleus du ciel rayonnant. Par moments, devenu nerveux, M. Bastoul ne tenait plus en place. Alors, il arpentait la petite salle d'école d'un pas saccadé, roulant des yeux terribles, criant et tempêtant pour des riens. Les enfants s'interrogeaient du regard comme pour se dire : « Tiens, quelle mouche l'a donc piqué, notre maître ?... On ne le reconnaît plus... »

— Ah ! j'y suis ! — murmura soudain M. Bastoul ; — quelque lettre anonyme... Il y a des gens qui ont tant de vilenie et de boue dans l'âme, qu'ils se plaisent à faire du mal en se cachant, pour leur plaisir... Oui, un sale oiseau de ce genre, un de ces êtres plus visqueux qu'un crapaud, aura essayé de me nuire...

Aussitôt, sachant, en effet, que des lettres anonymes

sont souvent envoyées aux chefs, qui ne jettent pas toujours au panier ces lâches dénonciations, il se demande s'il n'a pas autour de lui des antipathies sourdes, des parents mécontents : — car ils sont aujourd'hui si difficiles à satisfaire, les parents, et si faibles, si bêtes même pour leur progéniture, qui en profite !... De quoi a-t-on pu l'accuser ?

— Voyons, et de la franchise ! — se dit-il.

Humblement, il fait son examen de conscience et se découvre tant de torts qu'il s'en effraye et tremble, plus il y réfléchit, plus il descend au fond de lui-même.

A-t-il toujours rempli son devoir d'une façon irréprochable ? Certes, il fait son métier autant par goût que par habitude. Il est assez à l'aise pour vivre du produit de ses terres et, s'il reste instituteur, ce n'est nullement par lucre : son bien, qui est affermé, lui rapporterait, dirigé par lui, beaucoup plus qu'il ne gagne comme instituteur. Il aime donc sa profession et il lui en coûtera fort, quand sonnera l'heure de la retraite, — qu'il reculera d'ailleurs autant que possible, — d'abandonner à un successeur la maison d'école et le jardin où se seront écoulées plus de trente années si douces de sa vie. Oui, mais quel homme, pour dévoué qu'il soit, n'a pas de faiblesses, n'encourt jamais de reproches ?

Ainsi ne lui arrive-t-il pas, à la belle saison surtout, d'avoir « la flemme », de retarder et d'avancer les heures de la rentrée et de la sortie d'un bon quart d'heure, — une demi-heure au total, — et d'allonger les récréations de quelques minutes ?... C'est vrai que l'hiver, en revanche, alors qu'il se sent le cœur à la besogne, il ne regarde jamais la pendule et consacre à ses élèves, parfois, une heure de plus par jour... Ça fait

la balance, au bout de l'an. Soit ! mais il outrepasse ses droits, il est en faute.

Par ailleurs, quand ses élèves sont occupés à écrire un long devoir, ne les laisse-t-il pas sous la surveillance du plus grand, — cela pour monter chez lui, faire un brin de causette avec sa femme, ou encore pour s'en aller dans son jardinet tracasser un peu, tailler ses arbres, soigner ses fleurs, en un mot passer quelques minutes si douces, si exquises, mais dérobées ?... Et puis, aux chauds après-midi d'été, lorsque les plantes altérées penchent si tristement leurs tiges tendres, ne dérange-t-il pas ses plus robustes élèves pour qu'ils l'aident à tirer l'eau de la citerne et à arroser ? Sans doute, les enfants font cela de bon gré, avec plaisir ; mais des parents, eux, sans oser se plaindre haut, n'ont-ils pas, à diverses reprises, prétendu que leurs fils perdaient leur temps ? L'un d'eux n'est-il pas allé, un jour, jusqu'à insinuer que madame Bastoul elle-même ne se gênait guère, lorsqu'elle envoyait les élèves de son mari chez l'épicier ou le boucher, à l'instar d'une servante, et cela pendant la classe ?

— Non, ce n'est pas bien d'agir ainsi, — se répète M. Bastoul, suant à grosses gouttes. De même, quand les enfants sont trop turbulents et que la main lui démange, a-t-il raison de s'impatienter, de distribuer çà et là une taloche, ce qui, il le sait bien, est défendu aujourd'hui ? Peut-être quelque nigaud de père, n'ayant pas pardonné les calottes reçues jadis par lui-même, se sera plaint, sans rien dire, histoire de se venger ?

Et puis, et puis, tant d'autres peccadilles, fort excusables sans doute, mais répréhensibles, oui, très répréhensibles ! constate avec peine M. Bastoul.

Hélas ! avec l'âge, durant les après-midi suffocants de juin et de juillet, que de fois il lui arrive, pendant sa digestion, d'avoir des somnolences et d'y aller volontiers de son petit somme, sur l'estrade, tandis que ses élèves musent doucement, afin de ne pas interrompre le repos du maître et pour fainéanter et roupiller, eux aussi, à loisir ?... Autres griefs encore : il parcourt tous les matins — oh ! un simple coup d'œil sur les nouvelles à sensation ! — son journal en classe, travaille — rarement, dans les moments de presse — aux choses de la mairie dont il est secrétaire, néglige certaines parties du programme, entre autres la gymnastique, — parce que ça l'ennuie et que ses élèves font assez d'exercice, témoin leurs grosses joues rouges et leurs membres vigoureux de montagnards, — et la musique, parce qu'il ne l'aime pas et qu'il n'a jamais eu la voix ni l'oreille justes, etc...

Après s'être livré à cet examen sévère, en exagérant ses torts comme à plaisir, M. Bastoul courba tristement la tête et se reconnut coupable, très coupable même. Il se frappa la poitrine et murmura :

— C'est ma faute, ma très grande faute...

Plus de doute : il avait trop souvent prêté le flanc à la critique. Rien d'étonnant que des gens pointilleux et malveillants eussent appelé, en dessous, par une lettre anonyme, l'attention de l'inspecteur d'académie sur cet instituteur qui en prenait par trop à son aise.

M. Bastoul se sentit très malheureux. Que dirait-il ? Quelles charges accablantes contre lui et quelle honte ! Ses yeux s'humectèrent. Oui, il était coupable, très coupable...

Eh bien ! ce serait tant pis pour lui ! Parce que tout le village avait passé sous sa férule, appris à lire, à écrire, à compter, sous sa direction, était-ce une raison de se montrer si confiant, si maladroit, et de traiter ces villageois, aujourd'hui pères de famille, quelques-uns grands-pères bientôt, comme au temps où ils usaient leurs fonds de culottes sur les bancs de l'école ?... Triple sot, qui s'imaginait que tout le monde l'estimait, l'honorait et l'aimait dans Sallèles ! Est-ce qu'on ne doit pas toujours se méfier de ces paysans, avares de mots, mais enclins à ruminer un tas de mauvaisetés et à trigauder leur prochain ? Aussi sûr qu'il y avait eu un Judas parmi les douze apôtres du Christ, il y avait, parmi ses anciens élèves, un envieux, un sacripant, un traître se cachant dans l'ombre pour mieux frapper en plein cœur.

C'est pourquoi, le soir, après le baisser du soleil, — une soirée délicieuse pourtant, et fine, et transparente, et ambrée par les lueurs mourantes et les reflets d'un crépuscule d'or, — M. Bastoul traînassa dans son jardin, un arrosoir à la main. Le corps agissait seul, sans goût et sans plaisir ; l'âme était absente : elle roulait à travers les hypothèses les plus biscornues, chevauchait les imaginations les plus baroques, s'enlizait dans la vase mouvante des soupçons et ne revenait un instant de ces courses éperdues que pour chercher sous l'écriture quelconque de la lettre de convocation, une certitude qui se dérobait sans fin...

Il en fut de même tout le long de la nuit. L'idée que, dans quelques heures, il comparaîtrait devant l'inspecteur d'académie, juge souverain et implacable, qu'à

son âge il allait recevoir une réprimande, être tancé vertement, « savonné » dur, enfiévrait le pauvre M. Bastoul. Chez les humbles, grande est la crainte du chef qu'ils ne voient que rarement et dont, à cause du mirage de l'éloignement, ils se font une sorte de dieu inexorable, ne se révélant que pour brandir son tonnerre et frapper sans pitié.

M. Bastoul se tournait et se retournait si bien dans son lit que sa femme agacée, car elle avait pris, elle, son parti de la chose, se mit à le rabrouer de belle façon.

— Ah ça ! tu m'ennuies, — lui fit-elle. — Il ne te mangera pas tout cru, à la fin des fins, ton inspecteur. Si tu lui déplais, il n'a qu'à le dire : nous avons du bien assez pour vivre à l'aise... Ne bouge donc plus, car il faut te lever au petit jour.

Mais le doux sommeil ne venait pas. Dans la fièvre grossissante de l'insomnie, tous les villageois défilaient l'un après l'autre devant l'instituteur... Est-ce Jeanet, — cette tête en l'air ? — Est-ce Jaquounel, — cette tête basse ? — Ou bien le curé ?... Mais non ! l'abbé Carel était un brave homme, « aussi vieux que lui dans Sallèles », et avec lequel il avait toujours bien vécu, même depuis que « ça avait tourné, dans le gouvernement » et qu'instituteur et curé se regardent de travers... Serait-ce un collègue jaloux, ambitionnant son poste ? Mais il ne les connaît guère, ses collègues : à peine s'il les voit une fois ou deux par an aux conférences pédagogiques qui se tiennent au chef-lieu de canton ; tous sont des jeunes, des débutants presque ; et ils lui ressemblent si peu ! Et Sallèles, d'ailleurs, n'est pas un poste à leur faire envie !

Alors quoi ?... alors qui ?... Et son esprit ne se calme point : une vraie tempête sous un crâne si paisible jusqu'ici.

***

A trois heures, tandis qu'à l'horizon s'étend une frange d'opale, M. Bastoul est debout. Il enfile son pantalon noir et endosse la lévite — saupoudrée de camphre — qu'il ne met qu'aux grandes occasions, et que sa femme a retirée la veille de la vaste armoire à linge appelée le « cabinet ». Il coiffe ensuite un chapeau haute forme démodé et fourre ses mains potes, aux gros doigts poilus, en des gants déteints. Enfin, après avoir fait les cent pas dans la maison, il part, à quatre heures, pour se rendre à la halte de Rabieux, distante de deux ou trois kilomètres. Le train qui vient de Lodève et se dirige vers Montpellier n'y passe qu'à cinq heures et demie : M. Bastoul a donc le temps.

Il chemine pensif, très lentement, en évitant les trous, pleins de poussière rouge, où l'on enfonce jusqu'à mi-cheville.

Le jour se lève. Les reliefs des objets apparaissent, les contours se précisent. Dans la fraîcheur matinale flottent les parfums aromatiques des Rufes. Le silence des champs s'anime.

Le pont de la Margueride franchi, voici Rabieux, un moulin au bord de la Lergue. Plus d'une demi-heure à attendre. Sans entrain, M. Bastoul cause un instant avec le garde-barrière. Puis, comme il est seul, il époussète avec son mouchoir ses souliers et son chapeau, essuie le bas de son pantalon et sa lévite qu'il a ôtée.

Le sol trépide, le train siffle, s'arrête une minute et repart. Dans le wagon, où il se rencogne sans rien dire aux voyageurs, qui parlent haut et gesticulent à l'avenant; à Paulhan, où il est obligé de s'arrêter une demi-heure encore avant de prendre le train qui vient de Béziers; dans le nouveau wagon, où il se case difficilement, M. Bastoul reste silencieux, la mine tirée, de plus en plus malheureux, à mesure que l'heure fatale approche... Et chimères de papillonner, et appréhensions de croître. Oh! sa pauvre tête!...

***

Au sortir de la gare de Montpellier, ni les belles avenues et places qu'il traverse, ni le superbe théâtre reconstruit depuis peu, ni les étalages de la rue de la Préfecture n'attirent ses regards prompts à s'émerveiller en toute autre occasion.

Que lui veut-on?...

Encore quelques secondes et, la rue montée, il sera devant l'hôtel de la préfecture. Il veut gagner du temps; il feint de s'intéresser aux gravures, aux étoffes, aux bijoux qui décorent les vitrines. Il a beau faire, son esprit va là-haut, ses yeux se dirigent vers ce monument dont un angle apparaît à l'extrémité de la rue, par delà la halle, grouillante d'acheteurs en ce moment; bientôt, sévère et froid, l'inspecteur d'académie fixera sur lui des yeux durs, lui fera de vifs reproches et lui imposera peut-être un déplacement.

Neuf heures... neuf heures et demie... Il faut se décider.

Le voilà dans le couloir qui sert d'antichambre. Des

instituteurs, des professeurs sont là, qui causent, discutent et rient. L'inspecteur d'académie n'est pas arrivé. Très gêné, M. Bastoul se faufile dans un coin ; les yeux troubles, le cœur battant à se rompre, il affecte de lire les affiches dont les lettres dansent une sarabande éperdue. Que va-t-il advenir. Cette interrogation aiguë point son cerveau, sans trêve. Enfin il jette un coup d'œil discret, peureux, autour de lui. La plupart de ceux qui l'entourent sont jeunes; ils sont calmes, viennent solliciter un avancement, un poste désiré, s'entretiennent, familiers, avec les commis d'académie qui entrent ou sortent.

Cependant il remarque que certains s'isolent, ont la mine soucieuse. A côté de lui, deux, à voix basse, parlent d'ennuis, de déplacements... Toutes ces figures sont inconnues à M. Bastoul. Son cœur se serre davantage, ses craintes deviennent de l'angoisse.

Enfin l'inspecteur d'académie paraît. C'est un homme jeune encore, de taille élevée, la figure douce, les manières avenantes. Avec un bienveillant sourire, il passe dans les rangs, au milieu des saluts plus ou moins obséquieux. Il dit :

— Je vous demande quelques minutes, messieurs, et je suis entièrement à vous.

Les conversations reprennent, tandis que, dans son coin où il s'efface, M. Bastoul tremble, tremble comme une feuille de peuplier au vent.

Un quart d'heure — un siècle — s'écoule.

Soudain un commis paraît et dit :

— Monsieur Bastoul est-il là ?

Le pauvre homme tressaille; il se dresse et, bé-

gayant, les jambes flageolantes, il avance, sous les regards qui le dévisagent, aussi blême qu'un condamné marchant à l'échafaud.

— Veuillez me suivre. M. l'inspecteur désire ne pas vous faire attendre.

Mon Dieu !... c'est donc bien grave, qu'on l'appelle le premier !

Gauche, la vue brouillée, il se cogne aux chaises, il se cogne aux meubles et pénètre dans le cabinet qu'on lui ouvre.

Mais, aussitôt, il voit l'inspecteur d'académie se lever en souriant, la voix accueillante, la main tendue. Tout en lui offrant un siège, l'inspecteur s'excuse de l'avoir dérangé.

— Je vais, dit-il, publier une flore du département, et M. X..., professeur à l'École de pharmacie, que vous avez vu plusieurs fois à Sallèles, m'a assuré que vous pourriez me donner de précieux renseignements sur la flore des Rufes que personne ne connaît mieux que vous. Mes occupations me retiennent ici, et, comme j'avais besoin de vous voir, j'ai pris la liberté de vous mander à Montpellier. Je désirerais avoir ces renseignements avant peu. Aussi, pour causer plus à l'aise et afin que je vous dise, en détail, quels services vous pouvez me rendre, quand vous serez rentré à Sallèles, j'espère, mon cher monsieur Bastoul, que vous me ferez le plaisir de déjeuner avec moi...

Antonin Lavergne

Fini d'imprimer deux mille exemplaires de ce quatrième cahier le jeudi 20 novembre 1902

à l'Imprimerie de Suresnes

(E. Payen, administrateur)

9, rue du Pont

Un certain nombre de nos abonnés nous ont demandé comment ils pouvaient se procurer notre édition du Jean Coste. *Le texte de la nouvelle édition est pour ainsi dire identique au texte que nous avons publié. Il ne nous reste pas un seul exemplaire isolé de ce cahier, et quand même il nous en resterait, nous nous sommes interdit, dans le contrat que nous avons passé avec la maison Ollendorff, de le vendre. Nous ne le vendons que dans les collections reconstituées de la deuxième série. Nous avons pu reconstituer, selon notre inventaire à dater du 31 août dernier, 10 collections complètes de cette série, et 71 collections incomplètes mais continues. Les collections complètes — les 16 cahiers de la deuxième série — se vendent cent francs l'une. Les collections incomplètes — douzième, treizième, quatorzième, quinzième et seizième cahiers de la deuxième série — se vendent seize francs. Ces prix pourront augmenter à mesure que les collections deviendront plus rares. Ils ne peuvent en aucun cas diminuer.*

SUBVENTIONNÉ

Dans son numéro daté du dimanche 19 octobre 1902, *la Raison, journal international hebdomadaire de philosophie, de sociologie, de littérature,* publiait l'article suivant de M. Henry Bérenger :

L'ÉQUIVOQUE

Je viens de lire avec un réel intérêt, et je vous engage à lire le dernier numéro de *Pages libres* sur les décrets Combes.

Pages libres est, on le sait, une publication hebdomadaire qui tire à 2.300 environ, et dont la plupart des rédacteurs sont d'anciens polytechniciens, d'anciens normaliens : Charles Guieysse, G. Sorel, D. Halévy, C. Bouglé, Maurice Kahn, André Bourgeois, L. Brunschwig, etc. Ces « intellectuels » prétendent penser et écrire, librement, pour les « manuels ». Ils mettent à cet apostolat une rigueur qui devient facilement de la raideur, je ne sais quel libertarisme tranchant qui les rendrait vite insupportables si on ne les savait sincères et de bonne volonté.

C'est le propre des anciens élèves d'Écoles Spéciales de garder toujours, dans l'allure la plus bon enfant, quelque chose d'automatique et d'absolu qui ressemblerait vite à de la morgue ou du pédantisme. Les rédacteurs de *Pages libres* pourraient se surveiller de ce côté-là. Sans avoir l'infatuation cocasse de leurs voisins des *Cahiers de la Quinzaine* (robespierrots restés pions), nos camarades de *Pages libres* prennent parfois ce ton suffisant qui rap-

pelle fâcheusement la bibliothèque de la rue d'Ulm ou les amphithéâtres de la rue Descartes.

Peut-on approuver, par exemple, que M. Bouglé, normalien subventionné par l'État, laisse entendre dans un récent article : « Anticléricalisme oblige », que tous les journalistes anticléricaux sont des imbéciles ou des hâbleurs, tandis que lui, Bouglé, et les autres universitaires anticléricaux, sont de petits saints et de grands cerveaux! Quand on est professeur à l'Université de Toulouse tout simplement, et qu'on se parallélise avec les Clemenceau, les Ranc, les Aulard, les Huc, les Jaurès, les Pelletan, les Geffroy, les Lockroy, journalistes « ordinaires » de la *Dépêche*, il faut avoir (comme on dit dans le peuple) une « santé » qu'aucune modestie ne risque d'effleurer.

Du moins, si *Pages libres* sont quelquefois agaçantes, elles ne sont jamais ennuyeuses. Les débauches d'absolu qu'on y fait, consolent du terre à terre quotidien de la politique. Et c'est même un spectacle émouvant de voir un ancien officier, un polytechnicien comme l'ami Charles Guieysse, s'ingénier, par cent efforts, à secouer les vieilles carapaces scolairo-bourgeoises, à penser révolutionnairement contre toutes ces autorités dont il fut le disciple et le gardien.

Capitaine d'artillerie démissionnaire, Guieysse est devenu libertaire à outrance. Tout contrôle de l'État sur les groupes ou les individus l'inquiète. Il rêve d'une société à la Kropotkine, dont l'anarchie serait la formule. Beau rêve, qu'il a seulement le grave tort de prendre pour étalon de nos luttes présentes!

Au nom de ces principes, Charles Guieysse a condamné dans *Pages libres*, et à plusieurs reprises, l'action anticléricale du ministère Combes. Il fait cause commune avec Gabriel Monod, René Goblet, Bernard Lazare. Il a invoqué, en faveur des Congrégations menacées, le Droit et la Liberté.

Cette attitude de *Pages libres* a profondément choqué nombre de ses abonnés et lecteurs. Ils n'ont pas compris qu'une revue anticléricale depuis sa fondation, fît cause commune, au moment du danger, avec ses pires ennemis.

Certains même, et non des moins autorisés, ont appelé « désertion » et « trahison » ce qui était pourtant un acte de courage. Acte condamnable, je l'accorde, mais acte fier, je l'affirme.

Nous avons suffisamment démontré dans *la Raison*, que le prétendu Droit des Congrégations n'était qu'un privilège illicite, et que la Liberté n'était pas la Libéràtrie. Nous ferons grâce à nos lecteurs de redites sur ce sujet.

Mais ce qui nous importe aujourd'hui, c'est de signaler aux lecteurs et abonnés de *Pages libres*, voire à ses rédacteurs, l'équivoque où s'engage et menace de s'empêtrer leur périodique.

On ne fait pas de la politique à coups d'absolu. La politique n'est ni une philosophie, ni une science, ni un art. C'est mieux que cela : un *acte de vie*, une création perpétuelle, une « geste » quotidienne d'attaque et de défense, qui suppose, au plus intime sens, l'union de la pensée et de la force, la connaissance de l'histoire séculaire et la prévision de l'avenir illimité, la collaboration du *donné* et de *l'imprévu*. Un vrai politique n'est pas le ratiocinateur abstrait qui aligne des équations psychiques. C'est le bon praticien qui s'appuie sur le réel pour créer l'idéal.

Haute et ingrate mission, que méconnaissent les idéologues, mais que respectent les hommes d'idées!

Un jeune ingénieur frais émoulu de Polytechnique, un petit normalien tout gonflé de la rue d'Ulm, se gaussent sans prudence des vieux conducteurs ou des vieux professeurs qui n'ont pas leurs belles méthodes rectilignes. Mais s'il s'agit de construire un vrai pont sur une vraie rivière, ou de former des âmes vivantes dans un lycée réel, que de fois ne vit-on pas ingénieur et normalien patauger en des théories qui ne s'accordaient plus aux difficultés de la pratique!

Ces messieurs de *Pages libres*, en face des Combes et des Waldeck, me font l'effet du jeune ingénieur et du jeune normalien. Ils le sont, en effet.

Ils crient : « Vive la Liberté », et tendent le col aux tyrans. Ils lèvent les bras vers les étoiles, et mettent leurs pieds dans le trou des puits. Ils résolvent la question reli-

gieuse en un binôme et la question sociale en un syllogisme, mais leurs données sont incomplètes et leurs prémisses irréelles.

Qu'on les nomme seulement instituteurs adjoints au fond de la Bretagne pendant dix-huit mois, ou inspecteurs du travail dans le Nord pendant deux hivers, et nous leur redemanderons de causer.

D'ici là, fions-nous-en plutôt à ceux qui, sachant l'histoire de France, continuent la lutte de l'État laïque contre l'Église romaine. Ceux-là, du moins, ne feront pas de l'Absolu une équivoque mortelle au Relatif!

Henry Bérenger

Je m'en voudrais de commenter ce texte. Cet article amusera beaucoup ceux qui connaissent M. Bérenger. Les autres s'amuseront plus tard.

Il faut pourtant que je dise un mot.

Ce qui est grave dans cet article, et ce qui est profond, pour qui sait lire, ce ne sont pas les sophismes et les violences des habituelles démagogies. Le seul passage de l'article qui soit sincère, qui ne soit pas écrit par habitude, par entraînement, par excitation, qui soit profondément et sincèrement senti est ce paragraphe de haine envieuse contre Bouglé. Pourquoi?

Cette haine envieuse a un tel ton, elle est si profondément forte et si accentuée qu'il faut qu'elle soit locale; on ne peut détester autant qu'un homme de son pays; nous avons demandé à Toulouse; on nous a promis sur les causes de cette animosité des renseignements intéressants.

Et dans ce paragraphe sincère il y a un mot terrible: c'est le mot *subventionné*. Tout est là. On nous demande parfois pourquoi nous sommes si résolument opposés

au monopole d'État dans l'organisation de l'enseignement. Je répondrai aussitôt que je le pourrai. Je traiterai du monopole. Mais, dès aujourd'hui, comment ne voit-on pas tous les dangers, toute la tyrannie de ce *subventionné*. Non, monsieur, le personnel enseignant n'est pas *subventionné :* le personnel enseignant est *rémunéré ;* c'est une opération tout à fait différente ; les instituteurs, les répétiteurs, les professeurs, les chargés de cours et les maîtres de conférences ne sont pas subventionnés : ils sont rémunérés ; les maîtres de l'enseignement primaire, de l'enseignement secondaire, de l'enseignement supérieur ne sont pas subventionnés : ils sont rémunérés ; je ne sais pas combien M. Bouglé touche par mois pour son traitement ; mais quand l'État paye un homme comme M. Bouglé pour occuper une chaire de professeur ou pour tenir une maîtrise de conférences, on peut être assuré qu'il ne le paye pas son prix ; si M. Bouglé avait dépensé dans l'industrie ou dans le commerce privé l'activité qu'on lui connaît, s'il avait, dans l'État, tourné cette activité à des ambitions malsaines, il aurait depuis longtemps une situation financière brillante, supérieure de beaucoup à la modestie où il vit ; il serait un gros bourgeois, comme M. Henry Bérenger ; il serait un gros seigneur de politique, de journalisme et de littérature, comme M. Henry Bérenger.

Subventionné ! Ainsi quand un instituteur, quand un répétiteur, quand un modeste professeur a trimé tout le mois et qu'il se présente au guichet du percepteur ou de l'économat ou du secrétariat, il vient toucher une subvention, comme une compagnie Transatlantique ! Le traitement défectueux qu'il reçoit pour le travail

qu'il a fourni dans le mois, ce traitement serait une subvention !

Si les socialistes nationalement et régionalement organisés n'étaient pas aveuglés par l'abus de la politique parlementaire, jamais ils ne laisseraient passer de tels mots, jamais ils ne laisseraient insulter, asservir autour d'eux des travailleurs, jamais ils ne laisseraient avilir autour d'eux la notion du salaire, la notion de la rémunération, la notion de la paye. Tout le socialisme est là. Quand nous disons que nous sommes socialistes, nous voulons dire que nous croyons que l'ouvrier, quand il reçoit sa paye le samedi, ne reçoit pas une faveur, un don, une charité, une subvention, mais au contraire la rémunération, presque toujours insuffisante, injuste, et, ainsi, absolument revisible, du travail qu'il a fourni dans toute la semaine.

Si les socialistes nationalement et régionalement organisés n'étaient pas aveuglés par l'abus de la politique parlementaire, ils relèveraient les étranges propos que l'on tient autour d'eux ; ils s'apercevraient que de tous les partis politiques celui qui serait resté le plus profondément bourgeois serait le parti radical, s'il n'y avait ce parti si bizarrement nommé *parti radical socialiste;* ils verraient qu'il n'y a peut-être pas un homme en France à qui les sentiments d'un véritable socialisme soient aussi inconnus qu'à M. Henry Bérenger.

Subventionné. Tout peut passer par là. Toute servitude passera par là si les hommes libres n'y prennent garde. Si M. Bouglé est un rémunéré, il est un homme libre, il travaille librement, il enseigne librement ; il apporte aux élèves les résultats sincères de ses

recherches libres. Si M. Bouglé est un subventionné, il n'est plus libre; je te subventionne, il faut que tu enseignes ce que je veux. Le jour où M. Bérenger sera ministre, il faudra que M. Bouglé enseigne au monde la philosophie de M. Bérenger.

D'ailleurs c'est un fait d'expérience que l'État, toutes les fois qu'il subventionne, et qu'il s'agit d'acheter des faveurs, des parts d'autorité, subventionne grassement, et toutes les fois au contraire qu'il paie du travail réel, paie très maigre.

Il y a des exemples innombrables de gros oisifs et de gros parasites grassement entretenus par l'État; en revanche l'État est le plus dur des patrons pour les petits fonctionnaires, quand il ne les redoute pas. Jean Coste, à qui toujours il faut en revenir, meurt de faim : c'est parce qu'il travaille beaucoup. Les gros fonctionnaires sont grassement payés : c'est parce que, sauf de rares exceptions, ils ne font rien. Leur traitement n'est si considérable que parce qu'il n'est pas une rémunération, mais en effet une subvention affectée aux faveurs d'autorité.

Ce mot *subventionné*, échappé à M. Bérenger, constitue un aveu caractéristique. Nous y reviendrons.

Au demeurant je ne commenterai pas cet article; je ne le critiquerai pas; je n'y répondrai pas. Il n'y a pas un mot dans cet article qui ne soulèverait des pages de rectification. Je ne me laisserai pas détourner de mon travail par ces futilités. Quand nous étudierons les questions si difficiles de l'enseignement, nous essaierons de discuter avec des adversaires, avec des collaborateurs sérieux.

Un détail de son information. Nos abonnés savent que M. André Bourgeois n'est ni un ancien polytechnicien, ni un ancien normalien; il n'en est pas un moins bon administrateur ; André Bourgeois n'est pas non plus un collaborateur habituel de *Pages libres ;* il ne demanderait sans doute pas mieux que de collaborer librement à cette revue courageuse, mais le travail de son administration ne lui laisse aucun loisir ; il a seulement publié dans le numéro 9 de *Pages libres,* du 2 mars 1901, à une date où l'administration des cahiers était moins lourde, *Quatre jours chez les grévistes,* courrier que nous avons reproduit dans le neuvième cahier de la deuxième série, aujourd'hui épuisé, sous un titre un peu différent : *Quatre jours à Montceau.*

Les autres informations de M. Henry Bérenger valent celle-ci. Ainsi travaillent ces grands hommes.

« LE MOUVEMENT SOCIALISTE »

Dans *le Mouvement Socialiste, revue bi-mensuelle internationale*, 10, rue Monsieur-le-Prince, Paris sixième, quatrième année, numéro 107, premier novembre 1902, cinquante centimes, en vente à la librairie des cahiers, M. André Morizet a eu l'heureuse idée d'ouvrir une *enquête sur l'anticléricalisme et le socialisme*. Son avant-propos est à citer tout entier :

L'idée d'interroger les principaux représentants du Parti Socialiste international sur les rapports de l'Anticléricalisme et du Socialisme a naturellement son origine dans les conditions politiques actuelles de la France et l'attitude prise, en présence de la lutte menée par le gouvernement contre l'Église catholique, par une portion notable d'hommes politiques se réclamant de nos doctrines.

Dans les longues causeries que j'eus, cet été, au cours d'un voyage en Allemagne, avec ceux de nos camarades d'outre-Rhin que je rencontrais, c'était pour moi une continuelle surprise de voir avec quel étonnement les socialistes allemands accueillaient la nouvelle des manifestations dont les dépêches de France apportaient l'écho. Place de la Concorde, ou autour de la statue d'Étienne Dolet, c'étaient surtout les socialistes qu'on disait se distinguer par leur enthousiasme anticlérical. Et toujours, je retrouvais la même question : « Mais qu'ont donc les socialistes de France à se jeter ainsi dans l'anticléricalisme vulgaire ? »

Et, peu à peu, en étudiant avec plus d'attention l'attitude

qu'a toujours observée la social-démocratie allemande dans la lutte contre l'Église et contre l'esprit religieux, il me semblait qu'il ne serait pas inutile à nos camarades français de connaître et d'apprécier l'état d'esprit et les raisons de nos camarades d'Allemagne.

Mais la nécessité de ne pas borner cette enquête indispensable à un seul pays me fit m'adresser, non seulement aux socialistes allemands, mais aux socialistes de toutes nations, y compris la France.

Ce sont leurs réponses que nous publierons ici, au fur et à mesure qu'elles nous parviendront.

Sans doute, il y a des différences de milieux et de conditions historiques trop importantes, pour croire que les raisons des uns puissent servir de lois absolues aux autres. Mais il y a cependant, au-dessus de ces contingences, pour tous ceux qui revendiquent la même doctrine et poursuivent le même idéal, des règles d'action qui, dans l'ensemble et en gros, sont identiques et invariables. C'est dans cette mesure que l'exemple des uns peut corriger les exagérations des autres.

Nous avons fait appel à toutes les fractions du socialisme international : nous avons voulu avoir l'expression exacte, sur les rapports de l'Anticléricalisme et du Socialisme, des sentiments raisonnés des représentants essentiels de toutes les tendances. Tous auront été interrogés, et s'il en est dont nous ne publions point de réponse, c'est que nous n'en aurons point reçue.

Nous voulons espérer que cette enquête contribuera à jeter un jour plus vif sur une question redoutable, qu'on résout trop volontiers par des affirmations d'une tranchante et brutale simplicité.

André Morizet

Les véritables amis du *Mouvement Socialiste* seraient heureux que cette revue revînt ainsi à son ancienne forme, qu'au lieu de nous donner une politique elle recommençât à nous apporter du travail et des renseignements.

Dans ce premier numéro de l'enquête, *le Mouvement* publie les réponses de MM.

Émile Vandervelde, membre de la Chambre des Représentants de Belgique ;

Édouard Vaillant, député de Paris ;

Jules Destrée, membre de la Chambre des Représentants de Belgique ;

G. von Vollmar, membre du Reichstag d'Allemagne ;

Enrico Ferri, député au Parlement italien.

La réponse de Vollmar est suivie des observations qu'il a présentées au Congrès de Munich, d'après le compte rendu officiel.

Cette publication continuera dans les prochains numéros du *Mouvement*.

Dans ce même numéro 107, à noter un compte rendu de M. Buré : *le second Congrès du Parti Radical*. Ce compte rendu est à lire en entier. Il est plein de vues, presque toutes justes, et d'aperçus.

D'une manière générale on peut lire utilement *le Mouvement Socialiste* quand il critique les politiques de ses adversaires ; nous ne nous sommes séparés de lui qu'au moment où il nous prôna lui-même une politique ; je ne crois pas, étant donné l'état des partis en France, que l'on puisse utilement ni valablement remplacer une politique par une politique. De toutes les politiques, la meilleure ne vaut rien.

M. ÉMILE TERQUEM

Je voulais épargner à Lavergne le voisinage de ces polémiques ingrates; je voulais compléter ce cahier en publiant le *courrier* supplémentaire *d'Indo-Chine* que je viens de recevoir de Challaye; mais M. Terquem exige que je publie dans le plus prochain cahier la lettre que l'on va lire.

M. Terquem exige que je fasse observer à nos abonnés que sa lettre est datée du 31 août 1902; ce soin était inutile; à quelques exceptions près, nos abonnés savent lire; nous n'avons pas coutume ici de souligner tous les mots de nos textes; nous écrivons le plus attentivement que nous pouvons; nos abonnés nous lisent le plus attentivement qu'ils peuvent.

Versailles, 31 août 1902

Mon cher Péguy,

Je viens de lire dans votre dernier cahier, l'article que vous avez consacré aux « Journaux pour tous » et j'en ai été très peiné. Le fait même que je ne partage pas votre manière de voir dans le différend des « journaux » et de Boivin est secondaire. Mais ce que je regrette c'est que vous vous soyez laissé emporter par la passion jusqu'à l'injure, à propos d'une affaire d'ordre presque purement privée.

Ce que je vous reproche c'est d'avoir abandonné, dans un

débat qui vous touche de fort près par vos affections, cette méthode scientifique des exposés impartiaux et documentaires qui est la force et la raison d'être de votre œuvre, pour recourir à la méthode des allusions et des gros mots, en haine de laquelle vous condamnez le parlementarisme du journal et des assemblées.

Cela pour une cause qui, croyez-le bien, n'intéresserait que médiocrement vos lecteurs et amis, alors même que vous auriez fourni du procès toutes les pièces à l'appui.

Je sais bien que chez vous, sans cesse, les sentiments s'identifient avec la raison, en sorte que vous trouvez légitime de haïr ce que votre logique particulière condamne. C'est peut-être à l'éloge de votre droiture, mais je considère que c'est diminuer votre propre force et que c'est préjudiciable à l'action que d'attaquer sur le terrain de la conscience et de la morale la plus vulgaire, les hommes d'action dont vous désapprouvez les méthodes intellectuelles et la tactique. C'est préjudiciable à votre force, parce que vous ne pouvez parvenir à faire vibrer à votre unisson vos amis et abonnés sur toutes les questions qui vous passionnent, votre diapason sentimental n'étant pas le leur. Vous usez ainsi votre puissance de conviction en vibrant à faux, je veux dire en vibrant seul.

Vous risquez de nuire à l'action en faisant craindre aux très rares hommes qui veulent bien, en dehors de leur existence normale, et d'une façon toute désintéressée, se mêler d'œuvres publiques, d'être attaqués non pas dans leurs idées, ce qui ne peut être blessant, mais bien dans leur honnêteté de braves gens. C'est si simple de rester tranquillement chez soi, qu'il faut accorder quelque indulgence et beaucoup de crédit à ceux qui veulent bien rompre avec l'égoïsme ambiant pour servir des idées. Je n'entends pas par là, bien entendu, ceux qui en font à proprement parler commerce. Si par suite d'une conscience, même sincère, mais à votre sens déformée, le commerce d'idées dont ils profitent devient, selon vous, malpropre, ces hommes vous appartiennent. Mais cela ne saurait être le cas des administrateurs des *Journaux pour tous*.

Votre virulente attaque contre ces derniers, venant à

propos de la naissance de l'œuvre du *Livre pour tous*, je crois qu'il est nécessaire, pour éviter tout malentendu, que je vous demande la permission d'exprimer, par la voie des *Cahiers*, à quels sentiments j'ai personnellement obéi en participant activement à la genèse même de l'idée de l'œuvre nouvelle.

Après la rupture définitive de Boivin et des Journaux, rupture que j'aurais préféré voir éviter (Boivin et vous, vous le savez), je me suis efforcé de chercher comment on pourrait utiliser les excellentes qualités de Boivin, son acquit et son expérience pour une œuvre sociale assez large pour légitimer l'absorbsion totale de l'énergie d'un homme. L'amitié et l'estime que j'ai pour Boivin n'ont rien à faire avec l'optique particulière qu'il a apportée dans ses rapports avec les journaux, ni avec la ligne de conduite que lui a dictée sa conscience.

En collaborant donc à une œuvre nouvelle dont Boivin doit être la cheville ouvrière, je n'entends pas du tout en faire une arme de combat destinée à écraser ou même à concurrencer, à proprement parler les *Journaux pour tous. A priori*, et toute autre raison réservée, ce serait un très grave contresens, et vous l'avez d'ailleurs fort bien montré, que de donner une personnalité active, militante surtout à une œuvre dont la caractéristique est l'automatisme et l'anonymat. Non seulement notre œuvre du *Livre pour tous* ne saurait avoir un caractère de rivalité contre les *Journaux pour tous* ou toute autre œuvre désintéressée, mais encore personnellement j'entends conserver mon amitié à des frères ennemis, dont, pour moi, les seuls torts aient été d'avoir apporté au début du débat, des points de vue peut-être trop *subjectifs* et certaines tendances de caractères inconciliables.

Si vous m'en croyez, mon cher Péguy, vous laisserez là cette histoire de griefs personnels qui n'a rien à faire non plus avec l'œuvre que vous menez et avec la vie intellectuelle que lui demandent vos abonnés et amis. Je vous en conjure, au nom de l'attachement que j'ai toujours témoigné pour vous et pour les Cahiers, abandonnez le terrain des procès de personnes.

Entre gens épris d'œuvres positives, sachons nous tolérer tels que nous sommes, c'est-à-dire comme des êtres si complexes que nous n'avons pas le droit de caresser la chimère d'avoir jamais des amis qui réagiront comme nous, sous le fait des événements même les plus essentiels de la vie intellectuelle et sociale.

Je désire vivement que vous insériez cette lettre, que je crois nécessaire, dans votre prochain Cahier. Je vous connais assez pour être sûr que vous le ferez de grand cœur.

A vous.

Émile Terquem

Il va de soi que je n'accepte pas une syllabe de cette rectification.

M. Terquem est le seul de nos 1.395 abonnés fermes qui n'ait pas su lire le commentaire que j'ai ajouté à la circulaire que nous avons publiée du *Livre pour tous* dans le vingt-et-unième cahier de la troisième série. M. Terquem est le seul de nos abonnés qui ait pensé, quand j'ai dit et publié d'un homme, sous ma signature, qu'il s'était conduit comme un escroc vulgaire, (1) que par ce mot je voulais dire que je ne suis pas du même avis que cet homme sur le sens des derniers votes parlementaires.

Je ne puis recommencer indéfiniment les cahiers pour un abonné qui ne suit pas. Je ne puis qu'engager

(1) M. Maillard prétend que j'ai nommé M. Colomb « vulgaire escroc ». Or premièrement je n'ai pas nommé M. Colomb : je sais pourquoi ; c'est M. Maillard qui l'a nommé ; deuxièmement je n'ai pas écrit *vulgaire escroc*, mais *escroc vulgaire*. M. Simiand, qui est un écrivain laborieux et un savant sociologue, devait faire la différence et me faire citer mon texte exactement.

M. Terquem à relire patiemment les cahiers précédemment publiés.

M. Terquem exige que l'on ne fasse pas des personnalités. Je le prie de vouloir bien relire les démonstrations que j'ai précédemment publiées *des personnalités*. Quand il aura lu, et compris, ces démonstrations, ou bien il sera du même avis que moi, — et sa lettre tombe, — ou bien il sera d'un avis qui dépassera le mien, — et nous serons heureux de publier ses démonstrations.

Mais, s'il ne faut pas faire de personnalités, pourquoi M. Terquem, il n'y a pas plus de six mois, m'a-t-il apporté huit grandes pages de personnalités électorales contre M. Paul Beauregard, candidat dans le seizième arrondissement ? Pourquoi m'a-t-il tant pressé de publier ces personnalités, qui étaient intéressantes, et qui ont passé dans le dix-huitième cahier de la troisième série ? Pourquoi m'a-t-il demandé alors de mettre au point sa lettre, qui n'était pas même rédigée ? comme j'eus la faiblesse de le faire. M. Paul Beauregard ne m'a pas assommé de rectifications. C'est que, n'étant pas de mes amis, sans doute il n'éprouve pas le besoin de m'accabler.

Ou bien M. Terquem prétend-il que *l'Œuvre des Journaux pour tous* est moins publique, moins importante qu'une élection législative ?

M. Terquem veut rester bien avec M. Colomb : libre à lui ; mais je n'accepte pas que cet accommodement soit conclu sur mon dos ; les cahiers sont trop misérables pour payer les rançons, pour faire les frais de tels arrangements.

Quand je reçus la lettre de M. Terquem je lui promis,

sans la lire, que les cahiers la publieraient le plus tôt que nous pourrions; je croyais qu'il était mon ami; je croyais que sa lettre intéressait le débat; je l'acceptais non comme une réponse, mais comme une collaboration.

Si j'avais lu sa lettre et s'il avait invoqué le droit de réponse, le droit de réponse ne fonctionnait pas pour cette lettre; dans le vingt-et-unième cahier de la troisième série je n'ai nullement pris à partie M. Terquem; j'ai publié une circulaire du *Livre pour tous*, que le *Livre pour tous* m'avait communiquée; je l'ai publiée parce que *le Livre pour tous* m'avait demandé de la publier; je l'ai publiée comme je publie autant que nous le pouvons les annonces de toutes les œuvres d'enseignement et de liberté; puis, comme j'en avais le droit, et, je pense, le devoir, j'ai, sous ma signature et sous ma responsabilité, ajouté à cette circulaire, qui me semblait insuffisante, un commentaire. Le nom de M. Terquem était dans la circulaire, puisque c'était lui qui l'y avait mis; mais il n'était pas dans le commentaire. Dans le commentaire je ne parlais que d'un honnête homme. Je retire ce mot, si M. Terquem l'exige.

M. Terquem est le seul de nos abonnés qui n'ait pas su lire ce commentaire. M. Colomb ne s'y est pas trompé, lui; M. Simiand non plus. On ne répond pas à une injure par un procès-verbal officiel de blanchiment.

Que M. Terquem s'y résigne. J'ai fait mon entrée dans l'action publique par *la revue blanche* où toutes les quinzaines je nommais faussaire M. le général Mercier parce qu'il avait commis une forfaiture et des faux. Ce n'était pas une injure; c'était une qualification. Pour-

quoi je devais traiter sévèrement M. le général Mercier et pourquoi je dois traiter complaisamment M. le Président : c'est ce que je suis trop bête pour comprendre. Je me suis opposé tant que j'ai pu à l'amnistie de M. le général Mercier. Pourquoi veut-on que moi-même je fasse une amnistie à M. le Président du Comité ?

Je n'ai rien de personnel contre M. le Président. Que M. le Président répare, et nous le laisserons tranquille.

Cette lettre de M. Terquem est tout à fait étrangère au débat. Elle ne produit aucun fait, elle n'avance que les impressions personnelles de M. Terquem, qui m'importent peu. Au fond elle ne signifie rien que ceci : que M. Terquem ne veut pas se faire d'ennemis. C'est bon à savoir, mais cela n'intéresse pas beaucoup nos abonnés.

Je lui avais promis inconsidérément de publier sa lettre ; j'étais si résolu à la publier le plus tôt que je pourrais que sans l'avoir lue je l'envoyai aussitôt à la composition ; je ne pouvais la publier dans le cahier de *Crainquebille ;* je ne pouvais la publier dans *l'Aube fraternelle ;* je comptais la publier dans le troisième cahier de la quatrième série : au dernier moment je reçus le papier timbré de M. Colomb ; comme je suis trop misérable pour soutenir un procès devant les différents degrés de la justice bourgeoise, il me sembla préférable de publier, dans les trois pages qui me restaient, le papier de M. Colomb. Le papier de M. Colomb prit la place du papier de M. Terquem. Cela est également flatteur pour l'un et pour l'autre.

A peine le cahier était-il tombé que je reçus de M. Terquem une lettre de rupture d'une incroyable vio-

lence et d'une insolence que je ne supporterai pas. Je ne suis pas un sous-officier d'artillerie qu'un lieutenant fait marcher à coups d'engueulades, à coups de pied dans le derrière. Et encore le coup de pied au derrière est-il interdit par les règlements de l'armée. Je suis trop misérable aussi pour endurer les insolences des riches.

M. Terquem, collaborateur des cahiers, a voulu rompre insolemment. C'est fait. M. Terquem témoin me reste. Je ne recommencerai la conversation, —publique, — avec M. Terquem témoin qu'après qu'il aura répondu publiquement aux questions suivantes. Je les classe, pour la bonne administration du débat, et je classe le questionnaire lui-même, afin de le distinguer parmi les nombreux questionnaires qu'il faut que je dresse.

QUESTIONNAIRE TERQUEM

A. — *M. Terquem connaît-il la question? S'il ne la connaît pas toute, qu'est-ce qu'il en connaît?*

B. — *A quelle date, comment, de qui et pourquoi M. Terquem a-t-il connu* les Journaux pour tous?

C. — *M. Terquem a-t-il connu l'initiateur des* Journaux pour tous?

D. — *M. Terquem sait-il qui a trouvé le nom* Tous les Journaux pour tous?

E. — *M. Terquem est-il entré comme membre dans l'ancien* comité des Journaux pour tous?

F. — *S'il y est entré, à quelle date, comment et pourquoi?*

G. — *De qui tenait-il ses pouvoirs? Qui l'avait élu ou désigné? Fut-il nommé par l'initiateur, ou invité par Émile Boivin, ou élu par les envoyeurs de journaux, ou élu par les destinataires, ou élu par les envoyeurs et les destinataires, ou choisi par camaraderie, ou récompensé ainsi des services considérables qu'il rendit à l'œuvre;* étant donné d'ailleurs que l'on ne peut parler de services que si l'on se place au point de vue bourgeois; *avait-il un mandat régulier, juridique?*

H. — *A-t-il assisté, comme il devait, aux séances du comité dont il faisait partie; a-t-il assisté à toutes les séances; à chaque séance du commencement à la fin?*

I. — *S'il n'assistait pas aux séances, pourquoi?*

J. — *Que furent les séances où il assista; étaient-elles sérieuses; y travaillait-on, sérieusement?*

K. — *Ou au contraire le temps se passait-il en fumisteries, jeux et plaisanteries; est-il ou n'est-il pas vrai que les plaisanteries de M. Colomb consistaient presque toutes aux obscénités les plus grossières?*

L. — *Combien de membres faisaient partie du comité; sur ce nombre combien assistaient régulièrement ou habituellement aux séances? Pourquoi n'y avait-il jamais personne, ou presque personne?*

M. — *M. Terquem connaissait-il le registre où étaient consignés les comptes rendus des séances et les délibérations?* — J'offre de publier ces comptes rendus dans

les cahiers aux frais de M. Terquem. *Il peut ainsi laver la mémoire de M. Colomb.*

N. — *Quand M. Terquem avait à travailler aux* Journaux pour tous, *à qui s'adressait-il; à Boivin ou à M. Colomb?*

O. — *M. Terquem, qui faisait partie du comité, fut-il convoqué régulièrement aux dernières séances, qui précédèrent la rupture, et que je nomme les séances de conspiration?*

P. — *S'il ne fut pas convoqué, pourquoi?*

Q. — *N'envoya-t-il pas alors au moins une lettre de protestation; en fut-il tenu compte; pourquoi ne protesta-t-il pas juridiquement, comme c'était son devoir?*

R. — *A ce moment était-il ou n'était-il pas démissionnaire; s'il n'était pas démissionnaire, qui pouvait ainsi le supprimer du comité sans un mot; de qui tenaient leurs pouvoirs ceux qui lui supprimèrent ses pouvoirs; son annulation fut-elle juridiquement plus régulière, plus valable que son installation?*

S. — *M. Terquem connaît-il toutes les relations des* Journaux pour tous *avec les cahiers; affirme-t-il ou n'affirme-t-il pas que c'est par intérêt personnel que j'ai poussé le cri d'alarme que l'on sait?*

T. — *M. Terquem se fait-il garant que M. Colomb s'est conduit honnêtement dans cette affaire?*

U. — *M. Terquem a-t-il ou n'a-t-il pas dit, presque aussitôt après la rupture, 8, rue de la Sorbonne, à madame Émile Boivin, qui était venue au bureau de*

Jean Pierre, *et parlant de M. Émile Boivin :* Nous en ferons un patron, *phrase qui n'avait aucun sens en elle-même, et que nous avons interprétée ainsi :* Nous en ferons un gérant libre; *cette phrase était-elle une vague formule de politesse mondaine ou, au contraire, ainsi que nous l'avons pensé, une promesse ferme, un engagement moral?*

V. — *Est-ce ou n'est-ce pas en conséquence de cette phrase, d'autres phrases, analogues, de toute son attitude, analogue, et de ses démarches même que M. Terquem fut appelé au contrôle administratif de* l'Œuvre du Livre pour tous?

W. — *De qui tient-il ses pouvoirs au* Livre pour tous; *est-ce ou n'est-ce pas de Boivin, qui l'a prié d'assurer le contrôle administratif, et de Bernard Lazare, qui avait assumé avant lui ce contrôle; est-ce ou n'est-ce pas sur ma recommandation formelle et instante que Bernard Lazare et Boivin se sont adressés à lui?*

X. — *Depuis ce jour est-il ou n'est-il pas resté en communication constante avec M. Colomb; a-t-il, en conscience, défendu contre les calomnies de M. Colomb l'œuvre dont il avait accepté la charge et la responsabilité; ou au contraire a-t-il surtout pensé à protéger M. Colomb contre les accusations légitimes qui naissaient de partout; a-t-il rempli fidèlement son mandat; n'a-t-il pas eu d'autres préoccupations?*

Y. — *Pourtant Boivin et Bernard Lazare lui ont-ils ou ne lui ont-ils pas laissé la prérogative d'établir pour la nouvelle œuvre les premières listes de volumes; lui*

ont-ils ou ne lui ont-ils pas laissé la prérogative et n'a-t-il pas accepté la responsabilité d'établir le bulletin *numéro 2, — bulletin qui fut contrefait presque aussitôt par M. Colomb?*

Z. — *M. Terquem a-t-il ou n'a-t-il pas accepté que les fonds de premier établissement et de roulement fussent avancés à la nouvelle œuvre sur le budget pourtant si misérable des cahiers; cette avance était-elle ou n'était-elle pas tout à fait indispensable au fonctionnement, à la fondation de la nouvelle œuvre; M. Terquem sait-il ou ne sait-il pas que cette avance ne nous a pas encore été remboursée; qu'elle nous fait faute; que pourtant je ne me plains pas; mais qu'il m'est désagréable enfin d'être brutalisé de préférence par des gens qui doivent de l'argent aux cahiers?*

Γ. — *M. Terquem enfin m'a-t-il ou ne m'a-t-il pas demandé d'encarter ou de publier dans les cahiers ses listes de volumes et tout le* bulletin *numéro 2 de* l'Œuvre du Livre pour tous, — *demande qui tombe aujourd'hui qu'il m'a signifié brutalement que toute relation était suspendue entre lui et moi? Si j'avais publié, puis commenté sa liste et son bulletin, m'eût-il envoyé encore une rectification?*

Δ. — *M. Terquem désormais considère-t-il* l'Œuvre du Livre pour tous *comme une œuvre qu'il protège à contre-cœur, par faveur, générosité, charité, en faisant ses conditions, dont l'une serait d'y représenter les intérêts de M. Colomb; ou au contraire considère-t-il cette œuvre comme une œuvre de travail où il travaille de bon cœur, où il est heureux de trouver les moyens*

d'utiliser au maximum une activité indéniable, et que je n'ai pas cessé de respecter.

Θ. — *D'une manière générale puisqu'il parle des services vraiment très considérables qu'il a rendus aux cahiers, si l'on se place au point de vue bourgeois et si l'on parle de services, M. Terquem pense-t-il que ce soient les hommes qui rendent service aux œuvres, ou au contraire les œuvres instituées qui rendent service aux hommes, en leur permettant d'utiliser au mieux leurs qualités?*

M. GEORGES COLOMB

Je n'établis pas seulement des questionnaires ; j'apporte moi-même les premiers éléments de réponses.

Comment se fait-il que M. Georges Colomb, nouveau président du nouveau comité des nouveaux *Journaux pour tous*, 17, rue Cujas, Paris, soit collaborateur habituel, régulier, attitré au *Soleil du Dimanche*, boulevard des Capucines, 5, à Paris.

Un abonné m'envoie le *Soleil du Dimanche*, numéro 45, du 9 novembre 1902. Sur la première page éclate une aquarelle militaire, et militariste, mais tout à fait idiote, j'entends comme sujet traité. Elle s'intitule en effet *en reconnaissance (souvenir des grandes manœuvres), aquarelle d'Alphonse Lalauze*. Or elle représente un sous-lieutenant de dragons. Naturellement ce sous-lieutenant de dragons saute un ruisseau, qui, comme par hasard, traverse de biais au premier plan; mais ce n'est pas de cela que je lui en veux ; dans les images les sous-lieutenants de dragons ne passent leur temps qu'à sauter des ruisseaux, entre les repas. N'étant pas de la cavalerie, je ne sais pas si ce hardi militaire est en tenue. Mais il porte un fanion, tricolore et cravaté de tricolore, et la cravate est frangée, de tricolore, ce qui représente au moins le fanion d'un général commandant de corps d'armée. De fait le général est à côté, derrière, à cheval, barbiche blanche, il regarde la bataille, il a tout son état-major à cheval derrière lui.

Or dans aucune armée du monde, monsieur Lalauze, on n'a jamais vu un général envoyer son fanion en reconnaissance, — parce qu'il risquerait de le perdre, — et parce que tout le monde croirait que le général se balade avec son fanion ; le fanion d'un général, monsieur, c'est un écriteau qui marche avec lui ; ce n'est pas un ornement supplémentaire à l'uniforme d'un sous-lieutenant de dragons. Un général envoie ses officiers d'ordonnance ou les officiers de son état-major porter ses ordres ; il fait faire les reconnaissances par ses officiers de cavalerie ; à la rigueur, et en cas d'extrême urgence, il peut faire faire une reconnaissance par un officier d'ordonnance ou par un officier de son état-major ; il peut envoyer tout le monde, excepté son porte-fanion.

Et puis quelle idée d'aller en reconnaissance, — voir et ne pas être vu, — avec un appendice fabriqué pour être vu de partout.

J'ouvre ce *Soleil ;* il n'est pas moins intelligent que la plupart des journaux illustrés ; mais il ne l'est pas plus ; des vers ; des lignes ; *le dimanche d'un député d'avant-garde*, caricatures hostiles *par Mauryce Motet :* ce journal-ci est donc un journal réactionnaire ; un article, *saint Hubert*, par M. Ernest Laut, à la fois sainte nitouche et qui ne veut pas avoir l'air d'y couper, mais sérieux tout de même et résolument édifiant ; au milieu de cet article une grande image d'apparat, *au Vatican, réception par Sa Sainteté Léon XIII d'un pèlerinage des Filles de Marie, conduit par madame la comtesse Mazé de la Roche, d'après un croquis de A. Bianchini ;* cette image est si évidemment étalée en belle place que ce journal-ci est un journal catholique ; du Lavedan ;

puis l'article signé de M. G. Colomb, *à travers la science, le pendule de Foucault*, sur l'expérience du Panthéon ; puisque M. Colomb fait du latin pour amuser le *populo*, comment ne sait-il pas que *vulgum pecus* est une forme inexistante ; il confond *profanum vulgus* et *servum pecus;* quand on est pitre, il faut au moins savoir son métier ; encore une grande image militariste, mais navale, *les nouvelles unités de notre flotte, trois types de bâtiments de guerre récemment lancés, dessin de M. G. Martin, le plus récent de nos contre-torpilleurs, le croiseur cuirassé « Jeanne d'Arc », le croiseur cuirassé « République » ; les crêpes de Noche,* de M. Simon Toullannes, une histoire niaise de superstition bête et fade, faussement bretonnante ; un portrait à la pose de M. Alfred Capus ; une histoire militaire de M. Edmond Théry, militariste, morale, immorale, et bête à pleurer ; pour illustrer cette histoire deux images militaires, et militaristes, *l'arrivée de la classe, l'instruction des nouvelles recrues dans la chambrée ; l'instruction des « bleus », une leçon d'astiquage dans la chambrée;* vous voyez dans ces deux images des soldats épatants et des sergents modèles ; des vers de Bourget, de l'Académie française ; des annonces, comme partout.

L'article de M. Colomb est comme tout ce qu'il fait ; quelques plaisanteries bien venues, mais qui ne sont malheureusement pas toutes venues de lui, émaillent un amas des vulgarités les plus communes, les plus épaisses. Mais je n'ai pas ouvert ce débat pour y exercer de la critique littéraire, en admettant que cela soit de la littérature.

Comment se fait-il que M. Georges Colomb, nouveau

président du nouveau Comité des nouveaux *Journaux pour tous*, 17, rue Cujas, Paris, soit rédacteur habituel, régulier, attitré au *Soleil du Dimanche ;* ou comment se fait-il au contraire que M. Georges Colomb, rédacteur au *Soleil du Dimanche*, dont je viens d'analyser un numéro, soit devenu le tout-puissant président des nouveaux *Journaux pour tous ?*

Notons qu'il ne s'agit pas d'une collaboration occasionnelle. M. Colomb tient une rubrique au *Soleil du Dimanche.* Tous ceux qui savent comment le journalisme est organisé de nos jours sous l'oppression des puissances d'argent savent aussi qu'il y a une différence capitale entre les articles et les rubriques. L'articlier engage de sa responsabilité. Le teneur de rubrique engage toute sa responsabilité. Il est de la maison. Il y fréquente, et je sais par ailleurs que M. Colomb fréquente au *Soleil du Dimanche.*

On me dit que M. Georges Colomb a collaboré, pour cette année seulement, 1902, à neuf numéros du *Soleil du Dimanche*, les numéros 1, 3, 6, 10, 15, 21, 27, 37, 42, sans compter le numéro que je viens d'analyser, le numéro 45 ; j'achèterai ces numéros, et nous les analyserons à leur tour ; pour les années précédentes je n'ai pas les moyens d'acheter la collection complète de la collaboration de M. Colomb au *Soleil du Dimanche ;* mais les bibliothèques ne sont pas faites pour les chiens, et nous continuerons ce travail.

Je ne sais pas ce qu'est au juste le *Soleil du Dimanche*, illustré ; je ne sais pas quelle relation existe entre le *Soleil du Dimanche* et *le Soleil* de tous les jours, journal réactionnaire, catholique et royaliste, clérical ; nous le saurons à mesure que nous poursuivrons cette

enquête ; mais déjà le numéro que nous avons analysé se suffit à lui-même ; ce numéro est bêtement mais résolument réactionnaire, militariste, catholique et surtout clérical. Comment se fait-il que M. Georges Colomb, nouveau président du nouveau comité des nouveaux *Journaux pour tous* tienne, dans ce numéro, une rubrique importante ?

Je demande qu'il n'y ait pas de malentendu sur ma question. Un combiste ici dirait : Comment se fait-il que M. Georges Colomb, sous-directeur du laboratoire de botanique en Sorbonne, soit rédacteur habituel, régulier, attitré au *Soleil du Dimanche* ? Mais je ne le dis pas. En droit public je crois que M. Georges Colomb, sous-directeur du laboratoire de botanique en Sorbonne, a parfaitement le droit de publier sous son nom dans le *Soleil du Dimanche,* comme je croyais que M. Gustave Hervé, professeur agrégé d'histoire au lycée de Sens, avait parfaitement le droit de publier, sous un pseudonyme et même sous son nom, dans *le Pioupiou de l'Yonne* et dans *le Travailleur Socialiste.*

En morale je crois que M. Georges Colomb, s'il est sincèrement réactionnaire, militariste, catholique et surtout clérical, a parfaitement le droit de tenir une rubrique dans le *Soleil du Dimanche*, comme je croyais que M. Gustave Hervé avait parfaitement le droit, parce qu'il était sincèrement républicain, antimilitariste, socialiste et révolutionnaire, d'apporter au *Pioupiou de l'Yonne* et au *Travailleur Socialiste* une abondante collaboration.

Mais si M. Georges Colomb est sincèrement réactionnaire, militariste, catholique et surtout clérical, s'il

est un collaborateur sincère au *Soleil du Dimanche*, alors je demande comment il se fait qu'il soit devenu le nouveau président tout puissant du nouveau comité des nouveaux *Journaux pour tous*. On sait quel était le statut des anciens *Journaux pour tous*. L'institution fonctionnait par une exactitude automatique. Elle admettait, elle comportait l'envoi de tous les journaux républicains, sans aucune exception ; elle refusait l'envoi de tous les journaux réactionnaires, sans aucune exception. Du *Temps* aux *Temps Nouveaux*, tous les journaux républicains passaient ; de *la Libre Parole* au *Soleil du Dimanche*, tous les journaux réactionnaires stoppaient. Tel était le statut large et simple de l'institution, tel en était l'unique statut. Il était si clair et si simple qu'il dispensait de tout gouvernement. Il était si large que d'aucuns se demandèrent parfois s'il n'était pas trop large. Mais un statut de publication, de publicité n'est jamais trop large. Nous devons croire qu'il n'y a jamais trop de papier utilement répandu.

Par cette institution d'un statut si large tout le monde passait. Tout le monde républicain passait, mais M. Colomb ne passait pas. L'homme qui est devenu le maître tout-puissant des *Journaux*, si large que fût le statut de cette institution, n'y passait pas. L'homme qui est devenu le maître des *Journaux* ne pouvait pas même y entrer comme dragon de deuxième classe. Car nous parvenons à l'étrange, à la singulière constatation qui sera la conclusion de ce premier entretien.

Par le statut si large de cette institution, une quantité innombrable de journalistes passaient, républicains modérés, même républicains conservateurs, traditionnalistes, républicains opportunistes, républicains

radicaux, républicains de gouvernement, républicains radicaux socialistes, socialistes radicaux, socialistes révolutionnaires, communistes, collectivistes, anarchistes, républicains hors classe et hors parti, tout le monde passait, tout le monde excepté M. Colomb. Par une singulière coïncidence, M. Colomb appartient justement à l'un des journaux que *les Journaux* s'interdisaient formellement d'envoyer; M. Colomb ne pouvait pas envoyer par *les Journaux*, qu'il usurpa, le journal dont il est; si M. Colomb avait apporté à Boivin, fondateur, gérant et secrétaire des *Journaux*, un de ses propres articles pour le faire envoyer, Boivin devait le mettre poliment à la porte, lui, son article et son journal.

Je demande s'il est juste, je demande s'il est sage et raisonnable, si même il est prudent que ce soit précisément un rédacteur au *Soleil du Dimanche* qui soit devenu le maître fantaisiste, despotique, et douteux, des *Journaux* républicains.

J'ai vu cet homme, ce journaliste réactionnaire, en trois mois désorganiser une institution républicaine qui avait demandé plus de trois ans à mettre sur pied : je demande si j'ai bien fait de pousser un cri d'alarme.

Ce sont, me dit-on, des articles scientifiques. — Non, ce ne sont pas des articles scientifiques; ce sont des pitreries faites sur des matières scientifiques. Or j'affirme ici que rien n'est plus contraire à la science, à l'esprit scientifique, au progrès de la science, à la distribution de la science dans le peuple, que les pitreries dansées autour de la science. Aujourd'hui je ne puis entrer dans ce débat important. Nous y reviendrons

aussitôt que nous le pourrons. Je ne veux pas comparer un seul instant le public abêti du *Soleil* au public si intéressant des Universités Populaires. Mais c'est un élément important de la réponse que nous devons faire à l'enquête si judicieusement, — et si courageusement, — ouverte par mademoiselle Dick May dans *la Petite République* sur la situation des Universités Populaires. On peut n'avoir pas la même opinion que mademoiselle Dick May sur la situation actuelle des Universités Populaires. On peut n'avoir pas la même opinion qu'elle sur leur utilisation provisoire. On est forcé de convenir avec elle, avec presque tous les organisateurs, avec presque tous les administrateurs des Universités Populaires, que cette institution si précieuse traverse une crise, que la situation est pénible. Je crois qu'une des raisons pour lesquelles cette situation est pénible, c'est qu'on a trop voulu faire au peuple de la science amusante. Que les fêtes organisées par les Universités Populaires fussent amusantes, c'est une autre question. Mais de la matière même de l'enseignement, de la matière des cours, des conférences, des leçons et des causeries, — de la philosophie, de l'art, de la science, du travail, — de la vie, — on a trop voulu faire un amusement. Ici encore on est tombé dans le sophisme et dans le mensonge de la pédagogie complaisante, qui est proprement la démagogie de la pédagogie. On était condamné à échouer. On faisait comme ces bons professeurs de philosophie, vertueux, qui s'épuisent à enseigner à leurs élèves que la vertu est toujours beaucoup plus amusante que le vice. Ce n'est pas parce qu'elle est amusante que la vertu est recommandée. Ce n'est pas parce que l'enseignement est amusant que nous devons nous cultiver. L'ensei-

gnement et l'amusement ne sont pas ennemis ; mais ils ne sont pas du même ordre. Ils peuvent coïncider ; ils peuvent se superposer ; ils peuvent s'accorder ; mais l'amusement ne commande pas l'enseignement. Si l'on parle de présenter aux élèves les résultats sérieux d'un travail honnête, on court la chance que ce travail et que ces résultats, par surcroît, paraissent et deviennent amusants, intéressants, passionnants. Si au contraire on parle d'amusements, le moyen de rivaliser avec les nombreux établissements de plaisir, comme on les nomme. Si l'on parle enseignement, on court la chance de déborder la promesse. Mais si on parle amusement, on ne pourra pas supporter la concurrence.

M. Colomb n'est pas sans avoir entendu parler d'un conflit nommé le conflit de la science et de la foi. Dans un journal je ne dirai pas de foi, mais de religiâtrerie M. Colomb a délibérément assumé la charge régulière et la responsabilité de représenter la science. Quelle figure a-t-elle par ses mains ?

Il y a un conflit de la science et de la foi ; quoi que l'on pense de ce conflit, qu'il soit ou ne soit pas irréductible quand on descend au fond de la science et quand on descend au fond de la foi, il est évident que de nombreux chocs se sont produits et se produisent tous les jours entre les découvertes, les élaborations sérieuses de la science et les manifestations bêtasses de la foi, je veux dire celles des manifestations de la foi qui sont bêtes. Nous respectons les expressions sincères de la foi religieuse ; nous n'en respectons pas les manifestations bêtes. Or ce sont justement ces manifestations bêtes que nous avons trouvées dans le *Soleil*

du Dimanche. M. Colomb a résolument assumé la charge et la responsabilité de représenter en face de ces manifestations bêtes la science ; il tient la rubrique scientifique ou prétendue telle : *à travers la science.* Quelle figure a-t-il faite à la science ? Je le lui demande publiquement. Quand il prépare son article pour le *Soleil du Dimanche,* a-t-il ou n'a-t-il pas soin d'éviter que son article entre en conflit avec les manifestations niaises d'une foi superstitieuse. Apporte-t-il aux lecteurs du *Soleil* toute la grande science, la grande science des libérations et de la culture, la grande science dangereuse, mère des révoltes et des libertés, la science des méthodes, la science du libre examen, la science laborieuse, humaine, inlassablement patiente ?

Non. M. Colomb a trouvé le joint, comme il dirait. Pour ne pas entrer en conflit, pour se mettre bien avec ses lecteurs, avec ses patrons, avec ses collaborateurs, avec les cuirassés dernier modèle, avec le sous-lieutenant qui a chipé le fanion du général, avec le bon sergent qui explique bien la théorie aux bons soldats, avec la bonne histoire bretonne bien bête, il apporte aux lecteurs du *Soleil* une science non moins bête, une science aussi bête que les manifestations de ce qui leur tient lieu de foi, une science de calembours niais, de plaisanteries tournées. Quand un curé de campagne a lu son Colomb dans le *Soleil du Dimanche*, il doit se dire : Tout de même, ils ne sont pas malins, ces savants ; et ce n'est pas encore eux qui démoliront Notre-Très-Saint-Père-le-Pape, *Sa Sainteté Léon XIII,* comme le nomment les collaborateurs de M. Colomb.

C'est exactement ici, dans cet avilissement de la science aux pieds d'un public abêti, qu'est le crime.

Qui joue-t-il ? Joue-t-il ses patrons, son public, ses collaborateurs, les plus récents de nos contre-torpilleurs et le pèlerinage des enfants de Marie pour faire parmi nous le jeu de la démagogie anticatholique; ou bien nous joue-t-il, nous républicains, socialistes, libres-penseurs pour faire parmi nos ennemis le jeu de la démagogie réactionnaire ; ou bien joue-t-il et ses amis du *Soleil* et ses amis des *Journaux*. Je le lui demande publiquement. Quand il fréquente aux bureaux du *Soleil*, y tient-il sur les sœurs, sur les religieux, sur les catholiques, ces propos orduriers qui, dans les anciens *Journaux pour tous*, occupaient presque tout le temps, qui écœuraient, aux séances du comité, les anticléricaux les plus épais. Sa conversation est-elle, dans les bureaux du *Soleil*, la même qu'elle était au comité des *Journaux ?* Un homme qui tient dans une assemblée des propos qu'il ne peut pas tenir dans une autre où il fréquente n'est pas un honnête homme. Un homme est un malhonnête homme s'il tient quelque part des propos qu'il ne peut pas répéter n'importe où.

Au moment où nous mettons sous presse, on nous annonce que plusieurs personnes, appartenant à l'œuvre des anciens *Journaux pour tous* depuis son origine ou depuis très longtemps comme souscripteurs et comme envoyeurs de journaux, ayant appris avec stupeur qu'au moment de la rupture entre les patrons et les ouvriers de cette œuvre les patrons avaient gardé pour eux tout l'argent gagné patiemment par les ouvriers, qu'ils avaient laissé les ouvriers sans un outil et sans un sou, vont assigner M. Georges Colomb en répétition de fonds.

Au moment où nous mettons sous presse, on nous annonce que M. Colomb, président du comité des nouveaux *Journaux pour tous,* ayant, dans le bulletin de la nouvelle œuvre, — d'ailleurs contrefait du bulletin trimestriel de *l'Œuvre du Livre pour tous,* — mis indûment en cause M. Émile Boivin et en sa personne *l'Œuvre du Livre pour tous*, M. Bernard Lazare, contrôle administratif de *l'Œuvre du Livre pour tous,* vient de proposer, par lettre recommandée adressée à M. Georges Colomb, au siège des nouveaux *Journaux pour tous,* 17, rue Cujas, Paris, de constituer des arbitres. Je demande à comparaître comme témoin devant ces arbitres sur toutes les parties du débat.

Au dernier moment, on m'apporte les neuf numéros du *Soleil* où M. Colomb a collaboré cette année. Je supplie qu'on les achète. On ne s'ennuiera pas. Il y a un pape en couleurs près de qui le sous-lieutenant s'efface.

DÉSABONNEMENTS

Nous avons reçu trois désabonnements parce que M. Simiand m'a flétri. Comme par hasard, deux de ces désabonnements appartiennent à la *Société Nouvelle de librairie et d'édition*, 17, rue Cujas, Paris, où les nouveaux *Journaux pour tous* ont trouvé momentanément un *asyle*. Le troisième est formellement motivé sur la condamnation que j'ai subie de M. Simiand.

M. Abel Rey, professeur agrégé de philosophie au lycée de Beauvais, nous écrit qu'il se désabonne parce qu'il trouve injustifiées et déplacées mes attaques contre les *Journaux*. Ce professeur de philosophie me paraît peu ferré sur les méthodes. Pour savoir si mes attaques étaient des attaques, ou si au contraire elles étaient des défenses, pour savoir si elles étaient ou non justifiées, placées ou déplacées, il fallait au moins attendre que j'eusse commencé d'apporter le commencement de la première de mes preuves.

Ces gens de Beauvais savent tout sans avoir jamais rien appris. Il faudra que j'aille me renseigner dans cette préfecture. A Paris nous ne sommes que deux qui sachions la vérité de cette histoire, M. Colomb et moi. Boivin même ne sait pas tout. Il n'y a donc que M. Colomb et moi qui puissions conter ce conte. M. Colomb voudrait bien le conter, dans le *Soleil du*

Dimanche. Mais ses patrons ne veulent pas. C'est encore moi qui serai forcé de le conter, dans ces cahiers.

M. Rey croit que j'attaque *les Journaux*. J'essaie au contraire de les sauver. M. Rey confond *les Journaux* avec le gouvernement des *Journaux*, l'œuvre avec le patronat. C'est comme si l'on confondait la France avec le gouvernement de la France, le catholicisme avec le gouvernement de l'Église, le socialisme avec le comité interfédéral, et tout Anzin minier et mineur avec M. Casimir Perier. Pauvre socialiste nationalement et régionalement organisé de formulaire et de phrase vide.

Mon ancien camarade, mon ancien ami M. Georges Weulersse, aujourd'hui professeur agrégé d'histoire au lycée d'Orléans, m'écrit. Naturellement je ne publie que les passages publics :

> Je me désabonne aujourd'hui pour deux raisons. Ta critique impitoyable,

Impitoyable, mon cher camarade : je ne dis pas le sixième de ce qu'il faudrait dire pour sauver le socialisme en danger de corruption.

> Ta critique impitoyable et imprudente contre ceux qui d'une manière ou d'une autre travaillent pour une cause qui est la nôtre m'avait inquiété.

D'une manière ou d'une autre : tout le débat est là, mon camarade. Ou ces mots n'ont aucun sens, ou ils signifient : d'un moyen, par un moyen ou par un autre, quel que soit le moyen, par n'importe quel moyen. Ou ces mots n'ont aucun sens, ou ils signifient que la fin

justifie les moyens, que la fin socialiste justifie les moyens politiques. Je me sépare absolument ici de mon camarade. *Credo.* Je crois que jamais la fin ne justifie les moyens ; je crois en particulier que jamais la fin socialiste ne justifie les moyens politiques ; je crois que l'on n'avance pas vers la justice, dans la justice, par la voie de l'injustice, que l'on n'avance pas vers la vérité, dans la vérité, par la voie du mensonge et de l'erreur. Je refuse de recommencer pour le socialisme le vieux jésuitisme et la vieille immoralité.

D'une manière ou d'une autre, mon camarade : tout notre effort ici tend justement à ne pas travailler d'une manière ou d'une autre, à travailler de la bonne manière, qui est la manière juste et la manière vraie.

Si encore elle se fût attaquée seulement aux doctrines, à la tactique, mais elle s'en est prise sans nécessité aux personnes.

Encore un qui n'a pas su lire les cahiers. J'ai assez traité *des personnalités.*

Si encore elle ne s'en était prise qu'aux personnalités en quelque sorte publiques comme celle de Téry. Mais je vois aujourd'hui qu'un grave conflit s'est élevé entre toi et F. Simiand. Ce conflit, tu en accentues toi-même la gravité en soulignant ce nom de Simiand.

Où M. Weulersse, professeur d'histoire, a-t-il vu qu'un grave conflit s'est élevé entre M. Simiand et moi. Un coup de couteau n'est pas un conflit. Quand dans le vingt-et-unième cahier de la troisième série j'ai poussé un cri d'alarme qui n'a pas été mal entendu, j'ignorais totalement qu'il y eût derrière M. Colomb toute une machination de M. Simiand et de la *Société Nouvelle.*

Je ne m'en suis aperçu qu'en recevant par derrière cette flétrissure inattendue.

Simiand est mieux que moi au courant des affaires du parti : j'ai confiance en lui ; c'est un de mes amis.

Moi aussi je croyais que j'étais un de ses amis; je le remercie de m'avoir détrompé.

Depuis longtemps il désapprouve énergiquement la campagne que tu as entreprise : malgré ce que lui — et d'autres — ont pu me dire, je suis resté avec toi. Aujourd'hui que le conflit est devenu personnel, je ne veux pas être contre lui.

Il préfère croire que je suis un malhonnête homme. Car si j'avais publié à la légère le mot qui a soulevé tant d'émoi, je serais moi-même un malhonnête homme, je serais moi-même un larron, d'honorabilité.

Ce paragraphe de Weulersse est doublement précieux. Weulersse est professeur d'histoire. Il a dû entendre parler des méthodes, quand il était élève. Il voit dans un cahier que M. Simiand me flétrit. C'est le temps qu'eût pris un véritable historien, j'ose le dire, pour s'abonner, afin de lire dans les cahiers suivants ce que je répondrais, et se former ainsi une opinion raisonnée. C'est le temps qu'il prend pour se désabonner. Il a entendu ma condamnation préalable et sans preuve. Il coupe aussitôt la communication, de peur d'écouter la défense que je présenterai.

Ce paragraphe de Weulersse est triplement précieux. Quand je dis qu'il y a des hommes qui suivent aveuglément Simiand comme un chef militaire, j'ai des amis qui d'un air entendu me répondent : Mais non, cela n'est pas possible ; cela n'est pas de notre temps, ni de

notre milieu. J'en avais depuis longtemps les preuves. Pourquoi je ne les publiais pas, je le dirai dans un instant. Cette lettre de Weulersse m'apporte une preuve nouvelle, et formelle. Simiand voit et juge à Paris pour Weulersse, qui, à Orléans, ne voit pas. Il a de Weulersse un blanc-seing, une totale et perpétuelle procuration. Et cette procuration s'étend à l'opération la plus redoutable, qui est la condamnation sans preuve d'un ami commun.

Ce paragraphe de Weulersse est quadruplement précieux. Quand je dis que nos cahiers sont l'objet d'un boycottage forcené, j'ai des amis qui d'un air entendu me répondent : vous feriez bien d'éviter la manie de la persécution. — Naturellement les boycotteurs ne sont pas si bêtes que de s'adresser à mes amis avérés. Ils s'adressent à Weulersse. Au commencement ils commirent la gaffe de s'adresser à quelques-uns de mes véritables amis. Mais ils reçurent de tels avertissements qu'ils n'ont pas recommencé. Depuis longtemps j'ai dans mes dossiers les preuves de cette guerre et de ce boycottage. Pourquoi je ne les ai pas publiées, je vais le dire tout de suite. Il y a deux ans, quand je commençai de me défendre et de défendre les cahiers contre les premières hostilités de cette guerre, contre l'établissement de ce boycottage, des amis communs intervinrent. Aujourd'hui je le demande publiquement à ces amis communs, je le demande à Hubert Bourgin, aux seize ou dix-huit amis et camarades communs, je le demande à M. Rauh, je le demande aux dix ou douze maîtres, que je respecte, qui m'ont prié, demandé, recommandé ou voulu commander, il y a deux ans, de cesser la défense que j'avais commencé d'opposer aux

hostilités de la *Société Nouvelle*, je le leur demande : qu'est-ce qu'un ami commun? Quand en arithmétique on parle de facteurs communs on entend un facteur qui tient au moins à deux parties d'une somme ou aux deux termes d'une différence, qui tient à deux facteurs dont il est le facteur commun; quand on parle de dénominateurs communs on veut dire un dénominateur qui fonctionne comme dénominateur au moins pour deux numérateurs, dont il est le dénominateur commun. Qu'est-ce donc que des amis communs qui ne sont communs que d'un côté, qui ne fonctionnent que d'un côté. Je le demande à ces amis communs : ont-ils fait près de la *Société Nouvelle* et près de Simiand les démarches symétriques des démarches qu'ils faisaient près des cahiers et près de moi; ont-ils demandé à la *Société Nouvelle* et à Simiand les engagements symétriques des engagements qu'ils demandaient aux cahiers, qu'ils me demandaient, que je n'ai pas pris, que j'ai tenus tout de même. Depuis deux ans je me tais. Et non seulement je me tais mais j'ai fait dans ces cahiers aux éditions de la *Société Nouvelle* une publicité que plusieurs de nos amis trouvaient exagérée; je n'ai pas cessé de vendre à la librairie des cahiers le plus que je pouvais de leurs éditions; si j'ai dit à un seul abonné de n'acheter pas une édition de la *Société Nouvelle*, que cet abonné vienne, et parle; puisqu'on m'a condamné publiquement, nous sommes entrés dans la période des témoignages; même j'ai vendu et fait acheter ces *Opinions Sociales*, dont l'antécédence fut acquise par des procédés si particuliers. Non seulement je me suis tu, mais tout récemment, dans une importante négociation commerciale et statutaire,

je fus envers la *Société Nouvelle* d'une bonne volonté vraiment amicale, dont les preuves restent. Le 12 août dernier si j'avais voulu causer à la *Société Nouvelle*, qui ne tenait pas envers moi ses engagements financiers, des embarras considérables, je le pouvais. Si j'avais voulu me donner le facile agrément de déranger, moi aussi, M. Maillard, ce n'est pas une insertion que je lui eusse fait demander. M. Simiand fut chargé de négocier avec moi. Il m'accabla de tant de sourires, que je devais me méfier. Naïvement, je ne me méfiais pas. J'avais autre chose à faire, que de me méfier. J'eus la faiblesse de montrer une extrême complaisance. On me récompense aujourd'hui.

M. Simiand m'écrivait le 15 juillet la lettre suivante :

SOCIÉTÉ NOUVELLE
DE LIBRAIRIE ET D'ÉDITION
(Librairie GEORGES BELLAIS,
17, RUE CUJAS, 17, PARIS
TÉLÉPHONE 801-04

Paris, le 15 juillet 1902

NOTES CRITIQUES
SCIENCES SOCIALES
RÉDACTION

Mon cher Péguy,

Je crois qu'un quart d'heure de conservation suffira à nous mettre d'accord sur la difficulté qui a frappé ton attention. Peux-tu repasser à la librairie jeudi à la même heure que jeudi dernier (cinq heures et demie) : j'y serai à la même heure, à quelques minutes près. (1)

A toi

François Simiand

---

(1) Notre scrupuleux correcteur, M. Mahlmann, exige que je mette ici que, s'il y a des fautes grossières dans les lettres que nous citons ou que nous publions, c'est qu'elles étaient dans la copie.

Pourquoi M. Simiand m'envoyait des billets doux le 15 juillet 1902 et pourquoi il me flétrissait le 10 octobre suivant, c'est ce que je dirai quand je présenterai ma défense contre M. Simiand ; aujourd'hui je commence à présenter la défense des *Journaux pour tous* contre M. Colomb ; il ne faut pas croire qu'on me fera lâcher la défense des *Journaux* en m'attaquant personnellement. Quand nous aurons clos notre enquête sur l'affaire des *Journaux*, alors, mais seulement alors, je commencerai à présenter ma défense contre M. Simiand.

Je le demande seulement aux amis communs, qui intervinrent. Ont-ils fait il y a deux ans et incessamment depuis auprès de M. Simiand les démarches qu'ils ont faites auprès de moi ; ont-ils demandé à M. Simiand les engagements qu'ils m'ont demandés ; s'ils ne les lui ont pas demandés, pourquoi me les demandaient-ils et ne les lui demandaient-ils pas ; quel sens avait leur amitié commune ; revenait-elle à m'attacher les bras pendant qu'on essayait de m'étrangler ; ne s'exerçait-elle que d'un côté, du côté le plus faible ; et si au contraire les amis communs ont demandé à Simiand les mêmes engagements qu'ils me demandaient, Simiand a-t-il pris ou n'a-t-il pas pris ces engagements ; s'il ne les a pas pris, pourquoi ne me rendait-on pas ma liberté, pourquoi au moins ne m'avertissait-on pas ; si enfin Simiand a pris les engagements que j'ai tenus, a-t-il ou n'a-t-il pas tenu ces engagements ; le boycottage n'a-t-il pas continué comme devant ; un seul de ceux qui ne s'étaient pas abonnés, par entente, s'est-il abonné depuis ; un seul de ceux qui s'étaient désabonnés, par entente, s'est-il réabonné depuis ; un seul des calomnia-

teurs s'est-il reposé de calomnier; la *Société Nouvelle* a-t-elle cessé un seul instant d'être l'asile des calomniateurs et le réduit d'hostilités; la lettre de Weulersse répond éloquemment à cette interrogation : *malgré ce que* Simiand, — *et d'autres,* — *ont pu* lui *dire,* il était resté abonné. Sans doute c'est que ce que Simiand, et d'autres, lui disaient, tendait à le faire désabonner. Je le savais depuis longtemps. Je n'ai jamais cessé de le savoir. Je le savais par tout mon courrier. Pourtant je me suis tu, jusqu'au bout. J'ai tenu la promesse que je n'avais pas faite. J'ai voulu que l'expérience fût complète. En me condamnant sans m'avoir entendu en mes moyens, en me condamnant publiquement, en m'envoyant sur papier d'huissier notification de cette flétrissure, M. Simiand m'a rendu ma liberté. J'en userai.

Je n'en abuserai pas. Je n'oublie pas que mon premier devoir est mon devoir de gérant. Le soin de ma défense, qui est un devoir aussi, car on ne doit pas s'abandonner plus qu'on n'abandonne les autres innocents, ne vient qu'après. Je n'oublie pas que mon premier devoir est d'assurer le bon fonctionnement des cahiers; mon premier devoir est de publier des contributions, des documents, des renseignements et des œuvres. Je n'y manquerai pas. Ces polémiques ingrates ne viendront jamais qu'en supplément. C'est tout ce qu'elles valent.

6734 *Le gérant :* Charles Péguy

Ce cahier a été composé et tiré au tarif des ouvriers syndiqués

Un certain nombre de nos abonnés nous ont demandé à qui s'adresser pour faire passer le *Jean Coste* en feuilleton dans les journaux. Pour simplifier les démarches, Lavergne s'est mis de la Société des Gens de Lettres. Il suffit donc de s'adresser à cette Société, en la forme habituelle.

De même pour *la Médaille* et *la lettre de Convocation*, qui réussiront en feuilleton bref ou en *variétés* à suivre.

Je suis heureux de noter *le Progrès du Loiret*, d'Orléans, parmi les journaux qui ont reproduit le *Jean Coste* en feuilleton.

Collège de France. — Premier semestre 1902-1903. — MM. les lecteurs et professeurs ouvriront leurs cours le premier décembre 1902.

Philosophie grecque et latine. — M. Bergson étudiera, le vendredi à quatre heures trois quarts,

l'Histoire de l'idée de temps;

le samedi à trois heures trois quarts il expliquera le second livre de la *Physique* d'Aristote.